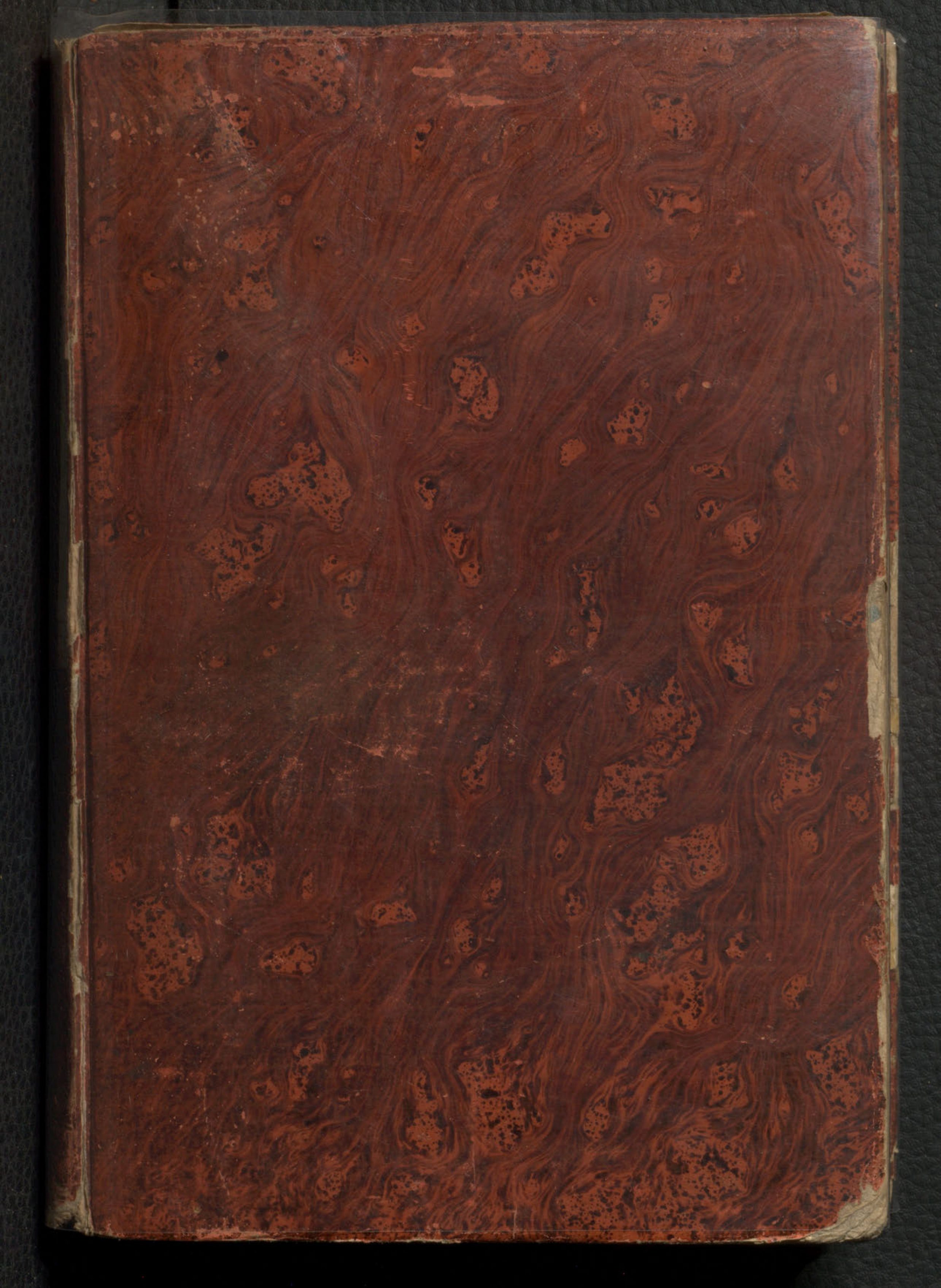
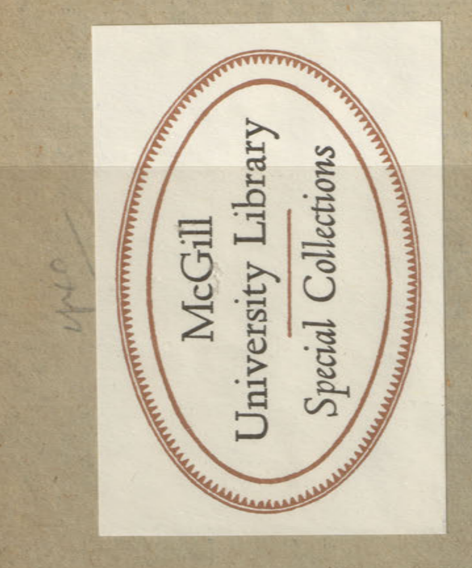
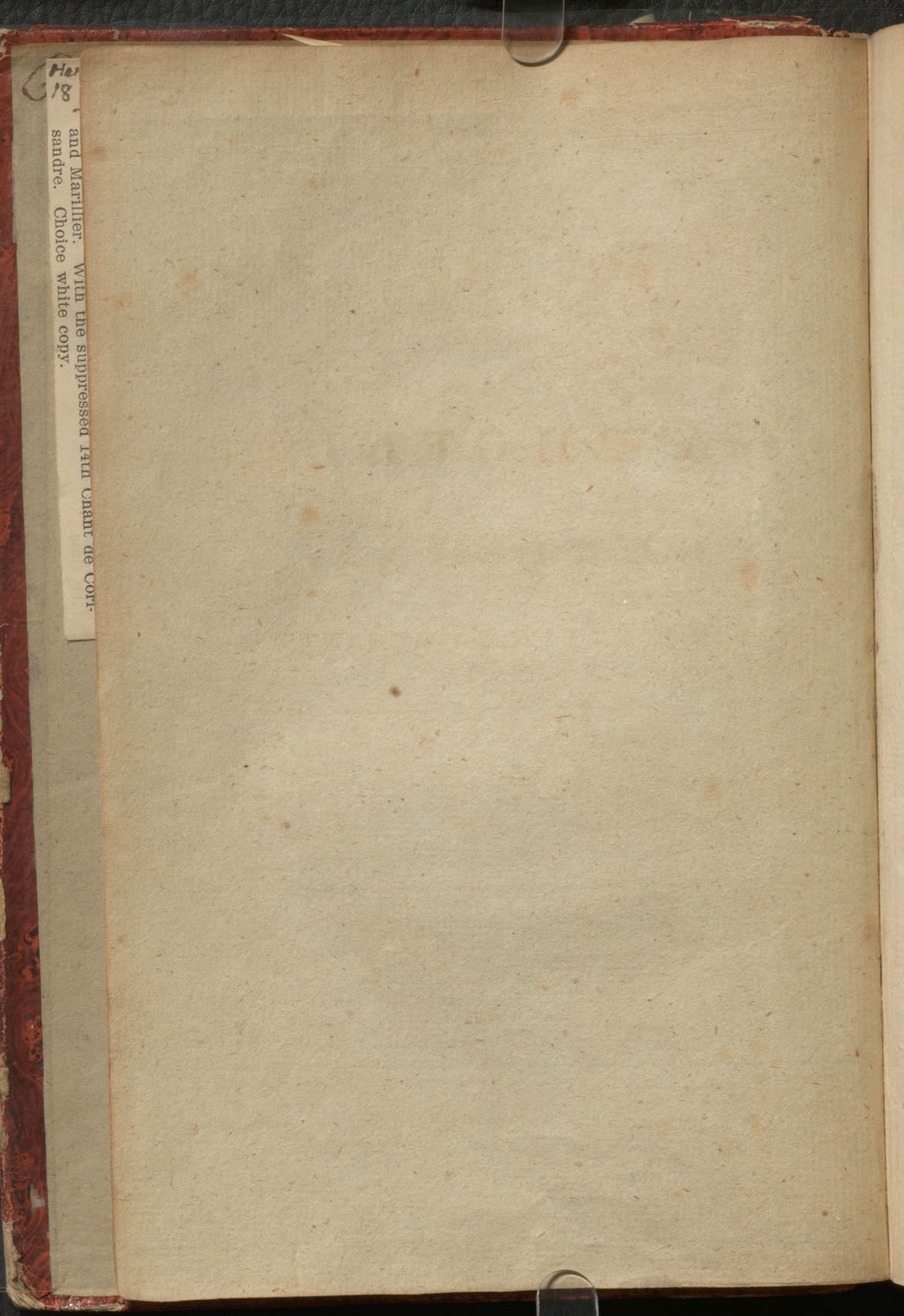




492 **VOLTAIRE.** La Pucelle d'Orléans, Poëme in Vingt-Un Chants. Edition ornée des figures gravées par les meilleurs artistes. 2 vols. 8vo, boards, roan backs gilt. Paris, An VII. (1799)............$18.50
* Fine portrait, and the remarkable series of 21 elegant copperplates after Monsiau, Le Barbier, Monnet, and Marillier. With the suppressed 14th Chant de Corisandre. Choice white copy.

[VOLTAIRE]

21) PLATES


and Marillier. With the suppressed 14th Chant de Cori-
sandre. Choice white copy.

LA PUCELLE
D'ORLÉANS,

POËME EN VINGT-UN CHANTS.

TOME I.

A PARIS,

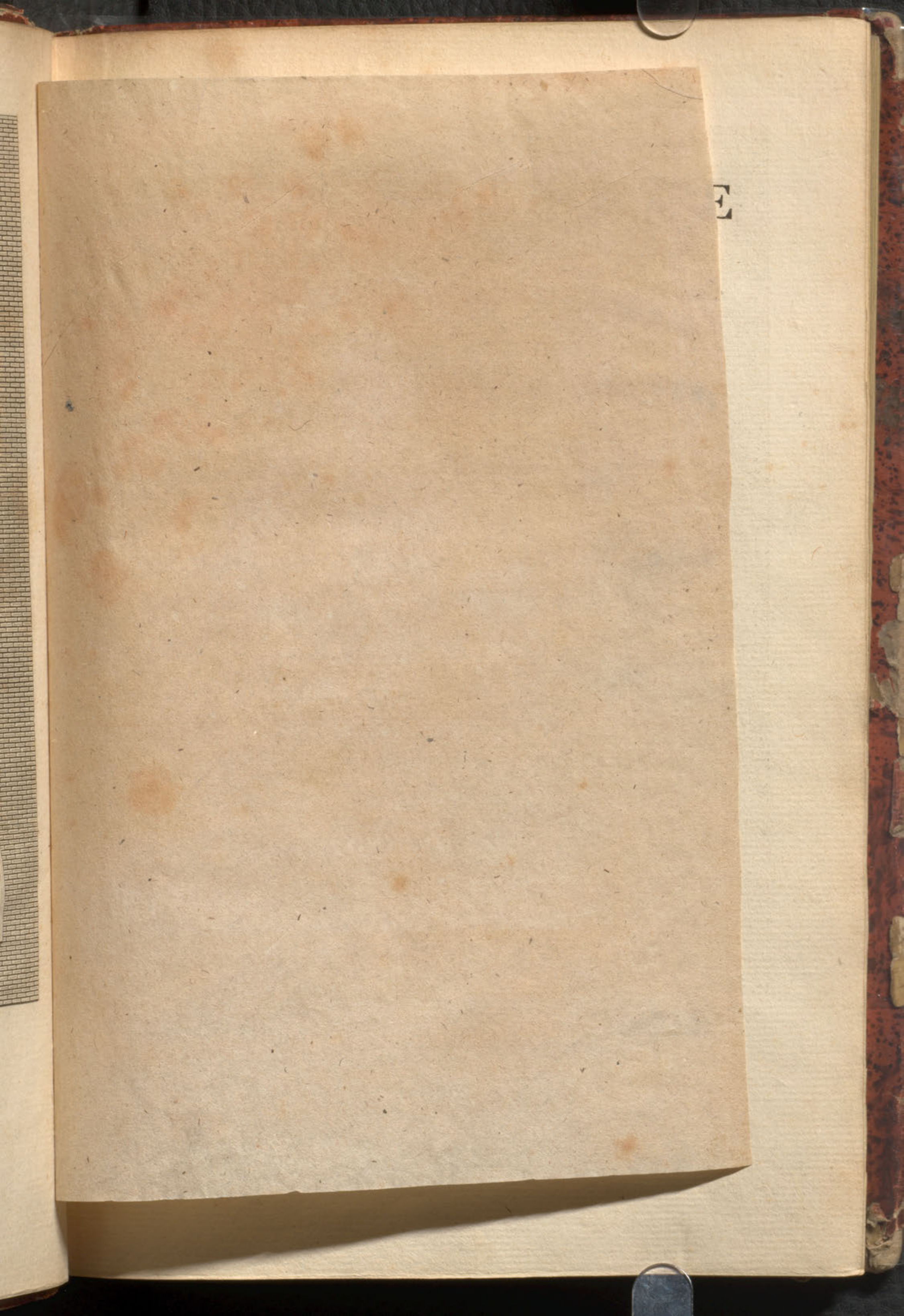
DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

AN VII.



C. S. Gaucher del. et sc.

Jeanne montra sous féminin visage,
Sous le corset et sous le cotillon,
D'un vrai Roland le vigoureux courage.



LA PUCELLE D'ORLÉANS,

POËME EN VINGT-UN CHANTS;

PAR VOLTAIRE.

ORNÉE DE FIGURES GRAVÉES PAR PONCE ET SOUS SA DIRECTION.

TOME PREMIER.

A PARIS,

RUE S. ANDRÉ-DES-ARCS, N° 46.

AN VII.

PRÉFACE

DE DOM APULEIUS RISORIUS,

BÉNÉDICTIN.

Remercions la bonne ame par laquelle une Pucelle nous est venue. Ce poëme héroïque et moral fut composé vers l'an 1730, comme les doctes le savent, et comme il appert par plusieurs traits de cet ouvrage. Nous voyons dans une lettre de 1740, imprimée dans le recueil des opuscules d'un grand prince, sous le nom du Philosophe de Sans-souci, qu'une princesse d'Allemagne, à laquelle on avait prêté le manuscrit, seulement pour le lire, fut si édifiée de la circonspection qui règne dans un sujet si scabreux, qu'elle passa un jour et une nuit à le faire copier, et à

transcrire elle-même tous les endroits les plus moraux. C'est cette même copie qui nous est enfin parvenue. On a souvent imprimé des lambeaux de notre Pucelle, et les vrais amateurs de la saine littérature ont été bien scandalisés de la voir si horriblement défigurée. Des éditeurs l'ont donnée en quinze chants, d'autres en seize, d'autres en dix-huit, d'autres en vingt-quatre, tantôt en coupant un chant en deux, tantôt en remplissant des lacunes par des vers que le cocher de Vertamont, sortant du cabaret pour aller en bonne fortune, aurait désavoués (*).

(*) Dans les dernières éditions que des barbares ont faites de ce poëme, le lecteur est indigné de voir une multitude de vers tels que ceux-ci :

Chandos suant et soufflant comme un bœuf,
Tâte du doigt si l'autre est une fille.
Au diable soit, dit-il, la sotte aiguille!
Bientôt le diable emporte l'étui neuf.
Il veut encor secouer sa guenille.
Chacun avait son trot et son allure.

Voici donc *Jeanne* dans toute sa pureté. Nous craignons de faire un jugement téméraire en nommant l'auteur à qui on attribue ce poëme épique. Il suffit que les lecteurs puissent tirer quelque instruction de la morale cachée sous les allégories du poëme. Qu'importe de connaître l'auteur? Il y a beaucoup d'ouvrages que les doctes et les sages lisent avec délices sans savoir qui les a faits, comme le *Pervigilium Veneris*, la satire sous le nom de Pétrone, et tant d'autres.

Ce qui nous console beaucoup, c'est

On y dit de saint Louis,

Qu'il eût mieux fait, certes, le pauvre sire,
De se gaudir avec sa Margoton.
Onc ne tâta de bisque, d'ortolans, etc.

On y trouve Calvin du temps de Charles VII. Tout est défiguré, tout est gâté par des absurdités sans nombre : c'est un capucin défroqué, lequel a pris le nom de Maubert, qui est l'auteur de cette infamie, faite uniquement pour la canaille.

qu'on trouvera dans notre Pucelle bien moins de choses hardies et libres, que dans tous les grands hommes d'Italie qui ont écrit dans ce goût.

Verùm enim verò, à commencer par le Pulci, nous serions bien fâchés que notre discret auteur eût approché des petites libertés que prend ce docteur florentin dans son Morgante. Ce Luigi Pulci, qui était un grave chanoine, composa son poëme, au milieu du quinzième siècle, pour la Signora Lucrezia Tuornaboni, mère de Laurent de Médicis, le magnifique; et il est rapporté qu'on chantait le Morgante à la table de cette dame. C'est le second poëme épique qu'ait eu l'Italie. Il y a eu de grandes disputes parmi les savans, pour savoir si c'est un ouvrage sérieux ou plaisant.

Ceux qui l'ont cru sérieux se fondent

sur l'exorde de chaque chant, qui commence par des versets de l'Écriture. Voici, par exemple, l'exorde du premier chant :

In principio era il verbo appresso a Dio;
Ed era Iddio il verbo, e el' verbo lui.
Questo era il principio al parer mio, etc.

Si le premier chant commence par l'évangile, le dernier finit par le *Salve, regina;* et cela peut justifier l'opinion de ceux qui ont cru que l'auteur avait écrit sérieusement, puisque, dans ce temps-là, les pièces de théâtre qu'on jouait en Italie, étaient tirées de la passion et des actes des saints.

Ceux qui ont regardé le Morgante comme un ouvrage badin, n'ont considéré que quelques hardiesses trop fortes auxquelles il s'abandonne.

Morgante demande à Margutte s'il est chrétien ou mahométan.

E se egli crede in Cristo o in Maometto.
Rispose allor Margutte, per dir tel' tosto:
Io non credo più al nero che al azurro;
Ma nel cappone o lesso o voglia arrosto,
. . . .
Ma sopra tutto nel buon vino ho fede.
. . . .
Or queste son' trè virtù cardinale,
La gola, il dado, el' culo come io t'o detto.

Vous remarquerez, s'il vous plaît, que le Crescembeni, qui ne fait nulle difficulté de ranger le Pulci parmi les vrais poëtcs épiques, dit, pour l'excuser, qu'il était l'écrivain de son temps le plus modeste et le plus mesuré; *il più modesto e moderato scrittore*. Le fait est qu'il fut le précurseur du Boyardo et de l'Arioste. C'est par lui que les Roland, les Renaud, les Olivier, les Dudon, furent célèbres en Italie, et il est presque égal à l'Arioste pour la pureté de la langue.

On en a fait depuis peu une très-belle

édition, *col' licenza di superiori.* Ce n'est pas moi, assurément, qui l'ai faite; et si notre Pucelle parlait aussi impudemment que ce Margutte, fils d'un prêtre turc et d'une religieuse grecque, je me garderais bien de l'imprimer.

On ne trouvera pas non plus dans Jeanne les mêmes témérités que dans l'Arioste; on n'y verra point un saint Jean qui habite dans la lune, et qui dit:

Gli scrittori amo, e fo il debito mio,
Chè al vostro mondo fu scrittore anch' io;
E ben convenne al mio lodato Cristo
Rendermi guiderdon d'un' si gran sorte, etc.

Cela est gaillard; et saint Jean prend là une licence qu'aucun saint de la Pucelle ne prendra jamais. Il semble que Jésus ne doive sa divinité qu'au premier chapitre de saint Jean, et que cet évangéliste l'ait flatté. Ce discours sent un peu son soci-

nien. Notre auteur discret n'a garde de tomber dans un tel excès.

C'est encore pour nous un grand sujet d'édification, que notre modeste auteur n'ait imité aucun de nos anciens romans, dont le savant Huet, évêque d'Avranches, et le compilateur abbé Lenglet, ont fait l'histoire. Qu'on se donne seulement le plaisir de lire Lancelot du Lac, au chapitre intitulé : *Comment Lancelot coucha avec la royne, et comment le sire de Lagant la reprint;* on verra quelle est la pudeur de notre auteur, en comparaison de nos auteurs antiques.

Mais *quid dicam* de l'histoire merveilleuse de Gargantua, dédiée au cardinal de Tournon? On sait que le chapitre des *Torche-culs* est un des plus modestes de l'ouvrage.

Nous ne parlons point ici des modernes;

nous dirons seulement que tous les vieux contes imaginés en Italie, et mis en vers par la Fontaine, sont encore moins moraux que notre Pucelle. Au reste, nous souhaitons à tous nos graves censeurs les sentimens délicats du beau Monrose; à nos prudes, s'il y en a, la naïveté d'Agnès et la tendresse de Dorothée; à nos guerriers, le bras de la robuste Jeanne; à tous les jésuites, le caractère du bon confesseur Bonifoux; à tous ceux qui tiennent une bonne maison, les attentions et le savoir-faire de Bonneau.

Nous croyons d'ailleurs ce petit livre un remède excellent contre les vapeurs qui affligent en ce temps-ci plusieurs dames et plusieurs abbés; et, quand nous n'aurions rendu que ce service au public, nous croirions n'avoir pas perdu notre temps.

LA

PUCELLE D'ORLÉANS,

CHANT PREMIER.

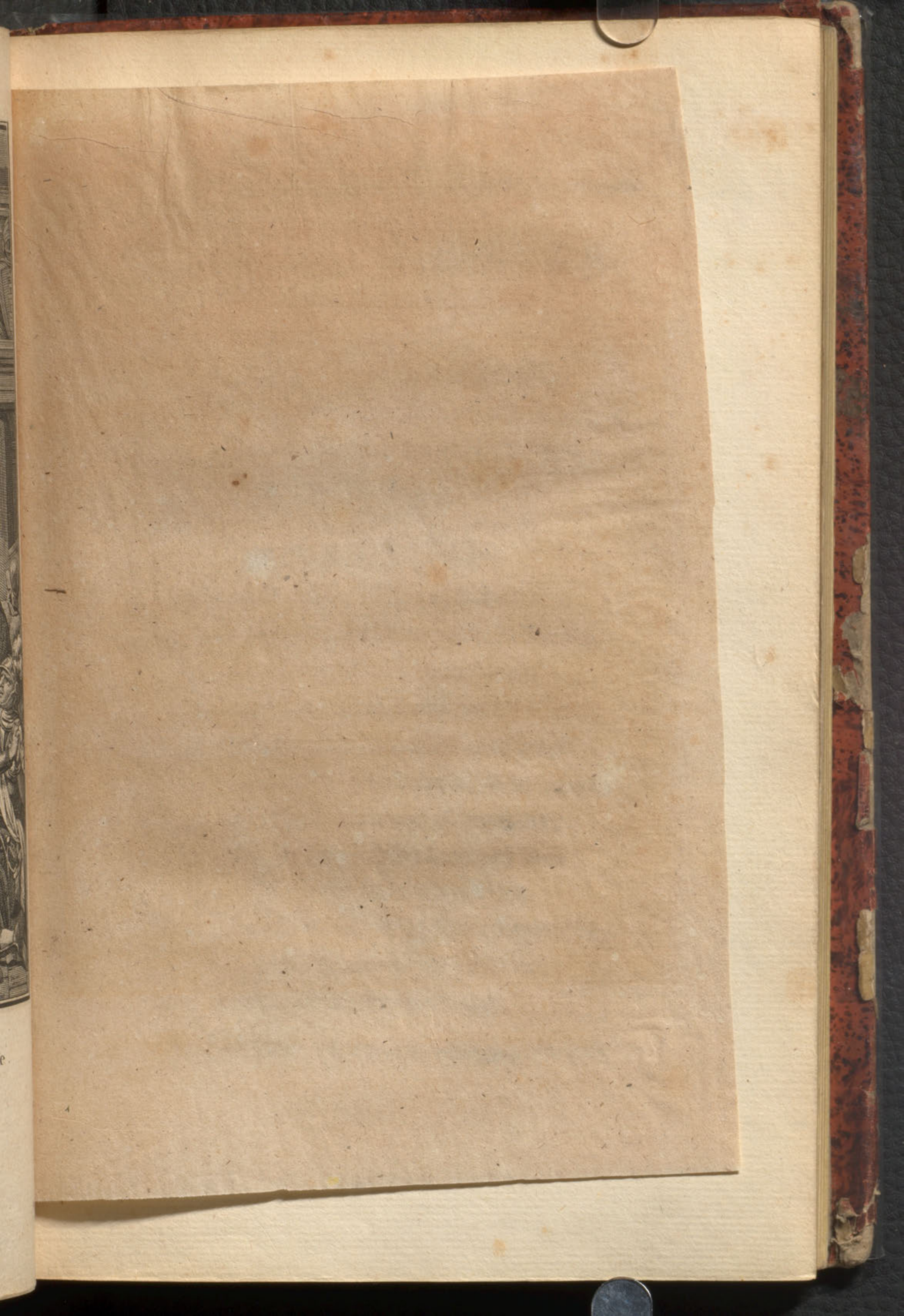
ARGUMENT.

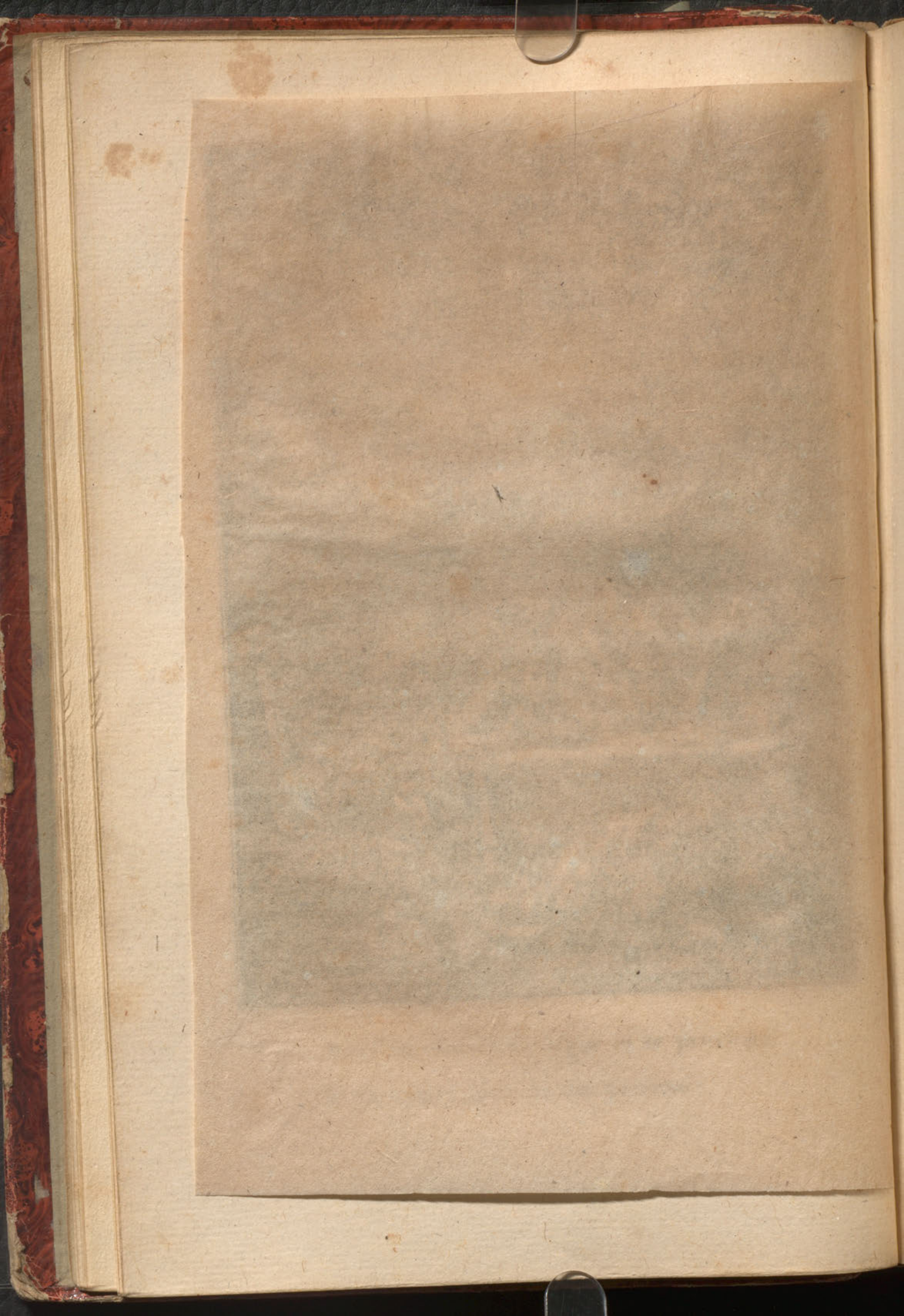
AMOURS honnêtes de Charles VII et d'Agnès Sorel. Siége d'Orléans par les Anglais. Apparition de saint Denis, etc.



Soudain chacun se signe et se prosterne.

Il les relève avec un air paterne ;





CHANT PREMIER.

JE ne suis né pour célébrer les saints :
Ma voix est faible, et même un peu profane.
Il faut pourtant vous chanter cette Jeanne
Qui fit, dit-on, des prodiges divins.
Elle affermit, de ses pucelles mains,
Des fleurs de lis la tige gallicane,
Sauva son roi de la rage anglicane,
Et le fit oindre au maître-autel de Reims.
Jeanne montra, sous féminin visage,
Sous le corset et sous le cotillon,
D'un vrai Roland le vigoureux courage.
J'aimerais mieux, le soir, pour mon usage,
Une beauté douce comme un mouton ;
Mais Jeanne d'Arc eut un cœur de lion :
Vous le verrez, si lisez cet ouvrage.
Vous tremblerez de ses exploits nouveaux ;
Et le plus grand de ses rares travaux
Fut de garder un an son pucelage.

O Chapelain ! toi dont le violon,

De discordante et gothique mémoire,
Sous un archet maudit par Apollon,
D'un ton si dur a raclé son histoire;
Vieux Chapelain, pour l'honneur de ton art,
Tu voudrais bien me prêter ton génie :
Je n'en veux point; c'est pour la Motte-Houdart,
Quand l'Iliade est par lui travestie.

Le bon roi Charle, au printemps de ses jours,
Au temps de pâque, en la cité de Tours,
A certain bal (ce prince aimait la danse)
Avait trouvé, pour le bien de la France,
Une beauté nommée Agnès Sorel.
Jamais l'Amour ne forma rien de tel.
Imaginez de Flore la jeunesse,
La taille et l'air de la nymphe des bois,
Et de Vénus la grace enchanteresse,
Et de l'Amour le séduisant minois,
L'art d'Arachné, le doux chant des sirènes :
Elle avait tout; elle aurait dans ses chaînes
Mis les héros, les sages et les rois.
La voir, l'aimer, sentir l'ardeur naissante
Des doux desirs, et leur chaleur brûlante,

Lorgner Agnès, soupirer et trembler,
Perdre la voix en voulant lui parler,
Presser ses mains d'une main caressante,
Laisser briller sa flamme impatiente,
Montrer son trouble, en causer à son tour,
Lui plaire enfin, fut l'affaire d'un jour.
Princes et rois vont très-vîte en amour.
Agnès voulut, savante en l'art de plaire,
Couvrir le tout des voiles du mystère,
Voiles de gaze, et que les courtisans
Percent toujours de leurs yeux mal-fesans.
Pour colorer comme on put cette affaire,
Le roi fit choix du conseiller Bonneau,
Confident sûr et très-bon Tourangeau :
Il eut l'emploi, qui certes n'est pas mince,
Et qu'à la cour, où tout se peint en beau,
Nous appelons être l'ami du prince,
Et qu'à la ville, et sur-tout en province,
Les gens grossiers ont nommé maquereau.
Monsieur Bonneau, sur le bord de la Loire,
Etait seigneur d'un fort joli château.
Agnès un soir s'y rendit en bateau,
Et le roi Charle y vint à la nuit noire.

On y soupa; Bonneau servit à boire :
Tout fut sans faste, et non pas sans apprêts.
Festins des dieux, vous n'êtes rien auprès !
Nos deux amans, pleins de trouble et de joie,
Ivres d'amour, à leurs desirs en proie,
Se renvoyaient des regards enchanteurs,
De leurs plaisirs brûlans avant-coureurs.
Les doux propos, libres sans indécence,
Aiguillonnaient leur vive impatience.
Le prince en feu des yeux la dévorait ;
Contes d'amour d'un air tendre il fesait,
Et du genou le genou lui serrait.

Le souper fait, on eut une musique
Italienne, en genre chromatique ;
On y mêla trois différentes voix
Aux violons, aux flûtes, aux hautbois.
Elles chantaient l'allégorique histoire
De ces héros qu'Amour avait domptés,
Et qui, pour plaire à de tendres beautés,
Avaient quitté les fureurs de la gloire.
Dans un réduit cette musique était
Près de la chambre où le bon roi soupait.

La belle Agnès, discrète et retenue,
Entendait tout, et d'aucuns n'était vue.

Déja la lune est au haut de son cours :
Voilà minuit ; c'est l'heure des amours.
Dans une alcove artistement dorée,
Point trop obscure et point trop éclairée,
Entre deux draps que la Frise a tissus,
D'Agnès Sorel les charmes sont reçus.
Près de l'alcove une porte est ouverte,
Que dame Alix, suivante très-experte,
En s'en allant, oublia de fermer.
O vous, amans, vous qui savez aimer,
Vous voyez bien l'extrême impatience
Dont pétillait notre bon roi de France !
Sur ses cheveux, en tresse retenus,
Parfums exquis sont déjà répandus.
Il vient, il entre au lit de sa maîtresse :
Moment divin de joie et de tendresse !
Le cœur leur bat ; l'amour et la pudeur
Au front d'Agnès font monter la rougeur.
La pudeur passe, et l'amour seul demeure.
Son tendre amant l'embrasse tout à l'heure.

Ses yeux ardens, éblouis, enchantés,
Avidement parcourent ses beautés.
Qui n'en serait en effet idolâtre?

Sous un cou blanc qui fait honte à l'albâtre,
Sont deux tetons séparés, faits au tour,
Allans, venans, arrondis par l'Amour;
Leur boutonnet a la couleur des roses.
Teton charmant, qui jamais ne reposes,
Vous invitiez les mains à vous presser,
L'œil à vous voir, la bouche à vous baiser.
Pour mes lecteurs tout plein de complaisance,
J'allais montrer à leurs yeux ébaudis
De ce beau corps les contours arrondis;
Mais la vertu qu'on nomme bienséance
Vient arrêter mes pinceaux trop hardis.
Tout est beauté, tout est charme dans elle.
La volupté, dont Agnès a sa part,
Lui donne encore une grace nouvelle;
Elle l'anime. Amour est un grand fard,
Et le plaisir embellit toute belle.

Trois mois entiers nos deux jeunes amans
Furent livrés à ces ravissemens.

Du lit d'amour ils vont droit à la table.
Un déjeûner, restaurant délectable,
Rend à leurs sens leur première vigueur;
Puis, pour la chasse épris de même ardeur,
Ils vont tous deux, sur des chevaux d'Espagne,
Suivre cent chiens jappans dans la campagne.
A leur retour, on les conduit aux bains.
Pâtes, parfums, odeurs de l'Arabie,
Qui font la peau douce, fraîche et polie,
Sont prodigués sur eux à pleines mains.

Le dîner vient; la délicate chère,
L'oiseau du Phase et le coq de bruyère,
De vingt ragoûts l'apprêt délicieux,
Charment le nez, le palais et les yeux.
Du vin d'Aï la mousse pétillante,
Et du Tokai la liqueur jaunissante,
En chatouillant les fibres des cerveaux,
Y porte un feu qui s'exhale en bons mots
Aussi brillans que la liqueur légère
Qui monte et saute et mousse au bord du verre.
L'ami Bonneau d'un gros rire applaudit
A son bon roi qui montre de l'esprit.

Le dîner fait, on digère, on raisonne,
On conte, on rit, on médit du prochain;
On fait brailler des vers à maître Alain;
On fait venir des docteurs de Sorbonne,
Des perroquets, un singe, un arlequin.
Le soleil baisse; une troupe choisie,
Avec le roi, court à la comédie;
Et, sur la fin de ce fortuné jour,
Le couple heureux s'enivre encor d'amour.

Plongés tous deux dans le sein des délices,
Ils paraissaient en goûter les prémices.
Toujours heureux et toujours plus ardens,
Point de soupçons, encor moins de querelles,
Nulle langueur; et l'Amour et le Temps
Auprès d'Agnès ont oublié leurs ailes.
Charles souvent disait entre ses bras,
En lui donnant des baisers tout de flamme:
Ma chère Agnès, idole de mon ame,
Le monde entier ne vaut point vos appas.
Vaincre et régner, ce n'est rien que folie.
Mon parlement me bannit aujourd'hui;
Au fier Anglais la France est asservie.

Ah! qu'il soit roi, mais qu'il me porte envie :
J'ai votre cœur, je suis plus roi que lui.

Un tel discours n'est pas trop héroïque ;
Mais un héros, quand il tient dans un lit
Maîtresse honnête, et que l'amour le pique,
Peut s'oublier, et ne sait ce qu'il dit.

Comme il menait cette joyeuse vie,
Tel qu'un abbé dans sa grasse abbaye,
Le prince anglais, toujours plein de furie,
Toujours aux champs, toujours armé, botté,
Le pot en tête et la dague au côté,
Lance en arrêt, la visière haussée,
Foulait aux pieds la France terrassée.
Il marche, il vole, il renverse en son cours
Les murs épais, les menaçantes tours,
Répand le sang, prend l'argent, taxe, pille,
Livre aux soldats et la mère et la fille,
Fait violer des couvens de nonnains,
Boit le muscat des pères bernardins,
Frappe en écus l'or qui couvre les saints,
Et, sans respect pour Jésus ni Marie,

De mainte église il fait mainte écurie :
Ainsi qu'on voit dans une bergerie
Des loups sanglans de carnage altérés,
Et sous leurs dents les troupeaux déchirés,
Tandis qu'au loin, couché dans la prairie,
Colin s'endort sur le sein d'Egérie,
Et que son chien près d'eux est occupé
A se saisir des restes du soupé.

Or, du plus haut du brillant apogée,
Séjour des saints, et fort loin de nos yeux,
Le bon Denis, prêcheur de nos aïeux,
Vit les malheurs de la France affligée,
L'état horrible où l'Anglais l'a plongée,
Paris aux fers, et le roi très-chrétien
Baisant Agnès, et ne songeant à rien.
Ce bon Denis est patron de la France,
Ainsi que Mars fut le saint des Romains,
Ou bien Pallas chez les Athéniens.
Il faut pourtant en faire différence ;
Un saint vaut mieux que tous les dieux païens.

Ah! par mon chef, dit-il, il n'est pas juste
De voir ainsi tomber l'empire auguste

Où de la foi j'ai planté l'étendard :
Trône des lis, tu cours trop de hasard ;
Sang des Valois, je ressens tes misères.
Ne souffrons pas que les superbes frères
De Henri cinq, sans droit et sans raison,
Chassent ainsi le fils de la maison.
J'ai, quoique saint, et Dieu me le pardonne,
Aversion pour la race bretonne :
Car, si j'en crois le livre des destins,
Un jour ces gens raisonneurs et mutins
Se gausseront des saintes décrétales,
Déchireront les romaines annales,
Et tous les ans le pape brûleront.
Vengeons de loin ce sacrilége affront :
Mes chers Français seront tous catholiques ;
Ces fiers Anglais seront tous hérétiques ;
Frappons, chassons ces dogues britanniques ;
Punissons-les, par quelque nouveau tour,
De tout le mal qu'ils doivent faire un jour.

Des Gallicans ainsi parlait l'apôtre,
De maudissons lardant sa patenôtre ;
Et, cependant que tout seul il parlait,

Dans Orléans un conseil se tenait.
Par les Anglais cette ville bloquée,
Au roi de France allait être extorquée.
Quelques seigneurs et quelques conseillers,
Les uns pédans et les autres guerriers,
Sur divers tons déplorant leur misère,
Pour leur refrein disaient : Que faut-il faire ?
Poton, la Hire, et le brave Dunois,
S'écriaient tous, en se mordant les doigts :
Allons, amis, mourons pour la patrie ;
Mais aux Anglais vendons cher notre vie.
Le Richemont criait tout haut : Par Dieu,
Dans Orléans il faut mettre le feu ;
Et que l'Anglais, qui pense ici nous prendre,
N'ait rien de nous que fumée et que cendre.

Pour la Trimouille, il disait : C'est en vain
Que mes parens me firent Poitevin ;
J'ai dans Milan laissé ma Dorothée ;
Pour Orléans, hélas ! je l'ai quittée.
Je combattrai, mais je n'ai plus d'espoir :
Faut-il mourir, ô ciel ! sans la revoir ?
Le président Louvet, grand personnage,

Au maintien grave, et qu'on eût pris pour sage,
Dit : Je voudrais que, préalablement,
Nous fissions rendre arrêt de parlement
Contre l'Anglais, et qu'en ce cas énorme,
Sur toute chose on procédât en forme.
Louvet était un grand clerc ; mais, hélas !
Il ignorait son triste et piteux cas :
S'il le savait, sa gravité prudente
Procéderait contre sa présidente.
Le grand Talbot, le chef des assiégeans,
Brûle pour elle, et règne sur ses sens :
Louvet l'ignore, et sa mâle éloquence
N'a pour objet que de venger la France.
Dans ce conseil de sages, de héros,
On entendait les plus nobles propos ;
Le bien public, la vertu les inspire :
Sur-tout l'adroit et l'éloquent la Hire
Parla long-temps, et pourtant parla bien ;
Ils disaient d'or, et ne concluaient rien.

Comme ils parlaient, on vit par la fenêtre
Je ne sais quoi dans les airs apparaître.
Un beau fantôme, au visage vermeil,

Sur un rayon détaché du soleil,
Des cieux ouverts fend la voûte profonde.
Odeur de saint se sentait à la ronde.
Le farfadet dessus son chef avait
A deux pendans une mitre pointue,
D'or et d'argent, sur le sommet fendue;
Sa dalmatique au gré des vents flottait;
Son front brillait d'une sainte auréole;
Son cou penché laissait voir son étole;
Sa main portait ce bâton pastoral
Qui fut jadis *lituus* augural.
A cet objet, qu'on discernait fort mal,
Voilà d'abord monsieur de la Trimouille,
Paillard dévot, qui prie et s'agenouille.
Le Richemont, qui porte un cœur de fer,
Blasphémateur, jureur impitoyable,
Haussant la voix, dit que c'était le diable
Qui leur venait du fin fond de l'enfer;
Que ce serait chose très-agréable
Si l'on pouvait parler à Lucifer.
Maître Louvet s'en courut au plus vîte
Chercher un pot tout rempli d'eau bénite.
Poton, la Hire et Dunois ébahis,

Ouvrent tous trois de grands yeux ébaubis.
Tous les valets sont couchés sur le ventre.
L'objet approche, et le saint fantôme entre
Tout doucement, porté sur son rayon;
Puis donne à tous sa bénédiction.
Soudain chacun se signe et se prosterne.

Il les relève avec un air paterne,
Puis il leur dit : Ne faut vous effrayer;
Je suis Denis, et saint de mon métier.
J'aime la Gaule, et l'ai catéchisée;
Et ma bonne ame est très-scandalisée
De voir Charlot, mon filleul tant aimé,
Dont le pays en cendre est consumé,
Et qui s'amuse, au lieu de le défendre,
A deux tetons qu'il ne cesse de prendre.
J'ai résolu d'assister aujourd'hui
Les bons Français qui combattent pour lui.
Je veux finir leur peine et leur misère.
Tout mal, dit-on, guérit par son contraire.
Or, si Charlot veut, pour une catin,
Perdre la France et l'honneur avec elle,
J'ai résolu, pour changer son destin,

De me servir des mains d'une pucelle.
Vous, si d'en-haut vous desirez les biens,
Si vos cœurs sont et français et chrétiens,
Si vous aimez le roi, l'état, l'église,
Assistez-moi dans ma sainte entreprise;
Montrez le nid où nous devons chercher
Ce vrai phénix que je veux dénicher.

AINSI parla le vénérable sire.
Quand il eut fait, chacun se prit à rire.
Le Richemont, né plaisant et moqueur,
Lui dit: Ma foi, mon cher prédicateur,
Monsieur le saint, ce n'était pas la peine
D'abandonner le céleste domaine
Pour demander à ce peuple méchant
Ce beau joyau que vous estimez tant.
Quand il s'agit de sauver une ville,
Un pucelage est une arme inutile.
Pourquoi d'ailleurs le prendre en ce pays?
Vous en avez tant dans le paradis!
Rome et Lorette ont cent fois moins de cierges,
Que chez les saints il n'est là-haut de vierges.
Chez les Français, hélas! il n'en est plus:

Tous nos moutiers sont à sec là-dessus.
Nos francs-archers, nos officiers, nos princes,
Ont dès long-temps dégarni les provinces.
Ils ont tous fait, en dépit de vos saints,
Plus de bâtards encor que d'orphelins.
Monsieur Denis, pour finir nos querelles,
Cherchez ailleurs, s'il vous plaît, des pucelles.

Le saint rougit de ce discours brutal;
Puis aussitôt il remonte à cheval
Sur son rayon, sans dire une parole,
Pique des deux, et par les airs s'envole
Pour déterrer, s'il peut, ce beau bijou
Qu'on tient si rare, et dont on semble fou.
Laissons-le aller; et, tandis qu'il se perche
Sur l'un des traits qui vont porter le jour,
Ami lecteur, puissiez-vous, en amour,
Avoir le bien de trouver ce qu'il cherche !

FIN DU PREMIER CHANT.

LA

PUCELLE D'ORLÉANS,

CHANT SECOND.

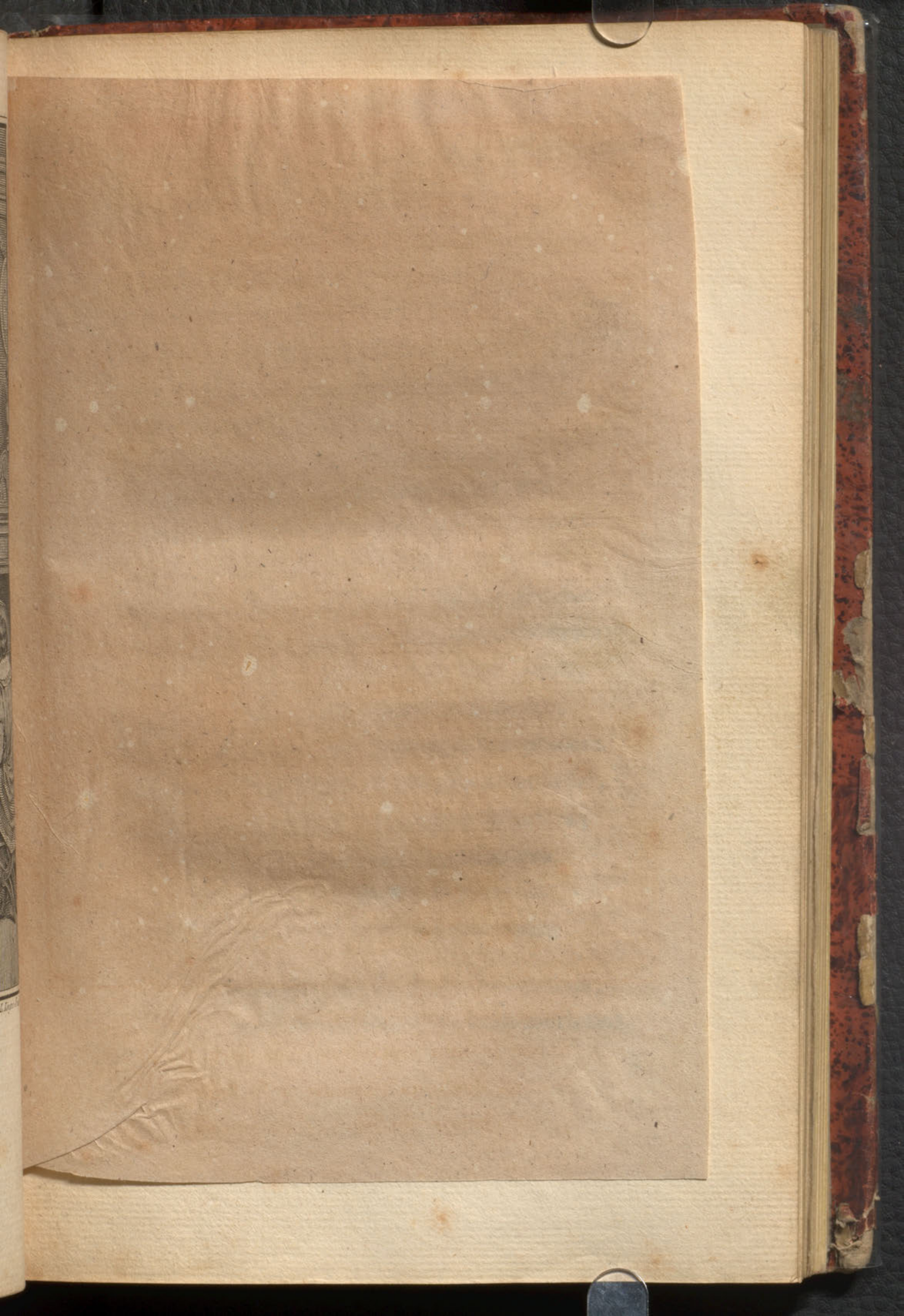
ARGUMENT.

Jeanne, armée par saint Denis, va trouver Charles VII à Tours : ce qu'elle fit en chemin, et comment elle eut son brevet de pucelle.



N. Monsiau Pinx.t C. L. Lingée Sculp.

On la met nue, et Monsieur le Doyen,
Ayant le tout considéré très bien,
Dessus, dessous, expédie à la belle
En parchemin un brevet de pucelle.



CHANT II.

HEUREUX cent fois qui trouve un pucelage !
C'est un grand bien ; mais de toucher un cœur
Est, à mon sens, un plus cher avantage :
Se voir aimé, c'est là le vrai bonheur.
Qu'importe, hélas ! d'arracher une fleur ?
C'est à l'amour à nous cueillir la rose.
De très-grands clercs ont gâté par leur glose
Un si beau texte ; ils ont cru faire voir
Que le plaisir n'est point dans le devoir.
Je veux, contre eux, faire un jour un beau livre ;
J'enseignerai le grand art de bien vivre ;
Je montrerai qu'en réglant nos desirs,
C'est du devoir que viennent nos plaisirs.
Dans cette honnête et savante entreprise,
Du haut des cieux saint Denis m'aidera ;
Je l'ai chanté, sa main me soutiendra.
En attendant, il faut que je vous dise
Quel fut l'effet de sa sainte entremise.

VERS les confins du pays champenois,
Où cent poteaux, marqués de trois merlettes,

Disaient aux gens, *En Lorraine vous êtes*,
Est un vieux bourg, peu fameux autrefois;
Mais il mérite un grand nom dans l'histoire;
Car de lui vient le salut et la gloire
Des fleurs de lis et du peuple gaulois.
De Domremi chantons tous le village;
Fesons passer son beau nom d'âge en âge.

O DOMREMI! tes pauvres environs
N'ont ni muscats, ni pêches, ni citrons,
Ni mine d'or, ni bon vin qui nous damne;
Mais c'est à toi que la France doit Jeanne.
Jeanne y naquit: certain curé du lieu,
Fesant par-tout des serviteurs à Dieu,
Ardent au lit, à table, à la prière,
Moine autrefois, de Jeanne fut le père;
Une robuste et grasse chambrière
Fut l'heureux moule où ce pasteur jeta
Cette beauté, qui les Anglais dompta.
Vers les seize ans, en une hôtelleric
On l'engagea pour servir l'écurie,
A Vaucouleurs; et déjà de son nom
La renommée emplissait le canton.

Son air est fier, assuré, mais honnête;
Ses grands yeux noirs brillent à fleur de tête;
Trente-deux dents d'une égale blancheur
Sont l'ornement de sa bouche vermeille,
Qui semble aller de l'une à l'autre oreille,
Mais bien bordée et vive en sa couleur,
Appétissante et fraîche par merveille.
Ses tetons bruns, mais fermes comme un roc,
Tentent la robe, et le casque, et le froc:
Elle est active, adroite, vigoureuse;
Et, d'une main potelée et nerveuse,
Soutient fardeaux, verse cent brocs de vin,
Sert le bourgeois, le noble, le robin;
Chemin fesant, vingt soufflets distribue
Aux étourdis, dont l'indiscrète main
Va tâtonnant sa cuisse ou gorge nue;
Travaille et rit du soir jusqu'au matin;
Conduit chevaux, les panse, abreuve, étrille,
Et, les pressant de sa cuisse gentille,
Les monte à cru comme un soldat romain.

O profondeur! ô divine Sagesse!
Que tu confonds l'orgueilleuse faiblesse

De tous ces grands, si petits à tes yeux !
Que les petits sont grands quand tu le veux !
Ton serviteur Denis le bienheureux
N'alla rôder aux palais des princesses,
N'alla chez vous, mesdames les duchesses ;
Denis courut, amis, qui le croirait?
Chercher l'honneur, où ? dans un cabaret.

Il était temps que l'apôtre de France
Envers sa Jeanne usât de diligence.
Le bien public était en grand hasard.
De Satanas la malice est connue ;
Et, si le saint fût arrivé plus tard
D'un seul moment, la France était perdue.
Un cordelier, qu'on nommait Grisbourdon,
Avec Chandos arrivé d'Albion,
Etait alors dans cette hôtellerie :
Il aimait Jeanne autant que sa patrie.
C'était l'honneur de la penaillerie,
De tous côtés allant en mission,
Prédicateur, confesseur, espion,
De plus, grand clerc en la sorcellerie,
Savant dans l'art en Egypte sacré,

Dans ce grand art cultivé chez les mages,
Chez les Hébreux, chez les antiques sages,
De nos savans dans nos jours ignoré.
Jours malheureux ! tout est dégénéré.

En feuilletant ses livres de cabale,
Il vit qu'aux siens Jeanne serait fatale;
Qu'elle portait dessous son court jupon
Tout le destin d'Angleterre et de France.
Encouragé par la noble assistance
De son génie, il jura son cordon,
Son dieu, son diable, et saint François d'Assise,
Qu'à ses vertus Jeanne serait soumise;
Qu'il saisirait ce beau palladion.
Il s'écriait, en fesant l'oraison :
Je servirai ma patrie et l'église;
Moine et Breton, je dois faire le bien
De mon pays, et plus encor le mien.

Au même temps, un ignorant, un rustre,
Lui disputait cette conquête illustre.
Cet ignorant valait un cordelier :
Car vous saurez qu'il était muletier;

Le jour, la nuit, offrant sans fin, sans terme,
Son lourd service et l'amour le plus ferme.
L'occasion, la douce égalité,
Fesaient pencher Jeanne de son côté;
Mais sa pudeur triomphait de la flamme
Qui par les yeux se glissait dans son ame.
Le Grisbourdon vit sa naissante ardeur:
Mieux qu'elle encore il lisait dans son cœur.
Il vint trouver son rival si terrible;
Puis il lui tint ce discours très-plausible:

Puissant héros, qui passez au besoin
Tous les mulets commis à votre soin,
Vous méritez, sans doute, la pucelle;
Elle a mon cœur comme elle a tous vos vœux:
Rivaux ardens, nous nous craignons tous deux,
Et, comme vous, je suis amant fidèle.
Ça, partageons, et, rivaux sans querelle,
Tâtons tous deux de ce morceau friand,
Qu'on pourrait perdre en se le disputant.
Conduisez-moi vers le lit de la belle;
J'évoquerai le démon du dormir;
Ses doux pavots vont soudain l'assoupir,

Et tour à tour nous veillerons pour elle.

Incontinent le père au grand cordon
Prend son grimoire, évoque le démon
Qui de Morphée eut autrefois le nom.
Ce pesant diable est maintenant en France.
Vers le matin, lorsque nos avocats
Vont s'enrouer à commenter Cujas,
Avec messieurs il ronfle à l'audience :
L'après-dînée, il assiste aux sermons
Des apprentis dans l'art des Massillons,
A leurs trois points, à leurs citations,
Aux lieux communs de leur belle éloquence :
Dans le parterre il vient bâiller le soir.

Aux cris du moine, il monte en son char noir,
Par deux hiboux traîné dans la nuit sombre.
Dans l'air il glisse, et doucement fend l'ombre.
Les yeux fermés, il arrive en bâillant,
Se met sur Jeanne, et tâtonne, et s'étend ;
Et, secouant son pavot narcotique,
Lui souffle au sein vapeur soporifique.
Tel on nous dit que le moine Girard,
En confessant la gentille Cadière,

Insinuait de son souffle paillard
De diablotaux une ample fourmilière.

Nos deux galans, pendant ce doux sommeil,
Aiguillonnés du démon du réveil,
Avaient de Jeanne ôté la couverture.
Déja trois dés, roulant sur son beau sein,
Vont décider, au jeu de saint Guilain,
Lequel des deux doit tenter l'aventure.
Le moine gagne : un sorcier est heureux.
Le Grisbourdon se saisit des enjeux;
Il fond sur Jeanne. O soudaine merveille !
Denis arrive, et Jeanne se réveille.
O Dieu ! qu'un saint fait trembler tout pécheur!
Nos deux rivaux se renversent de peur.
Chacun d'eux fuit, emportant dans le cœur,
Avec la crainte, un desir de mal faire.
Vous avez vu, sans doute, un commissaire
Cherchant de nuit un couvent de Vénus;
Un jeune essaim de tendrons demi-nus
Saute du lit, s'esquive, se dérobe
Aux yeux hagards du noir pédant en robe.
Ainsi fuyaient mes paillards confondus.

Denis s'avance et reconforte Jeanne,
Tremblante encor de l'attentat profane.
Puis il lui dit : Vase d'élection,
Le Dieu des rois, par tes mains innocentes,
Veut des Français venger l'oppression,
Et renvoyer dans les champs d'Albion
Des fiers Anglais les cohortes sanglantes.
Dieu sait changer, d'un souffle tout-puissant,
Le roseau frêle en cèdre du Liban,
Sécher les mers, abaisser les collines,
Du monde entier réparer les ruines.
Devant tes pas la foudre grondera ;
Autour de toi la terreur volera,
Et tu verras l'ange de la victoire
Ouvrir pour toi les sentiers de la gloire.
Suis-moi, renonce à tes humbles travaux ;
Viens placer Jeanne au nombre des héros.

A ce discours terrible et pathétique,
Très-consolant et très-théologique,
Jeanne étonnée, ouvrant un large bec,
Crut quelque temps que l'on lui parlait grec.
La grace agit : cette augustine grace

Dans son esprit porte un jour efficace.
Jeanne sentit dans le fond de son cœur
Tous les élans d'une sublime ardeur.
Non, ce n'est plus Jeanne la chambrière,
C'est un héros, c'est une ame guerrière.
Tel un bourgeois humble, simple, grossier,
Qu'un vieux richard a fait son héritier,
En un palais fait changer sa chaumière :
Son air honteux devient démarche fière;
Les grands surpris admirent sa hauteur,
Et les petits l'appellent monseigneur.

Or, pour hâter leur auguste entreprise,
Jeanne et Denis s'en vont droit à l'église.
Lors apparut dessus le maître-autel
(Fille de Jean, quelle fut ta surprise !)
Un beau harnois, tout frais venu du ciel;
Des arsenaux du terrible empyrée,
En cet instant, par l'archange Michel
La noble armure avait été tirée :
On y voyait l'armet de Débora;
Ce clou pointu, funeste à Sisara;
Le caillou rond, dont un berger fidèle

De Goliath entama la cervelle;
Cette mâchoire avec quoi combattit
Le fier Samson, qui ses cordes rompit
Lorsqu'il se vit vendu par sa donzelle;
Le coutelet de la belle Judith,
Cette beauté si galamment perfide,
Qui, pour le ciel, saintement homicide,
Son cher amant massacra dans son lit.
A ces objets la sainte, émerveillée,
De cette armure est bientôt habillée;
Elle vous prend et casque et corselet,
Brassards, cuissards, baudrier, gantelet,
Lance, clou, dague, épieu, caillou, mâchoire,
Marche, s'essaye, et brûle pour la gloire.

Toute héroïne a besoin d'un coursier;
Jeanne en demande au triste muletier:
Mais aussitôt un âne se présente,
Au beau poil gris, à la voix éclatante,
Bien étrillé, sellé, bridé, ferré,
Portant arçons avec chanfrein doré,
Caracolant, du pied frappant la terre,
Comme un coursier de Thrace ou d'Angleterre.

Ce beau grison deux ailes possédait
Sur son échine, et souvent s'en servait.
Ainsi Pégase, au haut des deux collines,
Portait jadis neuf pucelles divines;
Et l'hippogriffe, à la lune volant,
Portait Astolphe au pays de saint Jean.
Mon cher lecteur veut connaître cet âne
Qui vint alors offrir sa croupe à Jeanne;
Il le saura, mais dans un autre chant:
Je l'avertis cependant qu'il révère
Cet âne heureux, qui n'est pas sans mystère.

Sur son grison Jeanne a déjà sauté;
Sur son rayon Denis est remonté:
Tous deux s'en vont vers les rives de Loire,
Porter au roi l'espoir de la victoire.
L'âne tantôt trotte d'un pied léger,
Tantôt s'élève et fend les champs de l'air.
Le cordelier, toujours plein de luxure,
Un peu remis de sa triste aventure,
Usant enfin de ses droits de sorcier,
Change en mulet le pauvre muletier,
Monte dessus, chevauche, pique, et jure

Qu'il suivra Jeanne au bout de la nature.
Le muletier, en son mulet caché,
Bât sur le dos, crut gagner au marché;
Et du vilain l'ame terrestre et crasse
A peine vit qu'elle eût changé de place.

Jeanne et Denis s'en allaient donc vers Tours
Chercher ce roi plongé dans les amours.
Près d'Orléans, comme ensemble ils passèrent,
L'ost des Anglais de nuit ils traversèrent.
Ces fiers Bretons, ayant bu tristement,
Cuvaient leur vin, dormaient profondément.
Tout était ivre, et goujats et vedettes :
On n'entendait ni tambours ni trompettes;
L'un dans sa tente était couché tout nu,
L'autre ronflait sur son page étendu.

Alors Denis, d'une voix paternelle,
Tint ces propos tout bas à la pucelle :
Fille de bien, tu sauras que Nisus,
Etant un soir aux tentes de Turnus,
Bien secondé de son cher Euryale,
Rendit la nuit aux Rutulois fatale.
Le même advint au quartier de Rhésus,

Quand la valeur du preux fils de Tydée,
Par la nuit noire et par Ulysse aidée,
Sut envoyer, sans danger, sans effort,
Tant de Troyens du sommeil à la mort.
Tu peux jouir de semblable victoire.
Parle, dis-moi, veux-tu de cette gloire?
Jeanne lui dit: Je n'ai point lu l'histoire;
Mais je serais d'un courage bien bas,
De tuer gens qui ne combattent pas.
Disant ces mots, elle avise une tente
Que les rayons de la lune brillante
Fesaient paraître à ses yeux éblouis,
Tente d'un chef ou d'un jeune marquis:
Cent gros flacons, remplis de vin exquis,
Sont tout auprès. Jeanne, avec assurance,
D'un grand pâté prend les vastes débris,
Et boit six coups avec monsieur Denis,
A la santé de son bon roi de France.

La tente était celle de Jean Chandos,
Fameux guerrier, qui dormait sur le dos.
Jeanne saisit sa redoutable épée,
Et sa culotte en velours découpée.

Ainsi jadis David, aimé de Dieu,
Ayant trouvé Saül en certain lieu,
Et lui pouvant ôter très-bien la vie,
De sa chemise il lui coupa partie,
Pour faire voir à tous les potentats
Ce qu'il put faire, et ce qu'il ne fit pas.
Près de Chandos était un jeune page
De quatorze ans, mais charmant pour son âge,
Lequel montrait deux globes faits au tour,
Qu'on aurait pris pour ceux du tendre Amour.
Non loin du page était une écritoire,
Dont se servait le jeune homme après boire,
Quand tendrement quelques vers il fesait
Pour la beauté qui son cœur séduisait.
Jeanne prend l'encre, et sa main lui dessine
Trois fleurs de lis, juste dessous l'échine;
Présage heureux du bonheur des Gaulois,
Et monument de l'amour de ses rois.
Le bon Denis voyait, se pâmant d'aise,
Les lis français sur une fesse anglaise.

Qui fut penaud le lendemain matin?
Ce fut Chandos, ayant cuvé son vin;

Car, s'éveillant, il vit sur ce beau page
Les fleurs de lis. Plein d'une juste rage,
Il crie alerte, il croit qu'on le trahit;
A son épée il court auprès du lit;
Il cherche en vain, l'épée est disparue;
Point de culotte : il se frotte la vue,
Il gronde, il crie, et pense fermement
Que le grand diable est entré dans le camp.

Ah ! qu'un rayon de soleil et qu'un âne,
Cet âne ailé qui sur son dos a Jeanne,
Du monde entier feraient bientôt le tour !
Jeanne et Denis arrivent à la cour.
Le doux prélat sait, par expérience,
Qu'on est railleur à cette cour de France.
Il se souvient des propos insolens
Que Richemont lui tint dans Orléans,
Et ne veut plus à pareille aventure
D'un saint évêque exposer la figure.
Pour son honneur, il prit un nouveau tour;
Il s'affubla de la triste encolure
Du bon Roger, seigneur de Baudricour,
Preux chevalier et ferme catholique,

Hardi parleur, loyal et véridique,
Malgré cela, pas trop mal à la cour.

Eh! jour de Dieu, dit-il, parlant au prince,
Vous languissez au fond d'une province,
Esclave roi, par l'Amour enchaîné!
Quoi! votre bras indignement repose!
Ce front royal, ce front n'est couronné
Que de tissus et de myrte et de rose!
Et vous laissez vos cruels ennemis
Rois dans la France et sur le trône assis!
Allez mourir, ou faites la conquête
De vos états ravis par ces mutins:
Le diadême est fait pour votre tête,
Et les lauriers n'attendent que vos mains.
Dieu, dont l'esprit allume mon courage,
Dieu, dont ma voix annonce le langage,
De sa faveur est prêt à vous couvrir.
Osez le croire, osez vous secourir:
Suivez du moins cette auguste amazone;
C'est votre appui, c'est le soutien du trône;
C'est par son bras que le maître des rois
Veut rétablir nos princes et nos lois.

Jeanne avec vous chassera la famille
De cet anglais si terrible et si fort :
Devenez homme ; et, si c'est votre sort
D'être à jamais mené par une fille,
Fuyez au moins celle qui vous perdit,
Qui votre cœur dans ses bras amollit ;
Et, digne enfin de ce secours étrange,
Suivez les pas de celle qui vous venge.

Un roi de France eut toujours dans le cœur,
Avec l'amour, un très-grand fonds d'honneur.
Du vieux soldat le discours pathétique
A dissipé son sommeil léthargique,
Ainsi qu'un ange, un jour du haut des airs
De sa trompette ébranlant l'univers,
Rouvrant la tombe, animant la poussière,
Rappellera les morts à la lumière :
Charle éveillé, Charle bouillant d'ardeur,
Ne lui répond qu'en s'écriant aux armes.
Les seuls combats à ses yeux ont des charmes.
Il prend sa pique, il brûle de fureur.

Bientôt après la première chaleur
De ces transports où son ame est en proie,

Il voulut voir si celle qu'on envoie
Vient de la part du diable ou du seigneur,
Ce qu'il doit croire, et si ce grand prodige
Est en effet ou miracle ou prestige.
Donc, se tournant vers la fière beauté,
Le roi lui dit d'un ton de majesté
Qui confondrait toute autre fille qu'elle :
Jeanne, écoutez : Jeanne, êtes-vous pucelle ?
Jeanne lui dit : O grand Sire ! ordonnez
Que médecins, lunettes sur le nez,
Matrones, clercs, pédans, apothicaires,
Viennent sonder ces féminins mystères ;
Et, si quelqu'un se connaît à cela,
Qu'il trousse Jeanne, et qu'il regarde là.

A SA réponse et sage et mesurée,
Le roi vit bien qu'elle était inspirée.
Or sus, dit-il, si vous en savez tant,
Fille de bien, dites-moi dans l'instant
Ce que j'ai fait cette nuit à ma belle ;
Mais parlez net. Rien du tout, lui dit-elle.
Le roi, surpris, soudain s'agenouilla,
Cria tout haut miracle, et se signa.

Incontinent la cohorte fourrée,
Bonnet en tête, Hippocrate à la main,
Vient observer le pur et noble sein
De l'amazone à leurs regards livrée :
On la met nue ; et monsieur le doyen,
Ayant le tout considéré très-bien,
Dessus, dessous, expédie à la belle,
En parchemin, un brevet de pucelle.

L'ESPRIT tout fier de ce brevet sacré,
Jeanne soudain, d'un pas délibéré,
Retourne au roi, devant lui s'agenouille,
Et, déployant la superbe dépouille
Que sur l'Anglais elle a prise en passant :
Permets, dit-elle, ô mon maître puissant !
Que, sous tes lois, la main de ta servante
Ose venger la France gémissante.
Je remplirai les oracles divins :
J'ose à tes yeux jurer par mon courage,
Par cette épée et par mon pucelage,
Que tu seras huilé bientôt à Reims.
Tu chasseras les anglaises cohortes
Qui d'Orléans environnent les portes.

Viens accomplir tes augustes destins ;
Viens, et de Tours abandonnant la rive,
Dès ce moment souffre que je te suive.

Les courtisans, autour d'elle pressés,
Les yeux au ciel et vers Jeanne adressés,
Battent des mains, l'admirent, la secondent.
Cent cris de joie à son discours répondent.
Dans cette foule il n'est point de guerrier
Qui ne voulût lui servir d'écuyer,
Porter sa lance et lui donner sa vie ;
Il n'en est point qui ne soit possédé
Et de la gloire, et de la noble envie
De lui ravir ce qu'elle a tant gardé.
Prêt à partir, chaque officier s'empresse :
L'un prend congé de sa vieille maîtresse ;
L'un, sans argent, va droit à l'usurier ;
L'autre à son hôte, et compte sans payer.
Denis a fait déployer l'oriflamme.
A cet aspect, le roi Charles s'enflamme
D'un noble espoir, à sa valeur égal.
Cet étendard aux ennemis fatal,
Cette héroïne, et cet âne aux deux ailes,

Tout lui promet des palmes immortelles.

Denis voulut, en partant de ces lieux,
Des deux amans épargner les adieux.
On eût versé des larmes trop amères,
On eût perdu des heures toujours chères.

Agnès dormait, quoiqu'il fût un peu tard:
Elle était loin de craindre un tel départ.
Un songe heureux, dont les erreurs la frappent,
Lui retraçait des plaisirs qui s'échappent;
Elle croyait tenir entre ses bras
Le cher amant dont elle est souveraine.
Songe flatteur, tu trompais ses appas!
Son amant fuit, et saint Denis l'entraîne.
Tel, dans Paris, un médecin prudent
Force au régime un malade gourmand,
A l'appétit se montre inexorable,
Et sans pitié le fait sortir de table.

Le bon Denis eut à peine arraché
Le roi de France à son charmant péché,
Qu'il courut vîte à son ouaille chère,

À sa pucelle, à sa fille guerrière.
Il a repris son air de bienheureux,
Son ton dévot, ses plats et courts cheveux,
L'anneau béni, la crosse pastorale,
Ses gants, sa croix, sa mitre épiscopale.
Va, lui dit-il, sers la France et ton roi;
Mon œil benin sera toujours sur toi.
Mais, au laurier du courage héroïque,
Joins le rosier de la vertu pudique.
Je conduirai tes pas dans Orléans.
Lorsque Talbot, le chef des mécréans,
Le cœur saisi du démon de luxure,
Croira tenir sa présidente impure,
Il tombera sous ton robuste bras.
Punis son crime, et ne l'imite pas.
Sois à jamais dévote avec courage.
Je pars, adieu; pense à ton pucelage.
La belle en fit un serment solemnel,
Et son patron repartit pour le ciel.

FIN DU CHANT SECOND.

LA

PUCELLE D'ORLÉANS,

CHANT TROISIÈME.

ARGUMENT.

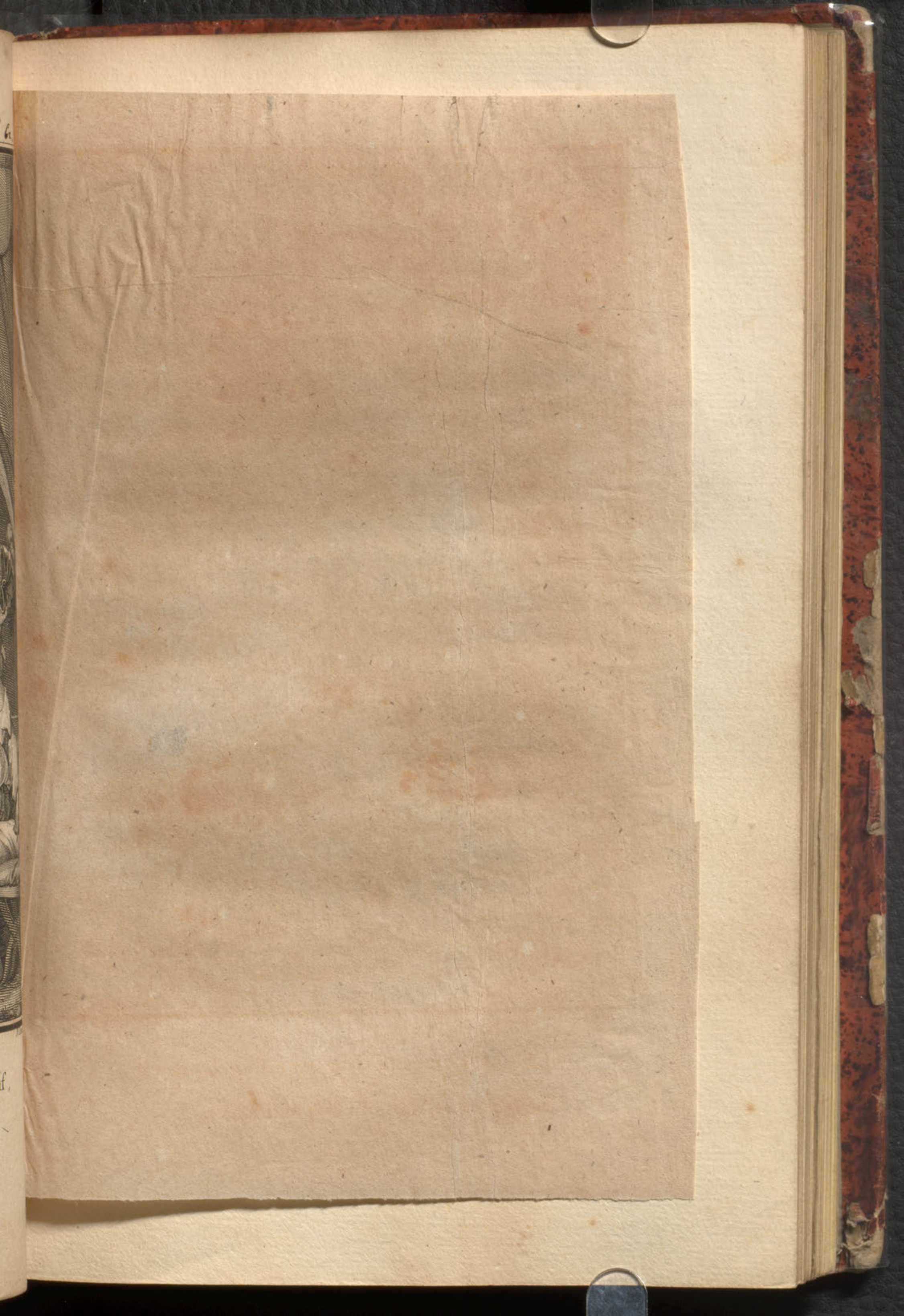
Description du palais de la Sottise. Combat vers Orléans. Agnès se revêt de l'armure de Jeanne pour aller trouver son amant: elle est prise par les Anglais, et sa pudeur souffre beaucoup.

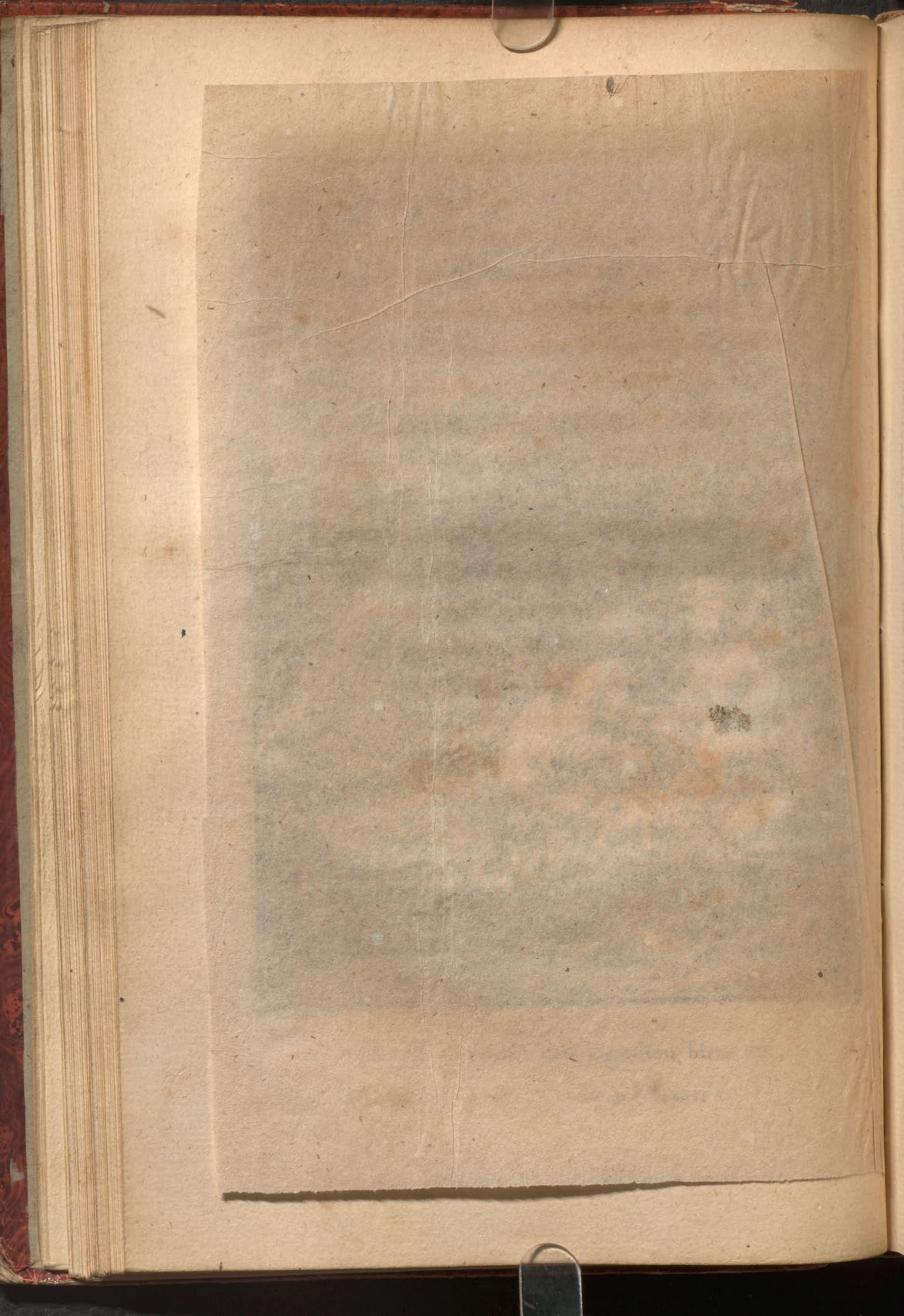


Monsieau Del. N. Ponce Sculp.

Chandos, pressé d'un aiguillon bien vif,

La dévorait de son regard lascif. —





CHANT III.

Ce n'est le tout d'avoir un grand courage,
Un coup-d'œil ferme au milieu des combats,
D'être tranquille à l'aspect du carnage,
Et de conduire un monde de soldats;
Car tout cela se voit en tous climats,
Et tour à tour ils ont cet avantage.
Qui me dira si nos ardens Français,
Dans ce grand art, l'art affreux de la guerre,
Sont plus savans que l'intrépide Anglais?
Si le Germain l'emporte sur l'Ibère?
Tous ont vaincu, tous ont été défaits.
Le grand Condé fut vaincu par Turenne;
Le fier Villars fut battu par Eugène;
De Stanislas le vertueux support,
Ce roi soldat, dom Quichotte du Nord,
Dont la valeur a paru plus qu'humaine,
N'a-t-il pas vu dans le fond de l'Ukraine,
A Pultava tous ses lauriers flétris
Par un rival, objet de ses mépris?

Un beau secret serait, à mon avis,

De bien savoir éblouir le vulgaire,
De s'établir un divin caractère,
D'en imposer aux yeux des ennemis;
Car les Romains, à qui tout fut soumis,
Domptaient l'Europe au milieu des miracles.
Le ciel pour eux prodigua les oracles.
Jupiter, Mars, Pollux et tous les dieux,
Guidaient leur aigle et combattaient pour eux.
Le grand Bacchus qui mit l'Asie en cendre,
L'antique Hercule et le fier Alexandre,
Pour mieux régner sur les peuples conquis,
De Jupiter ont passé pour les fils;
Et l'on voyait les princes de la terre,
A leurs genoux, redouter le tonnerre,
Tomber du trône, et leur offrir des vœux.

Denis suivit ces exemples fameux;
Il prétendit que Jeanne la pucelle
Chez les Anglais passât même pour telle;
Et que Bedfort, et l'amoureux Talbot,
Et Tirconel, et Chandos l'indévot,
Crussent la chose, et qu'ils vissent dans Jeanne
Un bras divin fatal à tout profane.

Pour réussir en ce hardi dessein,
Il s'en va prendre un vieux bénédictin;
Non tel que ceux dont le travail immense
Vient d'enrichir les libraires de France;
Mais un prieur engraissé d'ignorance,
Et n'ayant lu que son missel latin:
Frère Lourdis fut le bon personnage
Qui fut choisi pour ce nouveau voyage.

Devers la lune, où l'on tient que jadis
Etait placé des fous le paradis,
Sur les confins de cet abîme immense,
Où le Chaos, et l'Erèbe, et la Nuit,
Avant les temps de l'univers produit,
Ont exercé leur aveugle puissance,
Il est un vaste et caverneux séjour,
Peu caressé des doux rayons du jour,
Et qui n'a rien qu'une lumière affreuse,
Froide, tremblante, incertaine et trompeuse:
Pour toute étoile on a des feux follets.
L'air est peuplé de petits farfadets.
De ce pays la reine est la Sottise.
Ce vieil enfant porte une barbe grise,

Oeil de travers, et bouche à la Danchet.
Sa lourde main tient pour sceptre un hochet;
De l'Ignorance elle est, dit-on, la fille.
Près de son trône est sa sotte famille,
Le fol Orgueil, l'Opiniâtreté,
Et la Paresse, et la Crédulité.
Elle est servie, elle est flattée en reine:
On la croirait en effet souveraine;
Mais ce n'est rien qu'un fantôme impuissant,
Un Chilpéric, un vrai roi fainéant.
La Fourberie est son ministre avide:
Tout est réglé par ce maire perfide,
Et la Sottise est son digne instrument.
Sa cour plénière est à son gré fournie
De gens profonds en fait d'astrologie,
Sûrs de leur art, à tout moment déçus,
Dupes, fripons, et partant toujours crus.

C'est là qu'on voit les maîtres d'alchimie
Fesant de l'or, et n'ayant pas un sou,
Les Roses-croix, et tout ce peuple fou
Argumentant sur la théologie.

Le gros Lourdis, pour aller en ces lieux,

Fut donc choisi parmi tous ses confrères.
Lorsque la nuit couvrait le front des cieux
D'un tourbillon de vapeurs non légères,
Enveloppé dans le sein du repos,
Il fut conduit au paradis des sots.
Quand il y fut, il ne s'étonna guères:
Tout lui plaisait; et même, en arrivant,
Il crut encore être dans son couvent.

Il vit d'abord la suite emblématique
Des beaux tableaux de ce séjour antique.
Cacodémon, qui ce grand temple orna,
Sur la muraille à plaisir griffonna
Un long croquis de toutes nos sottises,
Traits d'étourdi, pas de clerc, balourdises,
Projets mal faits, plus mal exécutés,
Et tous les mois du Mercure vantés.
Dans cet amas de merveilles confuses,
Parmi ces flots d'imposteurs et de buses,
On voit sur-tout un superbe Ecossais;
Lass est son nom: nouveau roi des Français,
D'un beau papier il porte un diadême,
Et sur son front il est écrit *Systême*.

Environné de grands ballots de vent,
Sa noble main les donne à tout venant :
Prêtres, catins, guerriers, gens de justice,
Lui vont porter leur or par avarice.

Ah quel spectacle ! Ah vous êtes donc là,
Tendre Escobar, suffisant Molina,
Petit Doucin, dont la main pateline
Donne à baiser une bulle divine
Que le Tellier lourdement fabriqua,
Dont Rome même en secret se moqua,
Et qui chez nous est la noble origine
De nos partis, de nos divisions,
Et, qui pis est, de volumes profonds,
Remplis, dit-on, de poisons hérétiques,
Tous poisons froids, et tous soporifiques.

Les combattans, nouveaux Bellérophons,
Dans cette nuit, montés sur des chimères,
Les yeux bandés, cherchent leurs adversaires;
De longs sifflets leur servent de clairons;
Et, dans leur docte et sainte frénésie,
Ils vont frappant à grands coups de vessie.

Ciel ! que d'écrits, de disquisitions,
De mandemens et d'explications,
Que l'on explique encor peur de s'entendre !

O chroniqueur des héros du Scamandre,
Toi qui jadis des grenouilles, des rats,
Si doctement as chanté les combats,
Sors du tombeau, viens célébrer la guerre
Que pour la bulle on fera sur la terre !
Le janséniste, esclave du destin,
Enfant perdu de la grace efficace,
Dans ses drapeaux porte un saint Augustin,
Et pour plusieurs il marche avec audace.
Les ennemis s'avancent, tout courbés
Dessus le dos de cent petits abbés.

CESSEZ, cessez, ô discordes civiles !
Tout va changer : place, place, imbécilles.
Un grand tombeau sans ornement, sans art,
Est élevé non loin de Saint-Médard.
L'esprit divin, pour éclairer la France,
Sous cette tombe enferme sa puissance ;
L'aveugle y court, et, d'un pas chancelant,

Aux Quinze-vingts retourne en tâtonnant.
Le boiteux vient clopinant sur la tombe,
Crie *hosanna*, saute, gigotte et tombe.
Le sourd approche, écoute, et n'entend rien.
Tout aussitôt de pauvres gens de bien
D'aise pâmés, vrais témoins de miracle,
Du bon Pâris baisent le tabernacle.
Frère Lourdis, fixant ses deux gros yeux,
Voit ce saint œuvre, en rend graces aux cieux,
Joint les deux mains, et, riant d'un sot rire,
Ne comprend rien, et toute chose admire.

Ah ! le voici ce savant tribunal,
Moitié prélats et moitié monacal !
D'inquisiteurs une troupe sacrée
Est là, pour Dieu de sbires entourée.
Ces saints docteurs, assis en jugement,
Ont pour habits plumes de chat-huant;
Oreilles d'âne ornent leur tête auguste;
Et, pour peser le juste avec l'injuste,
Le vrai, le faux, balance est dans leurs mains.
Cette balance a deux larges bassins;
L'un, tout comblé, contient l'or qu'ils escroquent,

Le bien, le sang des pénitens qu'ils croquent;
Dans l'autre sont bulles, brefs, orémus,
Beaux chapelets, scapulaires, agnus.
Aux pieds bénits de la docte assemblée,
Voyez-vous pas le pauvre Galilée,
Qui, tout contrit, leur demande pardon,
Bien condamné pour avoir eu raison?

Murs de Loudun, quel nouveau feu s'allume?
C'est un curé que le bûcher consume :
Douze faquins ont déclaré sorcier
Et fait griller messire Urbain Grandier.

Galigaï, ma chère maréchale,
Du parlement, épaulé de maint pair,
La compagnie ignorante et vénale
Te fait chauffer en feu brillant et clair,
Pour avoir fait pacte avec Lucifer.
Ah ! qu'aux savans notre France est fatale !
Qu'il y fait bon croire au pape, à l'enfer,
Et se borner à savoir son *Pater!*
Je vois plus loin cet arrêt authentique
Pour Aristote et contre l'émétique.

Venez, venez, mon beau père Girard:
Vous méritez un long article à part.
Vous voilà donc, mon confesseur de fille,
Tendre dévot qui prêchez à la grille;
Que dites-vous des pénitens appas
De ce tendron converti dans vos bras?
J'estime fort cette douce aventure.
Tout est humain, Girard, en votre fait;
Ce n'est pas là pécher contre nature:
Que de dévots en ont encor plus fait!
Mais, mon ami, je ne m'attendais guère
De voir entrer le diable en cette affaire.
Girard, Girard, tous vos accusateurs,
Jacobin, carme, et feseur d'écriture,
Juges, témoins, ennemis, protecteurs,
Aucun de vous n'est sorcier, je vous jure.
Lourdis enfin voit nos vieux parlemens
De vingt prélats brûler les mandemens,
Et par arrêt exterminer la race
D'un certain fou, qu'on nomme saint Ignace;
Mais, à leur tour, eux-même on les proscrit:
Quesnel en pleure, et saint Ignace en rit.
Paris s'émeut à leur destin tragique,

Et s'en console à l'opéra comique.

O toi, Sottise ! ô grosse déité,
De qui les flancs à tout âge ont porté
Plus de mortels que Cybèle féconde
N'avait jadis donné de dieux au monde,
Qu'avec plaisir ton grand œil hébêté
Voit tes enfans dont ma patrie abonde ;
Sots traducteurs, et sots compilateurs,
Et sots auteurs, et non moins sots lecteurs !
Je t'interroge, ô suprême puissance !
Daigne m'apprendre, en cette foule immense,
De tes enfans qui sont les plus chéris,
Les plus féconds en lourds et plats écrits,
Les plus constans à broncher comme à braire
A chaque pas dans la même carrière.
Ah ! je connais que tes soins les plus doux
Sont pour l'auteur du journal de Trévoux.

Tandis qu'ainsi Denis, notre bon père,
Devers la lune en secret préparait
Contre l'Anglais cet innocent mystère,
Une autre scène en ce moment s'ouvrait
Chez les grands fous du monde sublunaire.

Charle est déjà parti pour Orléans :
Ses étendards flottent au gré des vents.
A ses côtés Jeanne, le casque en tête,
Déjà de Reims lui promet la conquête.
Voyez-vous pas ces jeunes écuyers,
Et cette fleur de loyaux chevaliers ?
La lance au poing, cette troupe environne
Avec respect notre sainte amazone.
Ainsi l'on voit le sexe masculin
A Fontevraud servir le féminin ;
Le sceptre est là dans les mains d'une femme,
Et père Anselme est béni par madame.

La belle Agnès, en ces cruels momens,
Ne voyant plus son amant qu'elle adore,
Cède au chagrin dont l'excès la dévore ;
Un froid mortel s'empare de ses sens.
L'ami Bonneau, toujours plein d'industrie,
En cent façons la rappelle à la vie.
Elle ouvre encor ses yeux, ces doux vainqueurs,
Mais ce n'est plus que pour verser des pleurs ;
Puis, sur Bonneau se penchant d'un air tendre :
C'en est donc fait, dit-elle, on me trahit !

Où va-t-il donc? que veut-il entreprendre?
Etait-ce là le serment qu'il me fit
Lorsqu'à sa flamme il me fit condescendre?
Toute la nuit il faudra donc m'étendre
Sans mon amant, seule au milieu d'un lit?
Et cependant cette Jeanne hardie,
Non des Anglais, mais d'Agnès ennemie,
Va contre moi lui prévenir l'esprit.
Ciel! que je hais ces créatures fières,
Soldats en jupes, hommasses chevalières,
Du sexe mâle affectant la valeur,
Sans posséder les agrémens du nôtre,
A tous les deux prétendant faire honneur,
Et qui ne sont ni de l'un ni de l'autre.
Disant ces mots, elle pleure et rougit,
Frémit de rage, et de douleur gémit.
La jalousie en ses yeux étincelle;
Puis, tout à coup, d'une ruse nouvelle
Le tendre Amour lui fournit le dessein.

Vers Orléans elle prend son chemin,
De dame Alix et de Bonneau suivie.
Agnès arrive en une hôtellerie,

Où dans l'instant, lasse de chevaucher,
La fière Jeanne avait été coucher.
Agnès attend qu'en ce logis tout dorme,
Et cependant subtilement s'informe
Où couche Jeanne, où l'on met son harnois :
Puis dans la nuit se glisse en tapinois,
De Jean Chandos prend la culotte, et passe
Ses cuisses entre, et l'aiguillette lace ;
De l'amazone elle prend la cuirasse.
Le dur acier, forgé pour les combats,
Presse et meurtrit ses membres délicats.
L'ami Bonneau la soutient sous les bras.

LA belle Agnès dit alors à voix basse :
Amour, Amour, maître de tous mes sens,
Donne la force à cette main tremblante ;
Fais-moi porter cette armure pesante,
Pour mieux toucher l'auteur de mes tourmens.
Mon amant veut une fille guerrière,
Tu fais d'Agnès un soldat pour lui plaire :
Je le suivrai ; qu'il permette aujourd'hui
Que ce soit moi qui combatte avec lui ;
Et si jamais la terrible tempête

Des dards anglais vient menacer sa tête,
Qu'ils tombent tous sur ces tristes appas;
Qu'il soit du moins sauvé par mon trépas;
Qu'il vive heureux, que je meure pâmée
Entre ses bras, et que je meure aimée!
Tandis qu'ainsi cette belle parlait,
Et que Bonneau ses armes lui mettait,
Le roi Charlot à trois milles était.

La tendre Agnès prétend à l'heure même,
Pendant la nuit, aller voir ce qu'elle aime.
Ainsi vêtue, et pliant sous le poids,
N'en pouvant plus, maudissant son harnois,
Sur un cheval elle s'en va juchée,
Jambe meurtrie, et la fesse écorchée.
Le gros Bonneau, sur un normand monté,
Va lourdement, et ronfle à son côté.
Le tendre Amour, qui craint tout pour la belle,
La voit partir, et soupire pour elle.

Agnès à peine avait gagné chemin,
Qu'elle entendit devers un bois voisin
Bruit de chevaux, et grand cliquetis d'armes.

Le bruit redouble ; et voici des gendarmes
Vêtus de rouge ; et, pour comble de maux,
C'étaient les gens de monsieur Jean Chandos.
L'un d'eux s'avance, et demande *qui vive?*
A ce grand cri, notre amante naïve,
Songeant au roi, répondit sans détour :
Je suis Agnès, vive France et l'Amour!
A ces deux noms, que le ciel équitable
Voulut unir du nœud le plus durable,
On prend Agnès et son gros confident ;
Ils sont tous deux menés incontinent
A ce Chandos, qui, terrible en sa rage,
Avait juré de venger son outrage,
Et de punir les brigands ennemis
Qui sa culotte et son fer avaient pris.

Dans ces momens où la main bienfesante
Du doux sommeil laisse nos yeux ouverts,
Quand les oiseaux reprennent leurs concerts,
Qu'on sent en soi sa vigueur renaissante,
Que les desirs, pères des voluptés,
Sont par les sens dans notre ame excités ;
Dans ces momens, Chandos, on te présente

La belle Agnès, plus belle et plus brillante
Que le soleil au bord de l'orient.
Que sentis-tu, Chandos, en t'éveillant,
Lorsque tu vis cette nymphe si belle
A tes côtés, et tes grègues sur elle ?

Chandos, pressé d'un aiguillon bien vif,
La dévorait de son regard lascif.
Agnès en tremble, et l'entend qui marmotte
Entre ses dents, *Je t'aurai, ma culotte !*
A son chevet d'abord il la fait seoir :
Quittez, dit-il, ma belle prisonnière,
Quittez ce poids d'une armure étrangère.
Ainsi parlant, plein d'ardeur et d'espoir,
Il la décasque, il vous la décuirasse.
La belle Agnès s'en défend avec grace ;
Elle rougit d'une aimable pudeur,
Pensant à Charle, et soumise au vainqueur.
Le gros Bonneau, que le Chandos destine
Au digne emploi de chef de sa cuisine,
Va dans l'instant mériter cet honneur :
Des boudins blancs il était l'inventeur,
Et tu lui dois, ô nation française !

Pâtés d'anguille, et gigots à la braise.

Monsieur Chandos, hélas ! que faites-vous ?
Disait Agnès d'un ton timide et doux.
Pardieu, dit-il, (tout héros anglais jure)
Quelqu'un m'a fait une sanglante injure :
Cette culotte est mienne ; et je prendrai
Ce qui fut mien où je le trouverai.
Parler ainsi, mettre Agnès toute nue,
C'est même chose ; et la belle éperdue,
Tout en pleurant, était entre ses bras,
Et lui disait : Non, je n'y consens pas.

Dans l'instant même un horrible fracas
Se fait entendre ; on crie : Alerte ! aux armes !
Et la trompette, organe du trépas,
Sonne la charge, et porte les alarmes.
A son réveil, Jeanne cherchant en vain
L'affublement du harnois masculin,
Son bel armet ombragé de l'aigrette,
Et son haubert, et sa large braguette,
Sans raisonner, saisit soudainement
D'un écuyer le dur accoutrement,
Monte à cheval sur son âne, et s'écrie :

Venez venger l'honneur de la patrie.
Cent chevaliers s'empressent sur ses pas;
Ils sont suivis de six cents vingt soldats.

Frère Lourdis, en ce moment de crise,
Du beau palais où règne la Sottise
Est descendu chez les Anglais guerriers,
Environné d'atomes tout grossiers,
Sur son gros dos portant balourderies,
Oeuvres de moine et belles âneries.
Ainsi bâté, sitôt qu'il arriva,
Sur les Anglais sa robe il secoua,
Son ample robe; et dans leur camp versa
Tous les trésors de sa crasse ignorance,
Trésors communs au bon pays de France.
Ainsi des nuits la noire déité,
Du haut d'un char d'ébène marqueté,
Répand sur nous les pavots et les songes,
Et nous endort dans le sein des mensonges.

FIN DU CHANT TROISIÈME.

LA
PUCELLE D'ORLÉANS,
CHANT QUATRIÈME.

ARGUMENT.

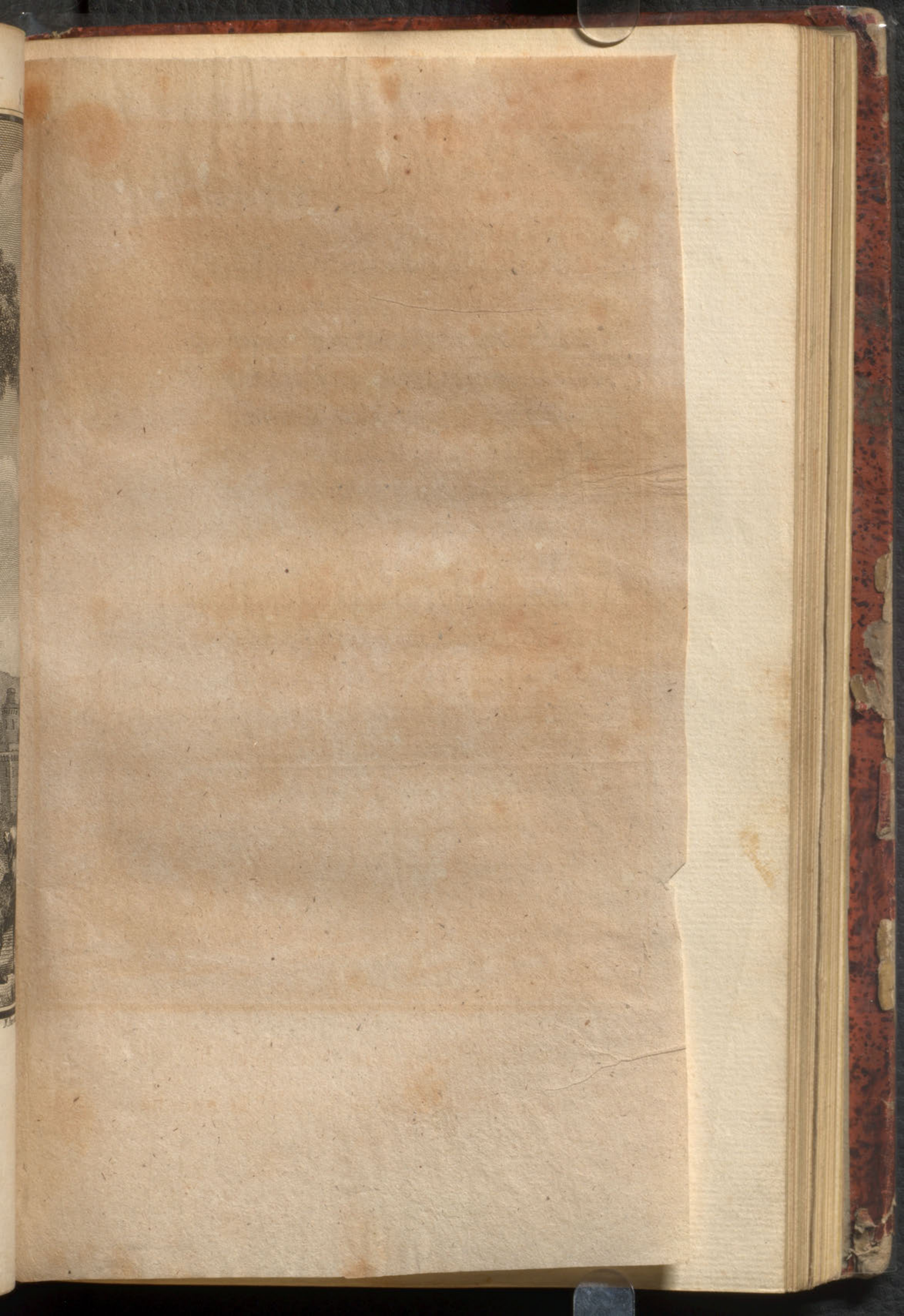
JEANNE et Dunois combattent les Anglais. Ce qui leur arrive dans le château d'Hermaphrodix.



Monsieau del. N. Ponce sculp.

Du coin lascif d'une vive prunelle,

Dunois lorgnait malgré lui la pucelle ;



CHANT IV.

Si j'étais roi, je voudrais être juste,
Dans le repos maintenir mes sujets,
Et tous les jours de mon empire auguste
Seraient marqués par de nouveaux bienfaits.
Que si j'étais contrôleur des finances,
Je donnerais à quelques beaux-esprits,
Par-ci, par-là, de bonnes ordonnances;
Car après tout leur travail vaut son prix.
Que si j'étais archevêque à Paris,
Je tâcherais avec le moliniste
D'apprivoiser le rude janséniste.
Mais si j'aimais une jeune beauté,
Je ne voudrais m'éloigner d'auprès d'elle,
Et chaque jour une fête nouvelle,
Chassant l'ennui de l'uniformité,
Tiendrait son cœur en mes fers arrêté.
Heureux amans, que l'absence est cruelle!
Que de dangers on essuie en amour!
On risque, hélas! dès qu'on quitte sa belle,
D'être cocu deux ou trois fois par jour.

Le preux Chandos à peine avait la joie
De s'ébaudir sur sa nouvelle proie,
Que tout à coup Jeanne de rang en rang
Porte la mort, et fait couler le sang.
De Débora la redoutable lance
Perce Dildo si fatal à la France,
Lui qui pilla les trésors de Clairvaux,
Et viola les sœurs de Fontevraux.
D'un coup nouveau les deux yeux elle crève
A Fonkinar, digne d'aller en Grève.
Cet impudent, né dans les durs climats
De l'Hibernie au milieu des frimats,
Depuis trois ans fesait l'amour en France,
Comme un enfant de Rome ou de Florence.
Elle terrasse et milord Halifax,
Et son cousin l'impertinent Borax,
Et Midarblou qui renia son père,
Et Bartonay qui fit cocu son frère.
A son exemple on ne voit chevalier,
Il n'est gendarme, il n'est bon écuyer
Qui dix anglais n'enfile de sa lance.
La mort les suit, la terreur les devance :
Ils croyent voir en ce moment affreux

Un dieu puissant qui combat avec eux.

Parmi le bruit de l'horrible tempête,
Frère Lourdis criait à pleine tête :
Elle est pucelle ! Anglais, frémissez tous ;
C'est saint Denis qui l'arme contre vous ;
Elle est pucelle ! elle a fait des miracles ;
Contre son bras vous n'avez point d'obstacles :
Vîte à genoux, excrémens d'Albion ;
Demandez-lui sa bénédiction.
Le fier Talbot, écumant de colère,
Incontinent fait empoigner le frère ;
On vous le lie, et le moine content,
Sans s'émouvoir, continuait, criant :
« Je suis martyr ; Anglais, il faut me croire ;
» Elle est pucelle ; elle aura la victoire. »

L'homme est crédule, et dans son faible cœur
Tout est reçu ; c'est une molle argile.
Mais que sur-tout il paraît bien facile
De nous surprendre et de nous faire peur !
Du bon Lourdis le discours extatique
Fit plus d'effet sur le cœur des soldats,
Que l'amazone et sa troupe héroïque

N'en avaient fait par l'effort de leurs bras.
Ce vieil instinct qui fait croire aux prodiges,
L'esprit d'erreur, le trouble, les vertiges,
La froide crainte, et les illusions,
Ont fait tourner la tête des Bretons.
De ces Bretons la nation hardie
Avait alors peu de philosophie;
Maints chevaliers étaient des esprits lourds:
Les beaux-esprits ne sont que de nos jours.

Le preux Chandos, toujours plein d'assurance,
Criait aux siens: Conquérans de la France,
Marchez à droite. Il dit, et dans l'instant
On tourne à gauche, et l'on fuit en jurant.
Ainsi jadis dans ces plaines fécondes
Que de l'Euphrate environnent les ondes,
Quand des humains l'orgueil capricieux
Voulut bâtir près des voûtes des cieux,
Dieu ne voulant d'un pareil voisinage,
En cent jargons transmua leur langage.
Sitôt qu'un d'eux à boire demandait,
Plâtre ou mortier d'abord on lui donnait;
Et cette gent, de qui Dieu se moquait,

Se sépara, laissant là son ouvrage.

On sait bientôt aux remparts d'Orléans
Ce grand combat contre les assiégeans :
La Renommée y vole à tire d'aile,
Et va prônant le nom de la Pucelle.
Vous connaissez l'impétueuse ardeur
De nos Français ; ces fous sont pleins d'honneur :
Ainsi qu'au bal ils vont tous aux batailles.
Déjà Dunois, la gloire des bâtards,
Dunois qu'en Grèce on aurait pris pour Mars,
Et la Trimouille, et la Hire, et Saintrailles,
Et Richemont, sont sortis des murailles,
Croyant déjà chasser les ennemis,
Et criant tous : Où sont-ils ? où sont-ils ?

Ils n'étaient pas bien loin ; car près des portes
Sire Talbot, homme de très-grand sens,
Pour s'opposer à l'ardeur de nos gens,
En embuscade avait mis dix cohortes.

Sire Talbot a depuis plus d'un jour
Juré tout haut par saint George et l'Amour,
Qu'il entrerait dans la ville assiégée.

Son ame était vivement partagée :
Du gros Louvet la superbe moitié
Avait pour lui plus que de l'amitié ;
Et ce héros, qu'un noble espoir enflamme,
Veut conquérir et la ville et sa dame.
Nos chevaliers à peine ont fait cent pas,
Que ce Talbot leur tombe sur les bras ;
Mais nos Français ne s'étonnèrent pas.
Champs d'Orléans, noble et petit théâtre
De ce combat terrible, opiniâtre,
Le sang humain dont vous fûtes couverts
Vous engraissa pour plus de cent hivers.
Jamais les champs de Zama, de Pharsale,
De Malplaquet la campagne fatale,
Célèbres lieux couverts de tant de morts,
N'ont vu tenter de plus hardis efforts.
Vous eussiez vu les lances hérissées,
L'une sur l'autre en cent tronçons cassées ;
Les écuyers, les chevaux renversés,
Dessus leurs pieds dans l'instant redressés ;
Le feu jaillir des coups de cimeterre,
Et du soleil redoubler la lumière ;
De tous côtés, voler, tomber à bas

Epaules, nez, mentons, pieds, jambes, bras.

Du haut des cieux les anges de la guerre,
Le fier Michel, et l'exterminateur,
Et des Persans le grand flagellateur,
Avaient les yeux attachés sur la terre,
Et regardaient ce combat plein d'horreur.

Michel alors prit la vaste balance
Où dans le ciel on pèse les humains;
D'une main sûre il pesa les destins
Et les héros d'Angleterre et de France.
Nos chevaliers pesés exactement,
Légers de poids par malheur se trouvèrent:
Du grand Talbot les destins l'emportèrent;
C'était du ciel un secret jugement.
Le Richemont se voit incontinent
Percé d'un trait de la hanche à la fesse;
Le vieux Saintraille au dessus du genou;
Le beau la Hire, ah! je n'ose dire où,
Mais que je plains sa gentille maîtresse!
Dans un marais la Trimouille enfoncé
N'en put sortir qu'avec un bras cassé:

Donc à la ville il fallut qu'ils revinssent
Tout éclopés, et qu'au lit ils se tinssent.
Voilà comment ils furent bien punis;
Car ils s'étaient moqués de saint Denis.

Comme il lui plaît, Dieu fait justice ou grace:
Quesnel l'a dit, nul ne peut en douter.
Or il lui plut le bâtard excepter
Des étourdis dont il punit l'audace.
Un chacun d'eux, laidement ajusté,
S'en retournait sur un brancard porté,
En maugréant et Jeanne et sa fortune.
Dunois, n'ayant égratignure aucune,
Pousse aux Anglais, plus prompt que les éclairs:
Il fend leurs rangs, se fait jour à travers,
Passe, et se trouve aux lieux où la Pucelle
Fait tout tomber, où tout fuit devant elle.
Quand deux torrens, l'effroi des laboureurs,
Précipités du sommet des montagnes,
Mêlent leurs flots, assemblent leurs fureurs,
Ils vont noyer l'espoir de nos campagnes:
Plus dangereux étaient Jeanne et Dunois
Unis ensemble, et frappans à la fois.

DANS leur ardeur si bien ils s'emportèrent,
Si rudement les Anglais ils chassèrent,
Que de leurs gens bientôt ils s'écartèrent.
La nuit survint; Jeanne et l'autre héros,
N'entendant plus ni Français ni Chandos,
Font tous deux halte, en criant *vive France!*
Au coin d'un bois où régnait le silence :
Au clair de lune ils cherchent le chemin;
Ils viennent, vont, tournent, le tout en vain.
Enfin rendus, ainsi que leur monture,
Mourans de faim, et lassés de chercher,
Ils maudissaient la fatale aventure
D'avoir vaincu sans savoir où coucher.
Tel un vaisseau sans voile, sans boussole,
Tournoie au gré de Neptune et d'Eole.

UN certain chien, qui passa tout auprès,
Pour les sauver sembla venir exprès;
Ce chien approche, il jappe, il leur fait fête,
Virant sa queue, et portant haut sa tête,
Devant eux marche; et se tournant cent fois,
Il paraissait leur dire en son patois :
Venez par-là, messieurs, suivez-moi vîte;

Venez, vous dis-je, et vous aurez bon gîte.
Nos deux héros entendirent fort bien
Par ses façons ce que voulait ce chien.
Ils suivent donc, guidés par l'espérance,
En priant Dieu pour le bien de la France,
Et se fesant tous deux de temps en temps
Sur leurs exploits de très-beaux complimens.
Du coin lascif d'une vive prunelle
Dunois lorgnait malgré lui la Pucelle;
Mais il savait qu'à son bijou caché
De tout l'état le sort est attaché,
Et qu'à jamais la France est ruinée
Si cette fleur se cueille avant l'année.
Il étouffait noblement ses desirs,
Et préférait l'état à ses plaisirs.
Et cependant, quand la route mal sûre
De l'âne saint fesait clocher l'allure,
Dunois ardent, Dunois officieux,
De son bras droit retenait la guerrière;
Et Jeanne d'Arc, en clignotant des yeux,
De son bras gauche étendu par derrière
Serrait aussi ce héros vertueux:
Dont il advint, tandis qu'ils chevauchèrent,

Que très-souvent leurs bouches se touchèrent,
Pour se parler tous les deux de plus près
De la patrie et de ses intérêts.

On m'a conté, ma belle Konismare,
Que Charles douze, en son humeur bizarre,
Vainqueur des rois, et vainqueur de l'amour,
N'osa t'admettre à sa brutale cour.
Charles craignit de te rendre les armes;
Il se sentit, il évita tes charmes:
Mais tenir Jeanne et ne point y toucher,
Se mettre à table, avoir faim sans manger,
Cette victoire était cent fois plus belle.
Dunois ressemble à Robert d'Arbrisselle,
A ce grand saint qui se plut à coucher
Entre les bras de deux nonnes fessues,
A caresser quatre cuisses dodues,
Quatre tetons, et le tout sans pécher.

Au point du jour apparut à leur vue
Un beau palais d'une vaste étendue:
De marbre blanc était bâti le mur;
Une dorique et longue colonnade

Porte un balcon formé de jaspe pur ;
De porcelaine était la balustrade.
Nos paladins enchantés, éblouis,
Crurent entrer tout droit en paradis.
Le chien aboie; aussitôt vingt trompettes
Se font entendre, et quarante estafiers
A pourpoints d'or, à brillantes braguettes,
Viennent s'offrir à nos deux chevaliers.
Très-galamment deux jeunes écuyers
Dans le palais par la main les conduisent;
Dans des bains d'or filles les introduisent
Honnêtement; puis lavés, essuyés,
D'un déjeûner amplement festoyés,
Dans de beaux lits brodés ils se couchèrent,
Et jusqu'au soir en héros ils ronflèrent.

Il faut savoir que le maître et seigneur
De ce logis, digne d'un empereur,
Etait le fils de l'un de ces génies
Des vastes cieux habitans éternels,
De qui souvent les grandeurs infinies
S'humanisaient chez les faibles mortels.
Or cet esprit, mêlant sa chair divine

Avec la chair d'une bénédictine,
En avait eu le noble Hermaphrodix,
Grand nécromant, et le très-digne fils
De cet incube et de la mère Alix.
Le jour qu'il eut quatorze ans accomplis,
Son géniteur, descendant de sa sphère,
Lui dit : Enfant, tu me dois la lumière;
Je viens te voir, tu peux former des vœux;
Souhaite, parle, et je te rends heureux.
Hermaphrodix né très-voluptueux,
Et digne en tout de sa belle origine,
Dit : Je me sens de race bien divine,
Car je rassemble en moi tous les desirs,
Et je voudrais avoir tous les plaisirs.
De voluptés rassasiez mon ame;
Je veux aimer comme homme et comme femme,
Être la nuit du sexe féminin,
Et tout le jour du sexe masculin.
L'incube dit : *Tel sera ton destin;*
Et dès ce jour la ribaude figure
Jouit des droits de sa double nature.
Ainsi Platon, le confident des dieux,
A prétendu que nos premiers aïeux,

D'un pur limon pétri des mains divines,
Nés tout parfaits, et nommés androgynes,
Egalement des deux sexes pourvus,
Se suffisaient par leurs propres vertus.

Hermaphrodix était bien au-dessus;
Car, se donner du plaisir à soi-même,
Ce n'est pas là le sort le plus divin :
Il est plus beau d'en donner au prochain,
Et deux à deux est le bonheur suprême.
Ses courtisans disaient que tour à tour
C'était Vénus, c'était le tendre Amour :
De tous côtés ils lui cherchaient des filles,
Des bacheliers ou des veuves gentilles.

Hermaphrodix avait oublié net
De demander un don plus nécessaire,
Un don sans quoi nul plaisir n'est parfait,
Un don charmant; eh quoi? celui de plaire.
Dieu, pour punir cet effréné paillard,
Le fit plus laid que Samuel Bernard;
Jamais ses yeux ne firent de conquêtes :
C'est vainement qu'il prodiguait les fêtes,
Les longs repas, les danses, les concerts;

Quelquefois même il composait des vers.
Mais quand le jour il tenait une belle,
Et quand la nuit sa vanité femelle
Se soumettait à quelque audacieux,
Le ciel alors trahissait tous ses vœux;
Il recevait pour toutes embrassades,
Mépris, dégoûts, injures, rebuffades.
Le juste ciel lui fesait bien sentir
Que les grandeurs ne sont pas du plaisir.
Quoi ! disait-il, la moindre chambrière
Tient son galant étendu sur son sein,
Un lieutenant trouve une conseillère,
Dans un moutier un moine a sa nonnain;
Et moi génie, et riche, et souverain,
Je suis le seul dans la machine ronde
Privé d'un bien dont jouit tout le monde !
Lors il jura, par les quatre élémens,
Qu'il punirait les garçons et les belles
Qui n'auraient pas pour lui des sentimens,
Et qu'il ferait des exemples sanglans
Des cœurs ingrats, et sur-tout des cruelles.

Il recevait en roi les survenans;

Et de Saba la reine basanée,
Et Thalestris dans la Perse amenée,
Avaient reçu de moins riches présens
Des deux grands rois qui brûlèrent pour elles,
Qu'il n'en fesait aux chevaliers errans,
Aux bacheliers, aux gentes demoiselles.
Mais si quelqu'un d'un esprit trop rétif
Manquait pour lui d'un peu de complaisance,
S'il lui fesait la moindre résistance,
Il était sûr d'être empalé tout vif.

Le soir venu, monseigneur étant femme,
Quatre huissiers, de la part de madame,
Viennent prier notre aimable bâtard
De vouloir bien descendre sur le tard
Dans l'entresol, tandis qu'en compagnie
Jeanne soupait avec cérémonie.
Le beau Dunois, tout parfumé, descend
Au cabinet où le soupé l'attend;
Tel que jadis la sœur de Ptolomée,
De tout plaisir noblement affamée,
Sut en donner à ces Romains fameux,
A ces héros fiers et voluptueux,

Au grand César, au brave ivrogne Antoine;
Tel que moi-même en ai fait chez un moine,
Vainqueur heureux de ses pesans rivaux,
Quand on l'élut roi tondu de Clairvaux :
Ou tel encore aux voûtes éternelles,
Si l'on en croit frère Orphée et Nason,
Et frère Homère, Hésiode, Platon,
Le dieu des dieux, patron des infidèles,
Loin de Junon soupe avec Sémelé,
Avec Isis, Europe ou Danaé;
Les plats sont mis sur la table divine
Des belles mains de la tendre Euphrosine,
Et de Thalie et de la jeune Eglé,
Qui, comme on sait, sont là-haut les trois graces,
Dont nos pédans suivent si peu les traces.
Le doux nectar est servi par Hébé,
Et par l'enfant du fondateur de Troie,
Qui, dans Ida par un aigle enlevé,
De son seigneur en secret fait la joie.
Ainsi soupa madame Hermaphrodix
Avec Dunois, juste entre neuf et dix.

MADAME avait prodigué la parure :

Les diamans surchargeaient sa coiffure;
Son gros cou jaune et ses deux bras quarrés
Sont de rubis, de perles entourés :
Elle en était encor plus effroyable.
Elle le presse au sortir de la table :
Dunois trembla pour la première fois.
Des chevaliers c'était le plus courtois :
Il eût voulu de quelque politesse
Payer au moins les soins de son hôtesse;
Et du tendron contemplant la laideur,
Il se disait, J'en aurai plus d'honneur.
Il n'en eut point : le plus brillant courage
Peut quelquefois essuyer cet outrage.
Hermaphrodix, en son affliction,
Eut pour Dunois quelque compassion;
Car en secret son ame était flattée
Des grands efforts du triste champion.
Sa probité, sa bonne intention
Fut cette fois pour le fait réputée.
Demain, dit-elle, on pourra vous offrir
Votre revanche. Allez, faites en sorte
Que votre amour sur vos respects l'emporte,
Et soyez prêt, seigneur, à mieux servir.

Déja du jour la belle avant-courrière
De l'orient entr'ouvrait la barrière :
Or vous savez que cet instant préfix
En cavalier changeait Hermaphrodix.
Alors brûlant d'une flamme nouvelle,
Il s'en va droit au lit de la Pucelle,
Les rideaux tire, et lui fourrant au sein
Sans compliment son impudente main,
En lui donnant un baiser immodeste,
Attente en maître à sa pudeur céleste :
Plus il s'agite, et plus il devient laid.
Jeanne, qu'anime une chrétienne rage,
D'un bras nerveux lui détache un soufflet
A poing fermé sur son vilain visage.
Ainsi j'ai vu, dans mes fertiles champs,
Sur un pré vert une de mes cavales,
Au poil de tigre, aux taches inégales,
Aux pieds légers, aux jarrets bondissans,
Réprimander d'une fière ruade
Un bouriquet de sa croupe amoureux,
Qui dans sa lourde et grossière embrassade
Dressait l'oreille, et se croyait heureux.
Jeanne en cela fit, sans doute, une faute ;

Elle devait des égards à son hôte.
De la pudeur je prends les intérêts;
Cette vertu n'est point chez moi bannie;
Mais quand un prince, et sur-tout un génie,
De vous baiser a quelque douce envie,
Il ne faut pas lui donner des soufflets.
Le fils d'Alix, quoiqu'il fût des plus laids,
N'avait point vu de femme assez hardie
Pour l'oser battre en son propre palais.
Il crie, on vient; ses pages, ses valets,
Gardes, lutins, à ses ordres sont prêts :
L'un d'eux lui dit que la fière Pucelle
Envers Dunois n'était pas si cruelle.
O calomnie ! affreux poison des cours,
Discours malins, faux rapports, médisance,
Serpens maudits, sifflerez-vous toujours
Chez les amans comme à la cour de France?

NOTRE tyran, doublement outragé,
Sans nul délai voulut être vengé.
Il prononça la sentence fatale:
Allez, dit-il, amis, qu'on les empale.
On obéit; on fit incontinent

Tous les apprêts de ce grand châtiment.
Jeanne et Dunois, l'honneur de leur patrie,
S'en vont mourir au printemps de leur vie.
Le beau bâtard est garotté tout nu,
Pour être assis sur un bâton pointu.
Au même instant une troupe profane
Mène au poteau la belle et fière Jeanne;
Et ses soufflets, ainsi que ses appas,
Seront punis par un affreux trépas.
De sa chemise aussitôt dépouillée,
De coups de fouet en passant flagellée,
Elle est livrée aux cruels empaleurs.
Le beau Dunois soumis à leurs fureurs,
N'attendant plus que son heure dernière,
Fesait à Dieu sa dévote prière;
Mais une œillade impérieuse et fière
De temps en temps étonnait les bourreaux,
Et ses regards disaient : C'est un héros.
Mais quand Dunois eut vu son héroïne,
Des fleurs de lis vengeresse divine,
Prête à subir cette effroyable mort,
Il déplora l'inconstance du sort :
De la Pucelle il parcourait les charmes;

Et regardant les funestes apprêts
De ce trépas, il répandit des larmes,
Que pour lui-même il ne versa jamais.

Non moins superbe, et non moins charitable,
Jeanne aux frayeurs toujours impénétrable,
Languissamment le beau bâtard lorgnait,
Et pour lui seul son grand cœur gémissait.
Leur nudité, leur beauté, leur jeunesse,
En dépit d'eux réveillaient leur tendresse.
Ce feu si doux, si discret et si beau,
Ne s'échappait qu'au bord de leur tombeau:
Et cependant l'animal amphibie,
A son dépit joignant la jalousie,
Fesait aux siens l'effroyable signal
Qu'on empalât le couple déloyal.

Dans ce moment une voix de tonnerre
Qui fit trembler et les airs et la terre,
Crie: *Arrêtez, gardez-vous d'empaler,*
N'empalez pas. Ces mots font reculer
Les fiers licteurs. On regarde, on avise
Sous le portail un grand homme d'église,

Coiffé d'un froc, les reins ceints d'un cordon :
On reconnut le père Grisbourdon.
Ainsi qu'un chien dans la forêt voisine,
Ayant senti d'une adroite narine
Le doux fumet, et tous ces petits corps
Sortant au loin de quelque cerf dix cors;
Il le poursuit d'une course légère,
Et sans le voir, par l'odorat mené,
Franchit fossés, se glisse en la bruyère,
Par d'autres cerfs il n'est point détourné :
Ainsi le fils de saint François d'Assise,
Porté toujours sur son lourd muletier,
De la Pucelle a suivi le sentier,
Courant sans cesse, et ne lâchant point prise.

En arrivant il cria : Fils d'Alix,
Au nom du diable et par les eaux du Styx,
Par le démon qui fut ton digne père,
Par le psautier de sœur Alix ta mère,
Sauve le jour à l'objet de mes vœux;
Regarde-moi, je viens payer pour deux.
Si ce guerrier et si cette pucelle
Ont mérité ton indignation,

Je tiendrai lieu de ce couple rebelle.
Tu sais quelle est ma réputation :
Tu vois de plus cet animal insigne,
Ce mien mulet de me porter si digne ;
Je t'en fais don, c'est pour toi qu'il est fait ;
Et tu diras, tel moine, tel mulet.
Laissons aller ce gendarme profane ;
Qu'on le délie, et qu'on nous laisse Jeanne :
Nous demandons tous deux pour digne prix
Cette beauté dont nos cœurs sont épris.

Jeanne écoutait cet horrible langage
En frémissant : sa foi, son pucelage,
Ses sentimens d'amour et de grandeur,
Plus que la vie étaient chers à son cœur.
La grace encor, du ciel ce don suprême,
Dans son esprit combattait Dunois même.
Elle pleurait, elle implorait les cieux ;
Et rougissant d'être ainsi toute nue,
De temps en temps fermant ses tristes yeux,
Ne voyant point, pensait n'être point vue.

Le bon Dunois était désespéré :
Quoi, disait-il, ce pendard décloîtré

Aura ma Jeanne, et perdra ma patrie!
Tout va céder à ce sorcier impie!
Tandis que moi, discret jusqu'à ce jour,
Modestement je cachais mon amour!

Et cependant l'offre honnête et polie
De Grisbourdon, fit un très-bon effet
Sur les cinq sens, sur l'ame du génie.
Il s'adoucit, il parut satisfait.
Ce soir, dit-il, vous et votre mulet,
Tenez-vous prêts : je cède, je pardonne
A ces Français; je vous les abandonne.

Le moine gris possédait le bâton
Du bon Jacob, l'anneau de Salomon,
Sa clavicule, et la verge enchantée
Des conseillers-sorciers de Pharaon,
Et le balai sur qui parut montée
Du preux Saül la sorcière édentée,
Quand dans Endor à ce prince imprudent
Elle fit voir l'ame d'un revenant.
Le cordelier en savait tout autant;
Il fit un cercle, et prit de la poussière

Que sur la bête il jeta par derrière,
En lui disant ces mots toujours puissans
Que Zoroastre enseignait aux Persans.
A ces grands mots dits en langue du diable,
O grand pouvoir ! ô merveille ineffable !
Notre mulet sur deux pieds se dressa;
Sa tête oblongue en ronde se changea;
Ses longs crins noirs, petits cheveux devinrent;
Sous son bonnet ses oreilles se tinrent.
Ainsi jadis ce sublime empereur
Dont Dieu punit le cœur dur et superbe,
Devenu bœuf, et sept ans nourri d'herbe,
Redevint homme et n'en fut pas meilleur.

Du cintre bleu de la céleste sphère
Denis voyait avec des yeux de père
De Jeanne d'Arc le déplorable cas :
Il eût voulu s'élancer ici-bas,
Mais il était lui-même en embarras.
Denis s'était attiré sur les bras
Par son voyage une fâcheuse affaire.
Saint George était le patron d'Angleterre;
Il se plaignit que monsieur saint Denis,

Sans aucun ordre et sans aucun avis,
A ses Bretons eût fait ainsi la guerre.
George et Denis, de propos en propos,
Piqués au vif, en vinrent aux gros mots.
Les saints anglais ont dans leur caractère
Je ne sais quoi de dur et d'insulaire :
On tient toujours un peu de son pays.
En vain notre ame est dans le paradis ;
Tout n'est pas pur, et l'accent de province
Ne se perd point, même à la cour du prince.

Mais il est temps, lecteur, de m'arrêter ;
Il faut fournir une longue carrière :
J'ai peu d'haleine, et je dois vous conter
L'événement de tout ce grand mystère ;
Dire comment ce nœud se débrouilla,
Ce que fit Jeanne, et ce qui se passa
Dans les enfers, au ciel, et sur la terre.

FIN DU CHANT QUATRIÈME.

L A

PUCELLE D'ORLÉANS,

CHANT CINQUIÈME.

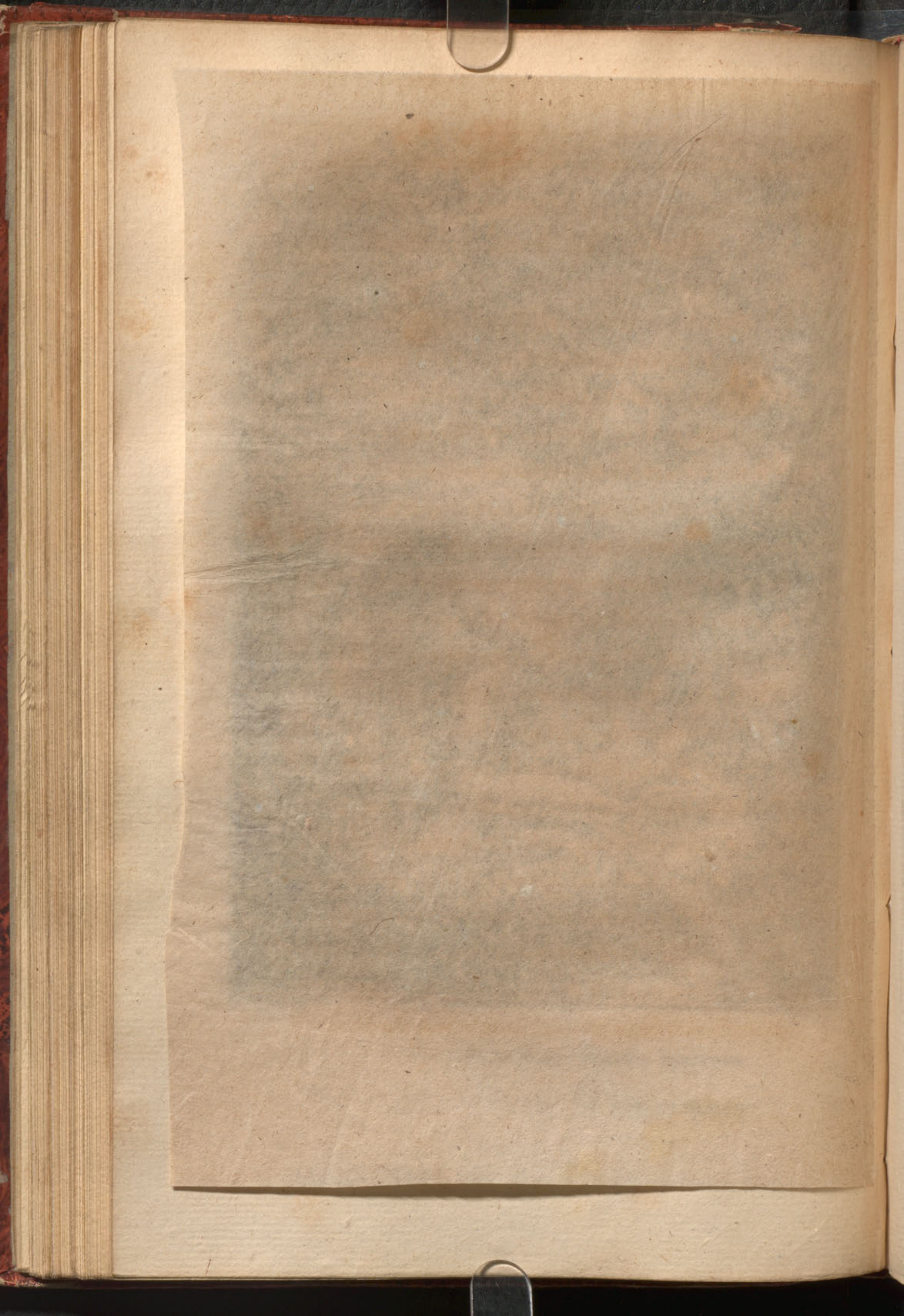
ARGUMENT.

Le cordelier Grisbourdon, qui avait voulu violer Jeanne, est en enfer très-justement. Il raconte son aventure aux diables.



N. Monsiau inv. Patas Sculp.

Le Cordelier, plein d'une sainte horreur,
Baise à genoux l'ergot de son seigneur ;



CHANT V.

O MES amis, vivons en bons chrétiens !
C'est le parti, croyez-moi, qu'il faut prendre.
A son devoir il faut enfin se rendre.
Dans mon printemps j'ai hanté des vauriens;
A leurs desirs ils se livraient en proie,
Souvent au bal, jamais dans le saint lieu,
Soupant, couchant chez des filles de joie,
Et se moquant des serviteurs de Dieu.
Qu'arrive-t-il ? la mort, la mort fatale,
Au nez camard, à la tranchante faux,
Vient visiter nos diseurs de bons mots;
La fièvre ardente, à la marche inégale,
Fille du Styx, huissière d'Atropos,
Porte le trouble en leurs petits cerveaux;
A leur chevet une garde, un notaire,
Viennent leur dire : Allons, il faut partir;
Où voulez-vous, monsieur, qu'on vous enterre ?
Lors un tardif et faible repentir
Sort à regret de leur mourante bouche.
L'un à son aide appelle saint Martin,

L'autre saint Roch, l'autre sainte Mitouche.
On psalmodie, on braille du latin,
On les asperge, hélas ! le tout en vain.
Aux pieds du lit se tapit le malin,
Ouvrant la griffe ; et lorsque l'ame échappe
Du corps chétif, au passage il la happe,
Puis vous la porte au fin fond des enfers,
Digne séjour de ces esprits pervers.

Mon cher lecteur, il est temps de te dire
Qu'un jour Satan, seigneur du sombre empire,
A ses vassaux donnait un grand régal.
Il était fête au manoir infernal :
On avait fait une énorme recrue,
Et les démons buvaient la bien-venue
D'un certain pape et d'un gros cardinal,
D'un roi du Nord, de quatorze chanoines,
Trois intendans, deux conseillers, vingt moines,
Tout frais venus du séjour des mortels,
Et dévolus aux brasiers éternels.
Le roi cornu de la huaille noire
Se déridait entouré de ses pairs.
On s'enivrait du nectar des enfers,

On fredonnait quelques chansons à boire,
Lorsqu'à la porte il s'élève un grand cri :
Ah ! bonjour donc ; vous voilà ? vous voici ?
C'est lui, messieurs, c'est le grand émissaire,
C'est Grisbourdon notre féal ami :
Entrez, entrez, et chauffez-vous ici ;
Et bras dessus, et bras dessous, beau père,
Beau Grisbourdon, docteur de Lucifer,
Fils de Satan, apôtre de l'enfer.
On vous l'embrasse, on le baise, on le serre ;
On vous le porte en moins d'un tour de main,
Toujours baisé, vers le lieu du festin.

SATAN se lève, et lui dit : Fils du diable,
O des fraparts ornement véritable !
Certes sitôt je n'espérais te voir ;
Chez les humains tu m'étais nécessaire.
Qui mieux que toi peuplait notre manoir ?
Par toi la France était mon séminaire ;
En te voyant je perds tout mon espoir.
Mais du destin la volonté soit faite !
Bois avec nous, et prends place à ma draite.

LE cordelier, plein d'une sainte horreur,

Baise à genoux l'ergot de son seigneur ;
Puis d'un air morne il jette au loin la vue
Sur cette vaste et brûlante étendue,
Séjour de feu, qu'habitent pour jamais
L'affreuse mort, les tourmens, les forfaits ;
Trône éternel où sied l'esprit immonde,
Abîme immense où s'engloutit le monde ;
Sépulcre où gît la docte antiquité,
Esprit, amour, savoir, grace, beauté,
Et cette foule immortelle, innombrable
D'enfans du ciel, créés tous pour le diable.
Tu sais, lecteur, qu'en ces feux dévorans
Les meilleurs rois sont avec les tyrans.
Nous y plaçons Antonin, Marc-Aurèle ;
Ce bon Trajan, des princes le modèle ;
Ce doux Titus, l'amour de l'univers ;
Les deux Catons, ces fléaux des pervers ;
Ce Scipion maître de son courage,
Lui qui vainquit et l'amour et Carthage :
Vous y grillez, sage et docte Platon,
Divin Homère, éloquent Cicéron ;
Et vous, Socrate, enfant de la sagesse,
Martyr de Dieu dans la profane Grèce ;

Juste Aristide, et vertueux Solon :
Tous malheureux morts sans confession.

Mais ce qui plus étonna Grisbourdon,
Ce fut de voir en la chaudière grande
Certains quidams, saints ou rois, dont le nom
Orne l'histoire et pare la légende.
Un des premiers était le roi Clovis.
Je vois d'abord mon lecteur qui s'étonne
Qu'un si grand roi, qui tout son peuple a mis
Dans le chemin du benoît paradis,
N'ait pu jouir du salut qu'il nous donne.
Ah ! qui croirait qu'un premier roi chrétien
Fût en effet damné comme un païen ?
Mais mon lecteur se souviendra très-bien
Qu'être lavé de cette eau salutaire
Ne suffit pas quand le cœur est gâté :
Or ce Clovis, dans le crime empâté,
Portait un cœur inhumain, sanguinaire ;
Et saint Remi ne put laver jamais
Ce roi des Francs, gangrené de forfaits.

Parmi ces grands, ces souverains du monde,
Ensevelis dans cette nuit profonde,

On discernait le fameux Constantin.
Est-il bien vrai ? criait avec surprise
Le moine gris : ô rigueur ! ô destin !
Quoi ! ce héros fondateur de l'église,
Qui de la terre a chassé les faux dieux,
Est descendu dans l'enfer avec eux ?
Lors Constantin dit ces propres paroles :
J'ai renversé le culte des idoles ;
Sur les débris de leurs temples fumans,
Au Dieu du ciel j'ai prodigué l'encens ;
Mais tous mes soins pour sa grandeur suprême
N'eurent jamais d'autre objet que moi-même ;
Les saints autels n'étaient à mes regards
Qu'un marche-pied du trône des Césars.
L'ambition, les fureurs, les délices,
Etaient mes dieux, avaient mes sacrifices.
L'or des chrétiens, leurs intrigues, leur sang,
Ont cimenté ma fortune et mon rang.
Pour conserver cette grandeur si chère,
J'ai massacré mon malheureux beau-père.
Dans les plaisirs et dans le sang plongé,
Faible et barbare en ma fureur jalouse,
Ivre d'amour, et de soupçons rongé,

Je fis périr mon fils et mon épouse.
O Grisbourdon ! ne sois plus étonné
Si comme toi Constantin est damné.

Le révérend de plus en plus admire
Tous les secrets du ténébreux empire.
Il voit par-tout de grands prédicateurs,
Riches prélats, casuistes, docteurs,
Moines d'Espagne et nonnains d'Italie.
De tous les rois il voit les confesseurs,
De nos beautés il voit les directeurs :
Le paradis ils ont eu dans leur vie.
Il aperçut dans le fond d'un dortoir
Certain frocard moitié blanc, moitié noir,
Portant crinière en écuelle arrondie.
Au fier aspect de cet animal pie,
Le cordelier, riant d'un ris malin,
Se dit tout bas : Cet homme est jacobin.
Quel est ton nom ? lui cria-t-il soudain.
L'ombre répond d'un ton mélancolique :
Hélas ! mon fils, je suis saint Dominique.

A ce discours, à cet auguste nom,
Vous eussiez vu reculer Grisbourdon ;

Il se signait, il ne pouvait le croire.
Comment, dit-il, dans la caverne noire
Un si grand saint, un apôtre, un docteur!
Vous de la foi le sacré promoteur,
Homme de Dieu, prêcheur évangélique,
Vous dans l'enfer ainsi qu'un hérétique!
Certes ici la grace est en défaut.
Pauvres humains, qu'on est trompé là-haut!
Et puis allez, dans vos cérémonies,
De tous les saints chanter les litanies!

Lors repartit avec un ton dolent
Notre espagnol au manteau noir et blanc:
Ne songeons plus aux vains discours des hommes;
De leurs erreurs qu'importe le fracas?
Infortunés, tourmentés où nous sommes,
Loués, fêtés où nous ne sommes pas:
Tel sur la terre a plus d'une chapelle,
Qui dans l'enfer rôtit bien tristement;
Et tel au monde on damne impunément,
Qui dans les cieux a la vie éternelle.
Pour moi, je suis dans la noire séquelle,
Très-justement pour avoir autrefois

Persécuté ces pauvres Albigeois.
Je n'étais pas envoyé pour détruire,
Et je suis cuit pour les avoir fait cuire.

Oh ! quand j'aurais une langue de fer,
Toujours parlant je ne pourrais suffire,
Mon cher lecteur, à te nombrer et dire
Combien de saints on rencontre en enfer.

Quand des damnés la cohorte rôtie
Eut assez fait au fils de saint François
Tous les honneurs de leur triste patrie,
Chacun cria d'une commune voix :
Cher Grisbourdon, conte-nous, conte, conte,
Qui t'a conduit vers une fin si prompte ?
Conte-nous donc par quel étonnant cas
Ton ame dure est tombée ici-bas ?
Messieurs, dit-il, je ne m'en défends pas :
Je vous dirai mon étrange aventure ;
Elle pourra vous étonner d'abord :
Mais il ne faut me taxer d'imposture ;
On ne ment plus sitôt que l'on est mort.

J'étais là-haut, comme on sait, votre apôtre ;
Et pour l'honneur du froc, et pour le vôtre,

Je concluais l'exploit le plus galant
Que jamais moine ait fait hors du couvent.
Mon muletier, ah l'animal insigne!
Ah le grand homme! ah quel rival condigne!
Mon muletier, ferme dans son devoir,
D'Hermaphrodix avait passé l'espoir.
J'avais aussi pour ce monstre femelle,
Sans vanité, prodigué tout mon zèle;
Le fils d'Alix, ravi d'un tel effort,
Nous laissait Jeanne en vertu de l'accord.
Jeanne la forte, et Jeanne la rebelle,
Perdait bientôt ce grand nom de Pucelle;
Entre mes bras elle se débattait,
Le muletier par dessous la tenait,
Hermaphrodix de bon cœur ricanait.

Mais croirez-vous ce que je vais vous dire?
L'air s'entr'ouvrit, et du haut de l'empire
Qu'on nomme ciel (lieux où ni vous ni moi
N'irons jamais, et vous savez pourquoi)
Je vis descendre, ô fatale merveille!
Cet animal qui porte longue oreille,
Et qui jadis à Balaam parla,

Quand Balaam sur la montagne alla.
Quel terrible âne ! il portait une selle
D'un beau velours, et sur l'arçon d'icelle
Etait un sabre à deux larges tranchans :
De chaque épaule il lui sortait une aile
Dont il volait et devançait les vents.
A haute voix alors s'écria Jeanne :
Dieu soit loué ! voici venir mon âne.
A ce discours je fus transi d'effroi ;
L'âne à l'instant ses quatre genoux plie,
Lève sa queue et sa tête polie,
Comme disant à Dunois : Monte-moi.
Dunois le monte, et l'animal s'envole
Sur notre tête, et passe, et caracole.
Dunois planant, le cimeterre en main,
Sur moi chétif fondit d'un vol soudain.
Mon cher Satan, mon seigneur souverain,
Ainsi, dit-on, lorsque tu fis la guerre
Imprudemment au maître du tonnerre,
Tu vis sur toi s'élancer saint Michel,
Vengeur fatal des injures du ciel.

Réduit alors à défendre ma vie,

J'eus mon recours à la sorcellerie.
Je dépouillai d'un nerveux cordelier
Le sourcil noir, et le visage altier.
Je pris la mine et la forme charmante
D'une beauté douce, fraîche, innocente;
De blonds cheveux se jouaient sur mon sein.
De gaze fine une étoffe brillante
Fit entrevoir une gorge naissante :
J'avais tout l'art du sexe féminin.
Je composais mes yeux et mon visage :
On y voyait cette naïveté
Qui toujours trompe, et qui toujours engage.
Sous ce vernis un air de volupté
Eût des humains rendu fou le plus sage.
J'eusse amolli le cœur le plus sauvage;
Car j'avais tout, artifice et beauté.
Mon paladin en parut enchanté.
J'allais périr, ce héros invincible
Avait levé son braquemart terrible;
Son bras était à demi descendu,
Et Grisbourdon se croyait pourfendu.

Dunois regarde, il s'émeut, il s'arrête.

Qui de Méduse eût vu jadis la tête
Etait en roc mué soudainement :
Le beau Dunois changea bien autrement.
Il avait l'ame avec les yeux frappée ;
Je vis tomber sa redoutable épée :
Je vis Dunois sentir à mon aspect
Beaucoup d'amour et beaucoup de respect.
Qui n'aurait cru que j'eusse eu la victoire ?
Mais voici bien le pis de mon histoire.

Le muletier, qui pressait dans ses bras
De Jeanne d'Arc les robustes appas,
En me voyant si gentille et si belle,
Brûla soudain d'une flamme nouvelle.
Hélas ! mon cœur ne le soupçonnait pas
De convoiter des charmes délicats.
Un cœur grossier connaître l'inconstance !
Il lâcha prise, et j'eus la préférence.
Il quitte Jeanne ; ah funeste beauté !
A peine Jeanne est-elle en liberté,
Qu'elle aperçut le brillant cimeterre
Qu'avait Dunois laissé tomber par terre.
Du fer tranchant sa dextre se saisit ;

Et dans l'instant que le rustre infidèle
Quittait pour moi la superbe Pucelle,
Par le chignon Jeanne d'Arc m'abattit,
Et d'un revers la nuque me fendit.
Depuis ce temps je n'ai nulle nouvelle
Du muletier, de Jeanne la cruelle,
D'Hermaphrodix, de l'âne, de Dunois.
Puissent-ils tous être empalés cent fois !
Et que le ciel, qui confond les coupables,
Pour mon plaisir les donne à tous les diables !
Ainsi parlait le moine avec aigreur,
Et tout l'enfer en rit d'assez bon cœur.

FIN DU CHANT CINQUIÈME.

LA

PUCELLE D'ORLÉANS,

CHANT SIXIÈME.

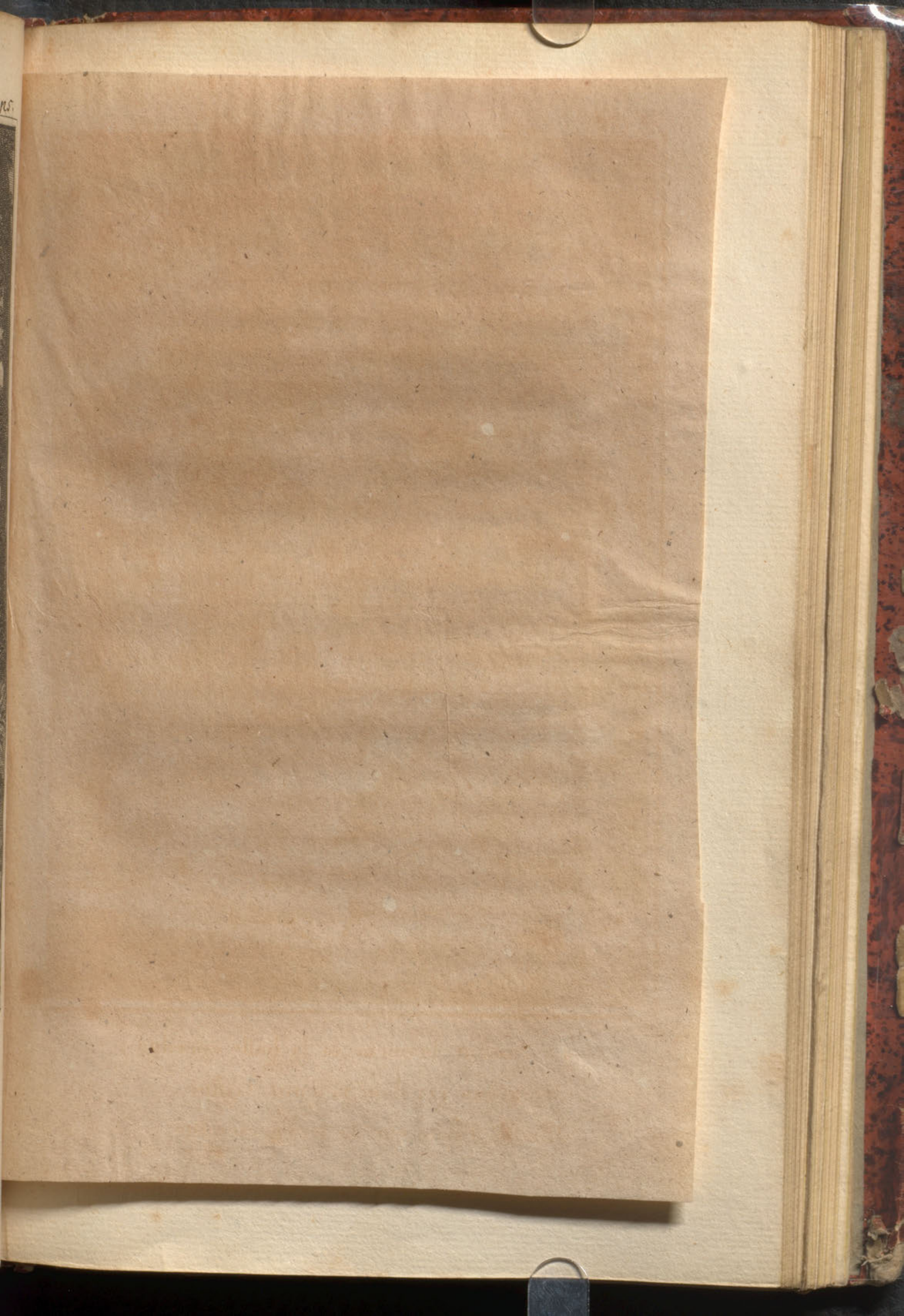
ARGUMENT.

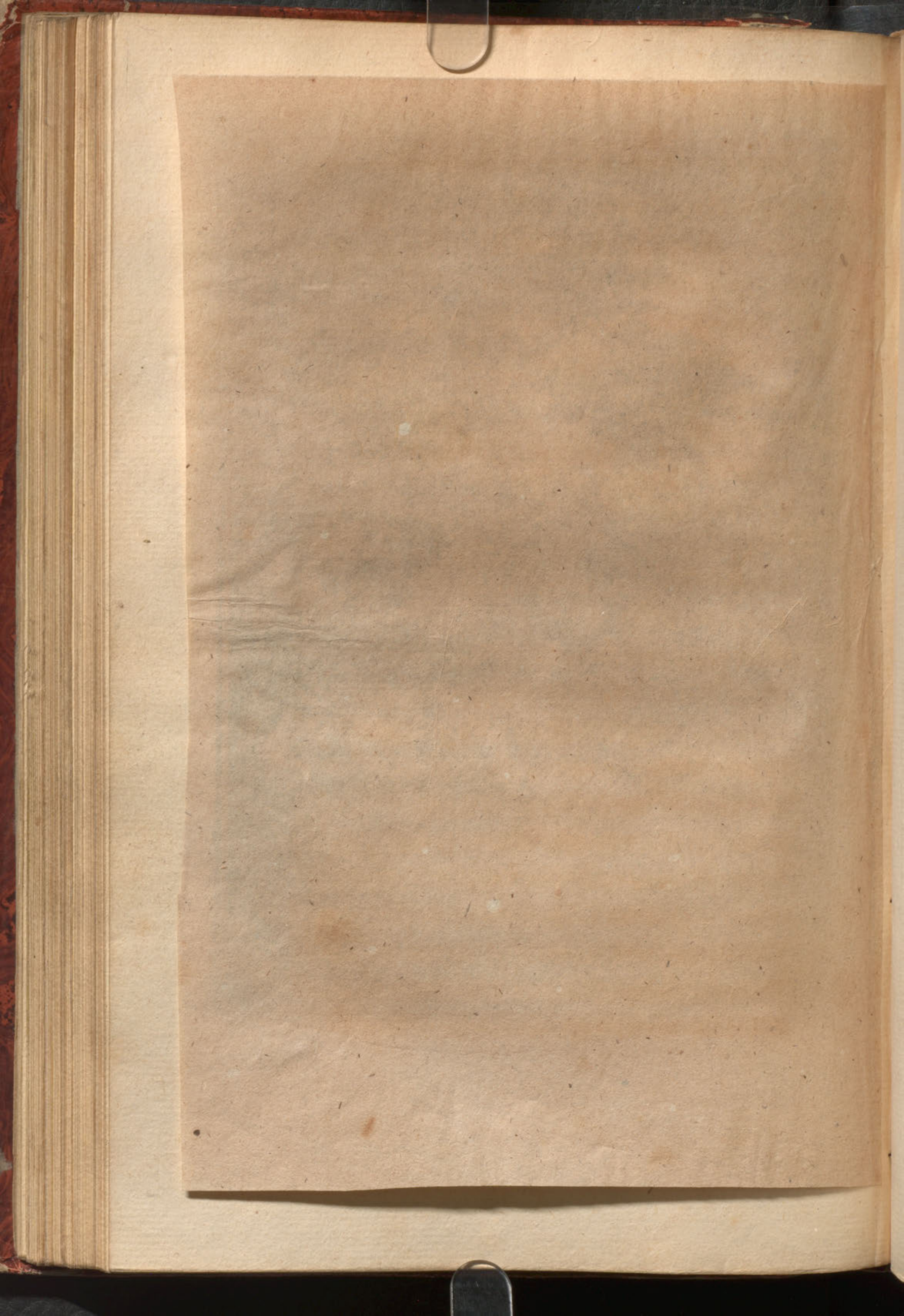
Aventure d'Agnès et de Monrose. Temple de la Renommée. Aventure tragique de Dorothée.



Moncicau del. Le Mire Sculp.

La Jument bronche, et la belle éperdue,
Jetant un cri dont retentit la nue,
Tombe à côté sur la terre étendue.





CHANT VI.

QUITTONS l'enfer, quittons ce gouffre immonde
Où Grisbourdon brûle avec Lucifer :
Dressons mon vol aux campagnes de l'air,
Et revoyons ce qui se passe au monde.
Ce monde, hélas ! est bien un autre enfer.
J'y vois par-tout l'innocence proscrite,
L'homme de bien flétri par l'hypocrite;
L'esprit, le goût, les beaux arts éperdus,
Sont envolés ainsi que les vertus.
Une rampante et lâche politique
Tient lieu de tout, est le mérite unique.
Le zèle affreux des dangereux dévots
Contre le sage arme la main des sots;
Et l'Intérêt, ce vil roi de la terre,
Pour qui l'on fait et la paix et la guerre,
Triste et pensif auprès d'un coffre-fort,
Vend le plus faible aux crimes du plus fort.
Chétifs mortels, insensés et coupables,
De tant d'horreurs à quoi bon vous noircir?
Ah malheureux ! qui péchez sans plaisir,

Dans vos erreurs soyez plus raisonnables;
Soyez au moins des pécheurs fortunés;
Et puisqu'il faut que vous soyez damnés,
Damnez-vous donc pour des fautes aimables.

Agnès Sorel sut en user ainsi.
On ne lui peut reprocher dans sa vie
Que les douceurs d'une tendre folie.
Je lui pardonne, et je pense qu'aussi
Dieu tout clément aura pris pitié d'elle:
En paradis tout saint n'est pas pucelle:
Le repentir est vertu du pécheur.

Quand Jeanne d'Arc défendait son honneur,
Et que du fil de sa céleste épée
De Grisbourdon la tête fut coupée,
Notre âne ailé, qui dessus son harnois
Portait en l'air le chevalier Dunois,
Conçut alors le caprice profane
De l'éloigner, et de l'ôter à Jeanne.
Quelle raison en avait-il? l'amour,
Le tendre amour et la naissante envie
Dont en secret son ame était saisie.
L'ami lecteur apprendra quelque jour

Quel trait de flamme et quelle idée hardie
Pressaient déjà ce héros d'Arcadie.

L'ANIMAL saint eut donc la fantaisie
De s'envoler devers la Lombardie ;
Le bon Denis en secret conseilla
Cette escapade à sa monture ailée :
Vous demandez, lecteur, pourquoi cela ?
C'est que Denis lut dans l'ame troublée
De son bel âne, et de son beau bâtard.
Tous deux brûlaient d'un feu qui tôt ou tard
Aurait pu nuire à la cause commune,
Perdre la France, et Jeanne, et sa fortune.
Denis pensa que l'absence et le temps
Les guériraient de leurs amours naissans.
Denis encore avait en cette affaire
Un autre but, une bonne œuvre à faire.
Craignez, lecteur, de blâmer ses desseins ;
Et respectez tout ce que font les saints.

L'ANE céleste où Denis met sa gloire,
S'envola donc loin des rives de Loire,
Droit vers le Rhône ; et Dunois stupéfait,

A tire d'aile est parti comme un trait.
Il regardait de loin son héroïne,
Qui toute nue, et le fer à la main,
Le cœur ému d'une fureur divine,
Rouge de sang se frayait un chemin.
Hermaphrodix veut l'arrêter en vain :
Ses farfadets, son peuple aérien,
En cent façons volent sur son passage.
Jeanne s'en moque, et passe avec courage.
Lorsqu'en un bois quelque jeune imprudent
Voit une ruche, et s'approchant admire
L'art étonnant de ce palais de cire;
De toutes parts un essaim bourdonnant
Sur mon badaud s'en vient fondre avec rage;
Un peuple ailé lui couvre le visage :
L'homme piqué court à tort, à travers,
De ses deux mains il frappe, il se démène,
Dissipe, tue, écrase par centaine
Cette canaille habitante des airs.
C'était ainsi que la Pucelle fière
Chassait au loin cette foule légère.

A ses genoux le chétif muletier,

Craignant pour soi le sort du cordelier,
Tremble, et s'écrie : O Pucelle ! ô ma mie !
Dans l'écurie autrefois tant servie !
Quelle furie ! épargne au moins ma vie ;
Que les honneurs ne changent point tes mœurs !
Tu vois mes pleurs, ah Jeanne ! je me meurs.

Jeanne répond : Faquin, je te fais grace ;
Dans ton vil sang, de fange tout chargé,
Ce fer divin ne sera point plongé.
Végète encore, et que ta lourde masse
Ait à l'instant l'honneur de me porter :
Je ne te puis en mulet translater ;
Mais ne m'importe ici de ta figure ;
Homme ou mulet, tu seras ma monture.
Dunois m'a pris l'âne qui fut pour moi,
Et je prétends le retrouver en toi ;
Çà, qu'on se courbe. Elle dit, et la bête
Baisse à l'instant sa chauve et lourde tête,
Marche des mains, et Jeanne sur son dos
Va dans les champs affronter les héros.
Pour le génie, il jura par son père
De tourmenter toujours les bons Français ;

Son cœur navré pencha vers les Anglais;
Il se promit, dans sa juste colère,
De se venger du tour qu'on lui jouait,
De bien punir tout Français indiscret
Qui pour son dam passerait sur sa terre.
Il fait bâtir au plus vîte un château
D'un goût bizarre et tout-à-fait nouveau,
Un labyrinthe, un piége où sa vengeance
Veut attraper les héros de la France.

Mais que devint la belle Agnès Sorel?
Vous souvient-il de son trouble cruel?
Comme elle fut interdite, éperdue,
Quand Jean Chandos l'embrassait toute nue?
Ce Jean Chandos s'élança de ses bras
Très-brusquement, et courut aux combats.
La belle Agnès crut sortir d'embarras.
De son danger encor toute surprise,
Elle jurait de n'être jamais prise
A l'avenir en un semblable cas.
Au bon roi Charle elle jurait tout bas
D'aimer toujours ce roi qui n'aime qu'elle,
De respecter ce tendre et doux lien,

Et de mourir plutôt qu'être infidelle :
Mais il ne faut jamais jurer de rien.

Dans ce fracas, dans ce trouble effroyable,
D'un camp surpris tumulte inséparable,
Quand chacun court, officier et soldat,
Que l'un s'enfuit, et que l'autre combat,
Que les valets, fripons suivant l'armée,
Pillent le camp de peur des ennemis :
Parmi les cris, la poudre et la fumée,
La belle Agnès se voyant sans habits,
Du grand Chandos entre en la garde-robe ;
Puis avisant chemise, mules, robe,
Saisit le tout en tremblant et sans bruit ;
Même elle prend jusqu'au bonnet de nuit.
Tout vint à point : car de bonne fortune
Elle aperçut une jument bai-brune,
Bride à la bouche et selle sur le dos,
Que l'on devait amener à Chandos.
Un écuyer, vieil ivrogne intrépide,
Tout en dormant la tenait par la bride.
L'adroite Agnès s'en va subtilement
Oter la bride à l'écuyer dormant ;

Puis se servant de certaine escabelle,
Y pose un pied, monte, se met en selle,
Pique et s'en va, croyant gagner les bois,
Pleine de crainte et de joie à la fois.
L'ami Bonneau court à pied dans la plaine,
En maudissant sa pesante bedaine,
Ce beau voyage, et la guerre, et la cour,
Et les Anglais, et Sorel, et l'amour.

Or, de Chandos le très-fidèle page,
(Monrose était le nom du personnage)
Qui revenait ce matin d'un message,
Voyant de loin tout ce qui se passait,
Cette jument qui vers les bois courait,
Et de Chandos la robe et le bonnet,
Devinant mal ce que ce pouvait être,
Crut fermement que c'était son cher maître
Qui loin du camp demi-nu s'enfuyait.
Epouvanté de l'étrange aventure,
D'un coup de fouet il hâte sa monture,
Galope, et crie: Ah mon maître! ah seigneur!
Vous poursuit-on? Charlot est-il vainqueur?
Où courez-vous? Je vais par-tout vous suivre:

Si vous mourez, je cesserai de vivre;
Il dit, et vole, et le vent emportait
Lui, son cheval et tout ce qu'il disait.

La belle Agnès, qui se croit poursuivie,
Court dans le bois au péril de sa vie:
Le page y vole; et plus elle s'enfuit,
Plus notre Anglais avec ardeur la suit.
La jument bronche, et la belle éperdue,
Jetant un cri dont retentit la nue,
Tombe à côté sur la terre étendue.
Le page arrive aussi prompt que les vents;
Mais il perdit l'usage de ses sens,
Quand cette robe ouverte et voltigeante
Lui découvrit une beauté touchante,
Un sein d'albâtre, et les charmans trésors
Dont la nature enrichissait son corps.

Bel Adonis, telle fut ta surprise,
Quand la maîtresse et de Mars et d'Anchise,
Du haut des cieux, le soir au coin d'un bois,
S'offrit à toi pour la première fois.
Vénus, sans doute, avait plus de parure;
Une jument n'avait point renversé

Son corps divin de fatigue harassé ;
Bonnet de nuit n'était point sa coiffure ;
Son cul d'ivoire était sans meurtrissure :
Mais Adonis, à ces attraits tout nus,
Balancerait entre Agnès et Vénus.

Le jeune Anglais se sentit l'ame atteinte
D'un feu mêlé de respect et de crainte ;
Il prend Agnès, et l'embrasse en tremblant :
Hélas ! dit-il, seriez-vous point blessée ?
Agnès sur lui tourne un œil languissant,
Et d'une voix timide, embarrassée,
En soupirant elle lui parle ainsi :
Qui que tu sois qui me poursuis ici,
Si tu n'as point un cœur né pour le crime,
N'abuse point du malheur qui m'opprime ;
Jeune étranger, conserve mon honneur ;
Sois mon appui, sois mon libérateur.
Elle ne put en dire davantage :
Elle pleura, détourna son visage,
Triste, confuse, et tout bas promettant
D'être fidelle au bon roi son amant.

Monrose ému fut un temps en silence ;

Puis il lui dit d'un ton tendre et touchant :
O de ce monde adorable ornement,
Que sur les cœurs vous avez de puissance !
Je suis à vous, comptez sur mon secours ;
Vous disposez de mon cœur, de mes jours,
De tout mon sang ; ayez tant d'indulgence
Que d'accepter que j'ose vous servir :
Je n'en veux point une autre récompense :
C'est être heureux que de vous secourir.
Il tire alors un flacon d'eau des carmes ;
Sa main timide en arrose ses charmes,
Et les endroits de roses et de lis
Qu'avaient la selle et la chute meurtris.
La belle Agnès rougissait sans colère,
Ne trouvait point sa main trop téméraire,
Et le lorgnait sans bien savoir pourquoi,
Jurant toujours d'être fidelle au roi.
Le page ayant employé sa bouteille :
Rare beauté, dit-il, je vous conseille
De cheminer jusqu'en un bourg voisin ;
Nous marcherons par ce petit chemin.
Dedans ce bourg nul soldat ne demeure ;
Nous y serons avant qu'il soit une heure.

J'ai de l'argent ; et l'on vous trouvera
Et coiffe, et jupe, et tout ce qu'il faudra
Pour habiller avec plus de décence
Une beauté digne d'un roi de France.

La dame errante approuva son avis ;
Monrose était si tendre et si soumis,
Etait si beau, savait à tel point vivre,
Qu'on ne pouvait s'empêcher de le suivre.

Quelque censeur, interrompant le fil
De mon discours, dira : Mais se peut-il
Qu'un étourdi, qu'un jeune Anglais, qu'un page
Fût près d'Agnès respectueux et sage ?
Qu'il ne prît point la moindre liberté ?
Ah ! laissez là vos censures rigides :
Ce page aimait ; et si la volupté
Nous rend hardis, l'amour nous rend timides.

Agnès et lui marchaient donc vers ce bourg,
S'entretenant de beaux propos d'amour,
D'exploits de guerre et de chevalerie,
De vieux romans pleins de galanterie.
Notre écuyer, de cent pas en cent pas,

S'approchait d'elle, et baisait ses beaux bras ;
Le tout d'un air respectueux et tendre.
La belle Agnès ne savait s'en défendre ;
Mais rien de plus : ce jeune homme de bien
Voulait beaucoup, et ne demandait rien.
Dedans le bourg ils sont entrés à peine,
Dans un logis son écuyer la mène
Bien fatiguée. Agnès entre deux draps
Modestement repose ses appas.
Monrose court, et va tout hors d'haleine
Chercher par-tout pour dignement servir,
Alimenter, chauffer, coiffer, vêtir
Cette beauté déjà sa souveraine.
Charmant enfant dont l'amour et l'honneur
Ont pris plaisir à diriger le cœur,
Où sont les gens dont la sagesse égale
Les procédés de ton ame loyale ?

DANS ce logis (je ne puis le nier)
De Jean Chandos logeait un aumônier.
Tout aumônier est plus hardi qu'un page.
Le scélérat, informé du voyage
Du beau Monrose et de la belle Agnès,

Et trop instruit que dans son voisinage
A quatre pas reposaient tant d'attraits,
Pressé soudain de son desir infâme,
Les yeux ardens, le sang rempli de flamme,
Le corps en rut, de luxure enivré,
Entre en jurant comme un désespéré,
Ferme la porte, et les deux rideaux tire.
Mais, cher lecteur, il convient de te dire
Ce que fesait en ce même moment
Le grand Dunois sur son âne volant.

Au haut des airs, où les Alpes chenues
Portent leur tête et divisent les nues;
Vers ce rocher fendu par Annibal,
Fameux passage aux Romains si fatal,
Qui voit le ciel s'arrondir sur sa tête,
Et sous ses pieds se former la tempête,
Est un palais de marbre transparent,
Sans toit ni porte, ouvert à tout venant.
Tous les dedans sont des glaces fidelles;
Si que chacun qui passe devant elles,
Ou belle ou laide, ou jeune homme ou barbon,
Peut se mirer tant qu'il lui semble bon.

MILLE chemins mènent devers l'empire
De ces beaux lieux où si bien l'on se mire;
Mais ces chemins sont tous bien dangereux:
Il faut franchir des abîmes affreux.
Tel bien souvent sur ce nouvel Olympe
Est arrivé sans trop savoir par où:
Chacun y court; et tandis que l'un grimpe,
Il en est cent qui se cassent le cou.

DE ce palais la superbe maîtresse
Est cette vieille et bavarde déesse,
La Renommée, à qui dans tous les temps
Le plus modeste a donné quelque encens.
Le sage dit que son cœur la méprise;
Qu'il hait l'éclat que lui donne un grand nom;
Que la louange est pour l'ame un poison:
Le sage ment, et dit une sottise.

LA Renommée est donc en ces beaux lieux.
Les courtisans dont elle est entourée,
Princes, pédans, guerriers, religieux,
Cohorte vaine, et de vent enivrée,
Vont tous priant, et criant à genoux:
O Renommée! ô puissante déesse

Qui savez tout, et qui parlez sans cesse,
Par charité, parlez un peu de nous!

Pour contenter leurs ardeurs indiscrètes,
La Renommée a toujours deux trompettes:
L'une, à sa bouche appliquée à propos,
Va célébrant les exploits des héros;
L'autre est au cul, puisqu'il faut vous le dire:
C'est celle-ci qui sert à nous instruire
De ce fatras de volumes nouveaux,
Productions de plumes mercenaires,
Et du Parnasse insectes éphémères,
Qui l'un par l'autre éclipsés tour à tour,
Faits en un mois, périssent en un jour,
Ensevelis dans le fond des colléges,
Rongés des vers, eux et leurs priviléges.

Un vil ramas de prétendus auteurs,
Du vrai génie infâmes détracteurs,
Guyon, Fréron, la Beaumelle, Nonotte;
Et ce rebut de la troupe bigote,
Ce Savatier, de la fraude instrument,
Qui vend sa plume, et ment pour de l'argent;

Tous ces marchands d'opprobre et de fumée,
Osent pourtant chercher la Renommée :
Couverts de fange, ils ont la vanité
De se montrer à la divinité.
A coups de fouet chassés du sanctuaire,
A peine encore ils ont vu son derrière.

Gentil Dunois, sur ton ânon monté,
En ce beau lieu tu te vis transporté.
Ton nom fameux, qu'avec justice on fête,
Était corné par la trompette honnête.
Tu regardas ces miroirs si polis.
O quelle joïe enchantait tes esprits !
Car tu voyais dans ces glaces brillantes
De tes vertus les peintures vivantes ;
Non-seulement des siéges, des combats,
Et ces exploits qui font tant de fracas ;
Mais des vertus encor plus difficiles,
Des malheureux de tes bienfaits chargés,
Te bénissant au sein de leurs asiles ;
Des gens de bien à la cour protégés,
Des orphelins de leurs tuteurs vengés.
Dunois ainsi contemplant son histoire,

Se complaisait à jouir de sa gloire.
Son âne aussi s'amusant à se voir,
Se pavanait de miroir en miroir.

On entendit, dessus ces entrefaites,
Sonner en l'air une des deux trompettes;
Elle disait : Voici l'horrible jour
Où dans Milan la sentence est dictée;
On va brûler la belle Dorothée :
Pleurez, mortels qui connaissez l'amour.
Qui? dit Dunois; quelle est donc cette belle?
Qu'a-t-elle fait? pourquoi la brûle-t-on?
Passe après tout si c'est une laidron;
Mais dans le feu mettre un jeune tendron,
Par tous les saints! c'est chose trop cruelle.
Les Milanais ont donc perdu l'esprit.
Comme il parlait, la trompette reprit :
O Dorothée! ô pauvre Dorothée!
En feu cuisant tu vas être jetée,
Si la valeur d'un chevalier loyal
Ne te *recout* de ce brasier fatal.

A cet avis Dunois sentit dans l'ame
Un prompt desir de secourir la dame :

Car vous savez que sitôt qu'il s'offrait
Occasion de marquer son courage,
Venger un tort, redresser quelque outrage,
Sans raisonner ce héros y courait.
Allons, dit-il à son âne fidèle,
Vole à Milan, vole où l'honneur t'appelle.
L'âne aussitôt ses deux ailes étend;
Un chérubin va moins rapidement.
On voit déjà la ville où la justice
Arrangeait tout pour cet affreux supplice.
Dans la grand'place on élève un bûcher:
Trois cents archers, gens cruels et timides,
Du mal d'autrui monstres toujours avides,
Rangent le peuple, empêchent d'approcher.
On voit par-tout le beau monde aux fenêtres,
Attendant l'heure, et déjà larmoyant;
Sur un balcon l'archevêque et ses prêtres
Observent tout d'un œil ferme et content.

Quatre alguazils amènent Dorothée,
Nue en chemise, et de fers garrottée.
Le désespoir et la confusion,
Le juste excès de son affliction,

Devant ses yeux répandent un nuage;
Des pleurs amers inondent son visage.
Elle entrevoit, d'un œil mal assuré,
L'affreux poteau pour sa mort préparé,
Et ses sanglots se fesant un passage:
O mon amant! ô toi qui dans mon cœur
Règnes encore en ces momens d'horreur!...
Elle ne put en dire davantage;
Et, bégayant le nom de son amant,
Elle tomba sans voix, sans mouvement,
Le front jauni d'une pâleur mortelle.
Dans cet état elle était encor belle.

Un scélérat nommé Sacrogorgon,
De l'archevêque infâme champion,
La dague au poing, vers le bûcher s'avance,
Le chef armé de fer et d'impudence,
Et dit tout haut: Messieurs, je jure Dieu
Que Dorothée a mérité le feu.
Est-il quelqu'un qui prenne sa querelle?
Est-il quelqu'un qui combatte pour elle?
S'il en est un, que cet audacieux
Ose à l'instant se montrer à mes yeux;

Voici de quoi lui fendre la cervelle.
Disant ces mots, il marche fièrement,
Branlant en l'air un braquemart tranchant,
Roulant les yeux, tordant sa laide bouche.
On frémissait à son aspect farouche;
Et dans la ville il n'était écuyer
Qui Dorothée osât justifier.
Sacrogorgon venait de les confondre:
Chacun pleurait, et nul n'osait répondre.

Le fier prélat, du haut de son balcon,
Encourageait le brutal champion.

Le beau Dunois, qui planait sur la place,
Fut si choqué de l'insolente audace
De ce pervers; et Dorothée en pleurs
Etait si belle au sein de tant d'horreurs,
Son désespoir la rendait si touchante,
Qu'en la voyant il la crut innocente.
Il saute à terre, et d'un ton élevé:
C'est moi, dit-il, face de réprouvé,
Qui viens ici montrer par mon courage,
Que Dorothée est vertueuse et sage,
Et que tu n'es qu'un fanfaron brutal,

Suppôt du crime, et menteur déloyal.
Je veux d'abord savoir de Dorothée
Quelle noirceur lui peut être imputée,
Quel est son cas, et par quel guet-apens
On fait brûler les belles à Milan.
Il dit : le peuple, à la surprise en proie,
Poussa des cris d'espérance et de joie.
Sacrogorgon, qui se mourait de peur,
Fit, comme il put, semblant d'avoir du cœur.
Le fier prélat, sous sa mine hypocrite,
Ne peut cacher le trouble qui l'agite.

A Dorothée alors le beau Dunois
S'en vint parler d'un air noble et courtois.
Les yeux baissés, la belle lui raconte,
En soupirant, son malheur et sa honte :
L'âne divin, sur l'église perché,
De tout ce cas paraissait fort touché ;
Et de Milan les dévotes familles
Bénissaient Dieu qui prend pitié des filles.

FIN DU CHANT SIXIÈME.

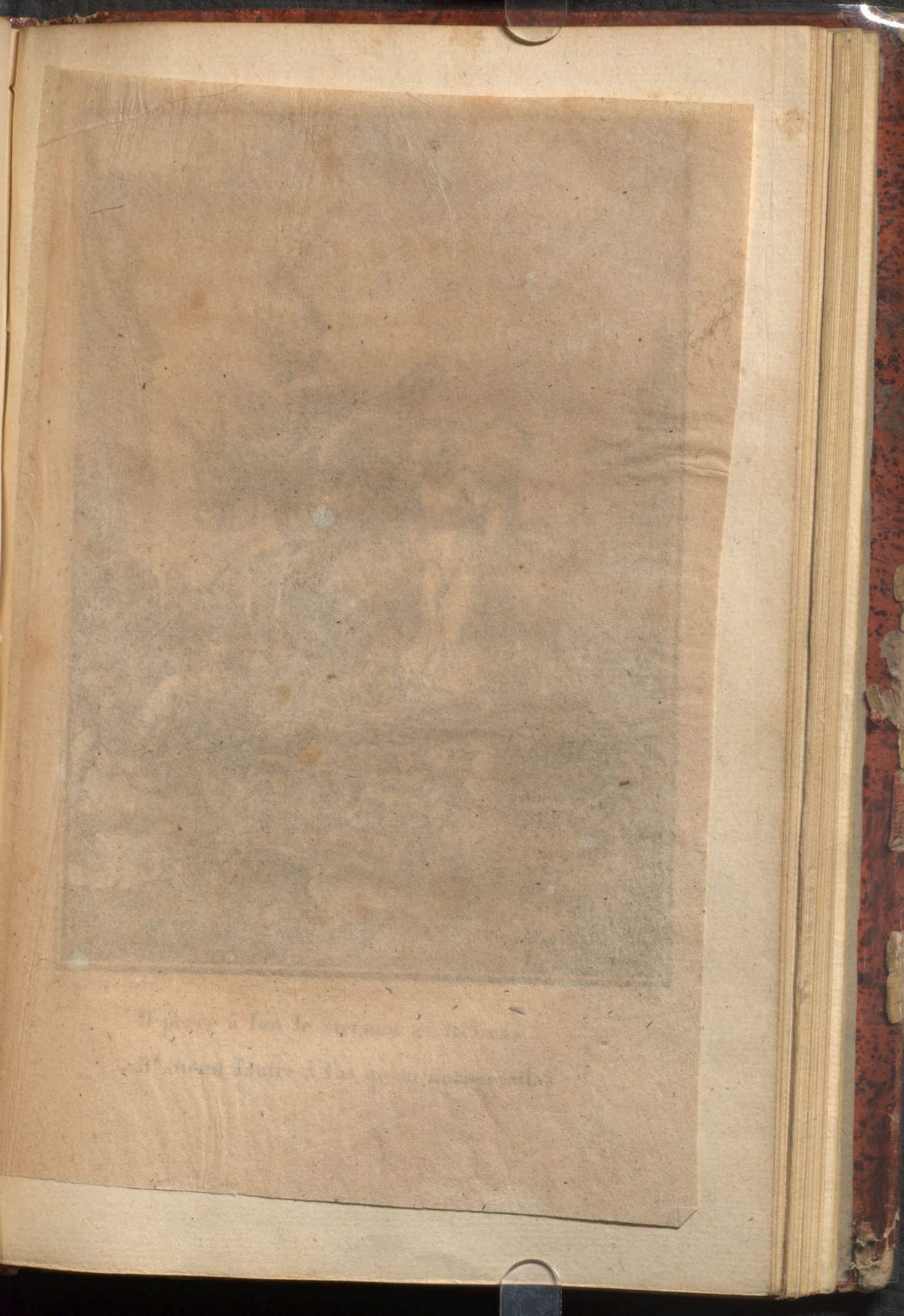
LA

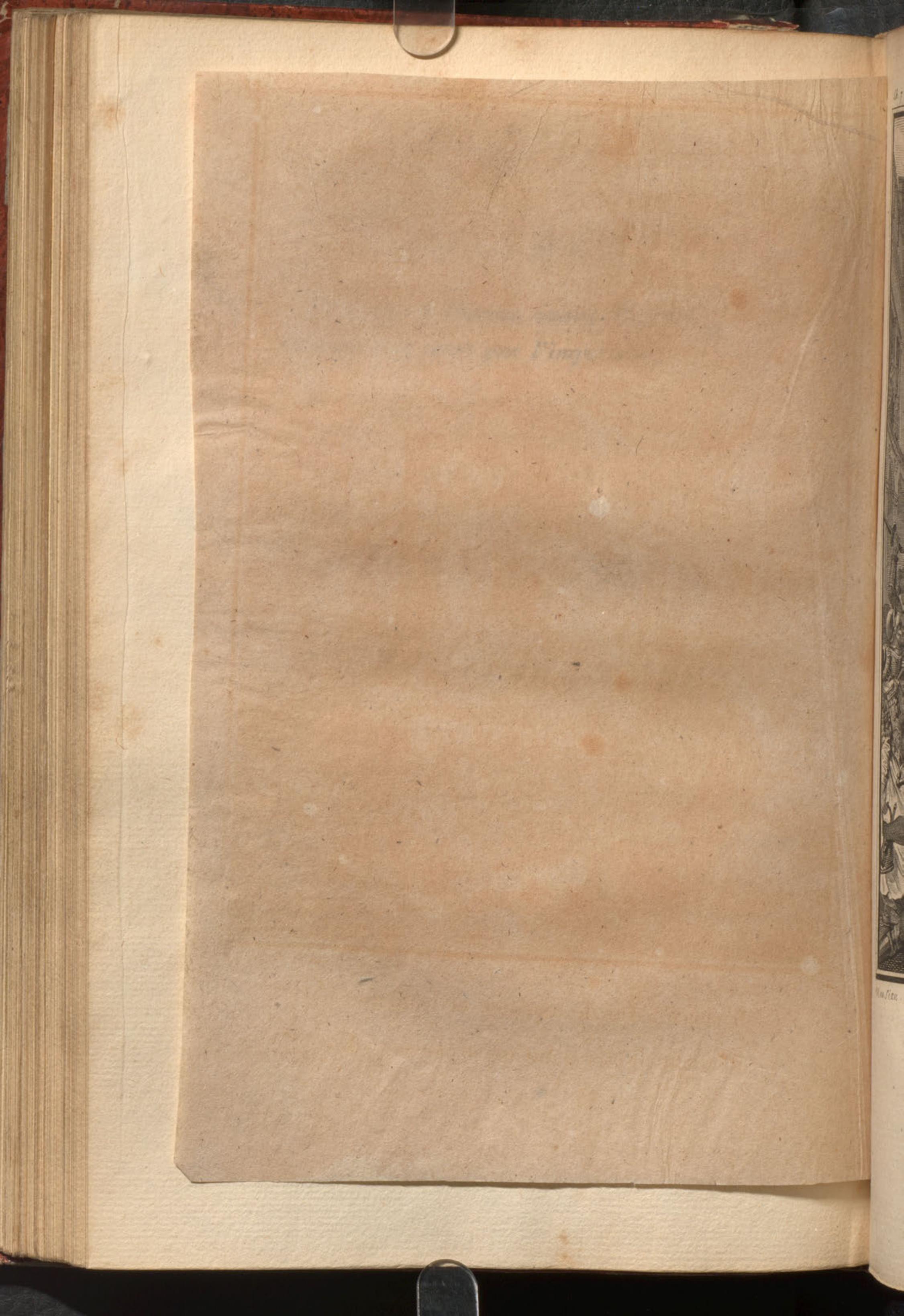
PUCELLE D'ORLÉANS,

CHANT SEPTIÈME.

ARGUMENT.

COMMENT Dunois sauva Dorothée condamnée à la mort par l'inquisition.







Monsiau . inve .   Delignon Sculp

Il perce à l'un le sternum et le bras:

Il atteint l'autre à l'os qu'on nomme atlas ;

CHANT VII.

Lorsqu'autrefois, au printemps de mes jours,
Je fus quitté par ma belle maîtresse,
Mon tendre cœur fut navré de tristesse,
Et je pensai renoncer aux amours;
Mais d'offenser par le moindre discours
Cette beauté que j'avais encensée,
De son bonheur oser troubler le cours,
Un tel forfait n'entra dans ma pensée.
Gêner un cœur, ce n'est pas ma façon.
Que si je traite ainsi les infidelles,
Vous comprenez, à plus forte raison,
Que je respecte encor plus les cruelles.
Il est affreux d'aller persécuter
Un jeune cœur que l'on n'a pu dompter.
Si la maîtresse, objet de votre hommage,
Ne peut pour vous des mêmes feux brûler,
Cherchez ailleurs un plus doux esclavage:
On trouve assez de quoi se consoler;
Ou bien buvez: c'est un parti fort sage.
Et plût à Dieu qu'en un cas tout pareil,

Le tonsuré qu'amour rendit barbare,
Cet oppresseur d'une beauté si rare,
Se fût servi d'un aussi bon conseil !

Déja Dunois à la belle affligée
Avait rendu le courage et l'espoir :
Mais avant tout il convenait savoir
Les attentats dont elle était chargée.

O vous, dit-elle, en baissant ses beaux yeux,
Ange divin qui descendez des cieux,
Vous qui venez prendre ici ma défense,
Vous savez bien quelle est mon innocence.
Dunois reprit : Je ne suis qu'un mortel ;
Je suis venu par une étrange allure,
Pour vous sauver d'un trépas si cruel.
Nul dans les cœurs ne lit que l'Eternel.
Je crois votre ame et vertueuse et pure ;
Mais dites-moi, pour Dieu, votre aventure.

Lors Dorothée, en essuyant les pleurs
Dont le torrent son beau visage mouille,
Dit : L'amour seul a fait tous mes malheurs.
Connaissez-vous monsieur de la Trimouille ?

Oui, dit Dunois, c'est mon meilleur ami :
Peu de héros ont une ame aussi belle ;
Mon roi n'a point de guerrier plus fidèle ;
L'Anglais n'a point de plus fier ennemi ;
Nul chevalier n'est plus digne qu'on l'aime.
Il est trop vrai, dit-elle, c'est lui-même.
Il ne s'est pas écoulé plus d'un an
Depuis le jour qu'il a quitté Milan.
C'est en ces lieux qu'il m'avait adorée ;
Il le jurait ; et j'ose être assurée
Que son grand cœur est toujours enflammé,
Qu'il m'aime encor : car il est trop aimé.

Ne doutez point, dit Dunois, de son ame ;
Votre beauté vous répond de sa flamme :
Je le connais ; il est, ainsi que moi,
A ses amours fidèle comme au roi.
L'autre reprit : Ah ! monsieur, je vous croi.
O jour heureux où je le vis paraître,
Où des mortels il était à mes yeux
Le plus aimable et le plus vertueux ;
Où de mon cœur il se rendit le maître !
Je l'adorais avant que ma raison

Eût pu savoir si je l'aimais ou non.

Ce fut, monsieur, ô moment délectable!
Chez l'archevêque, où nous étions à table,
Que ce héros, plein de sa passion,
Me fit, me fit sa déclaration.
Ah! j'en perdis la parole et la vue.
Mon sang brûla d'une ardeur inconnue:
Du tendre amour j'ignorais le danger,
Et de plaisir je ne pouvais manger.
Le lendemain il me rendit visite:
Elle fut courte, il prit congé trop vîte.
Quand il partit, mon cœur le rappelait,
Mon tendre cœur après lui s'envolait.
Le lendemain il eut un tête-à-tête
Un peu plus long, mais non pas moins honnête.
Le lendemain il en reçut le prix,
Par deux baisers sur mes lèvres ravis.
Le lendemain il osa davantage;
Il me promit la foi de mariage.
Le lendemain il fut entreprenant.
Le lendemain il me fit un enfant.
Que dis-je? hélas! faut-il que je raconte

De point en point mes malheurs et ma honte,
Sans que je sache, ô digne chevalier!
A quel héros j'ose me confier?

Le chevalier, par pure obéissance,
Dit, sans vanter ses faits ni sa naissance:
Je suis Dunois. C'était en dire assez.
Dieu, reprit-elle, ô Dieu qui m'exaucez!
Quoi! vos bontés font voler à mon aide
Ce grand Dunois, ce bras à qui tout cède!
Ah! qu'on voit bien d'où vous tenez le jour,
Charmant bâtard, cœur noble, ame sublime!
Le tendre Amour me fesait sa victime;
Mon salut vient d'un enfant de l'Amour:
Le ciel est juste, et l'espoir me ranime.

Vous saurez donc, brave et gentil Dunois,
Que mon amant, au bout de quelques mois,
Fut obligé de partir pour la guerre.
Guerre funeste! et maudite Angleterre!
Il écouta la voix de son devoir.
Mon tendre amour était au désespoir.
Un tel état vous est connu sans doute;
Et vous savez, monsieur, ce qu'il en coûte.

Ce fier devoir fit seul tous nos malheurs ;
Je l'éprouvais en répandant des pleurs :
Mon cœur était forcé de se contraindre,
Et je mourais, mais sans pouvoir me plaindre.
Il me donna le présent amoureux
D'un bracelet fait de ses blonds cheveux,
Et son portrait qui, trompant son absence,
M'a fait cent fois retrouver sa présence.
Un cher écrit sur-tout il me laissa,
Que de sa main le ferme Amour traça.
C'était, monsieur, une juste promesse,
Un sûr garant de sa sainte tendresse ;
On y lisait : Je jure par l'Amour,
Par les plaisirs de mon ame enchantée,
De revenir bientôt en cette cour,
Pour épouser ma chère Dorothée.

LAS ! il partit ; il porta sa valeur
Dans Orléans. Peut-être il est encore
Dans ces remparts où l'appela l'honneur.
Ah ! s'il savait quels maux et quelle horreur
Sont, loin de lui, le prix de mon ardeur !
Non, juste ciel ! il vaut mieux qu'il l'ignore.

Il partit donc; et moi je m'en allai,
Loin des soupçons d'une ville indiscrète,
Chercher aux champs une sombre retraite
Conforme aux soins de mon cœur désolé.
Mes parens morts, libre dans ma tristesse,
Cachée au monde et fuyant tous les yeux,
Dans le secret le plus mystérieux
J'ensevelis mes pleurs et ma grossesse.
Mais par malheur, hélas ! je suis la nièce
De l'archevêque. A ces funestes mots,
Elle sentit redoubler ses sanglots.

Puis, vers le ciel tournant ses yeux en larmes,
J'avais, dit-elle, en secret mis au jour
Ce tendre fruit de mon furtif amour;
Avec mon fils consolant mes alarmes,
De mon amant j'attendais le retour.
A l'archevêque il prit en fantaisie
De venir voir quelle espèce de vie
Menait sa nièce au fond de ces forêts :
Pour ma campagne il quitta son palais.
Il fut touché de mes faibles attraits ;
Cette beauté, présent cher et funeste,

Ce don fatal, qu'aujourd'hui je déteste,
Perça son cœur des plus dangereux traits.
Il s'expliqua : ciel, que je fus surprise !
Je lui parlai des devoirs de son rang,
De son état, des nœuds sacrés du sang :
Je remontrai l'horreur de l'entreprise ;
Elle outrageait la nature et l'église.
Hélas ! j'eus beau lui parler de devoir ;
Il s'entêta d'un chimérique espoir.
Il se flattait que mon cœur indocile
D'aucun objet ne s'était prévenu,
Qu'enfin l'amour ne m'était point connu,
Que son triomphe en serait plus facile ;
Il m'accablait de ses soins fatigans,
De ses desirs rebutés et pressans.

Hélas ! un jour que toute à ma tristesse
Je relisais cette douce promesse,
Que de mes pleurs je mouillais cet écrit,
Mon cruel oncle en lisant me surprit.
Il se saisit, d'une main ennemie,
De ce papier qui contenait ma vie :
Il lut ; il vit dans cet écrit fatal

Tous mes secrets, ma flamme et son rival.
Son ame alors, jalouse et forcenée,
A ses desirs fut plus abandonnée.
Toujours alerte, et toujours m'épiant,
Il sut bientôt que j'avais un enfant.
Sans doute un autre en eût perdu courage;
Mais l'archevêque en devint plus ardent;
Et, se sentant sur moi cet avantage,
Ah! me dit-il, n'est-ce donc qu'avec moi
Que vous aurez la fureur d'être sage?
Et vos faveurs seront le seul partage
De l'étourdi qui ravit votre foi?
Osez-vous bien me faire résistance?
Y pensez-vous? Vous ne méritez pas
Le fol amour que j'ai pour vos appas:
Cédez sur l'heure, ou craignez ma vengeance.
Je me jetai tremblante à ses genoux;
J'attestai Dieu, je répandis des larmes.
Lui, furieux d'amour et de courroux,
En cet état me trouva plus de charmes.
Il me renverse, et va me violer:
A mon secours il fallut appeler:
Tout son amour soudain se tourne en rage.

D'un oncle, ô ciel ! souffrir un tel outrage !
De coups affreux il meurtrit mon visage.
On vient au bruit; mon oncle au même instant
Joint à son crime un crime encor plus grand :
Chrétiens, dit-il, ma nièce est une impie ;
Je l'abandonne, et je l'excommunie :
Un hérétique, un damné suborneur
Publiquement a fait son déshonneur;
L'enfant qu'ils ont est un fruit d'adultère.
Que Dieu confonde et le fils et la mère !
Et puisqu'ils ont ma malédiction,
Qu'ils soient livrés à l'inquisition.

Il ne fit point une menace vaine ;
Et dans Milan le traître arrive à peine,
Qu'il fait agir le grand inquisiteur.
On me saisit; prisonnière on m'entraîne
Dans des cachots, où le pain de douleur
Était ma seule et triste nourriture :
Lieux souterrains, lieux d'une nuit obscure,
Séjour de mort, et tombeau des vivans !
Après trois jours on me rend la lumière,
Mais pour la perdre au milieu des tourmens.

Vous les voyez, ces brasiers dévorans;
C'est là qu'il faut expirer à vingt ans;
Voilà mon lit à mon heure dernière!
C'est là, c'est là, sans votre bras vengeur,
Qu'on m'arrachait la vie avec l'honneur!
Plus d'un guerrier aurait, selon l'usage,
Pris ma défense et pour moi combattu;
Mais l'archevêque enchaîne leur vertu:
Contre l'église ils n'ont point de courage.
Qu'attendre, hélas! d'un cœur italien?
Ils tremblent tous à l'aspect d'une étole;
Mais un Français n'est alarmé de rien,
Et braverait le pape au capitole.

A ces propos, Dunois piqué d'honneur,
Plein de pitié pour la belle accusée,
Plein de courroux pour son persécuteur,
Brûlait déjà d'exercer sa valeur,
Et se flattait d'une victoire aisée:
Bien surpris fut de se voir entouré
De cent archers, dont la cohorte fière
L'investissait noblement par derrière.
Un cuistre en robe, avec bonnet carré,

Criait d'un ton de vrai *miserere :*
« On fait savoir de par la sainte église,
» Par monseigneur, pour la gloire de Dieu,
» A tous chrétiens que le ciel favorise,
» Que nous venons de condamner au feu
» Cet étranger, ce champion profane,
» De Dorothée infâme chevalier,
» Comme infidèle, hérétique et sorcier :
» Qu'il soit brûlé sur l'heure avec son âne. »

CRUEL prélat, Busiris en soutane,
C'était, perfide, un tour de ton métier;
Tu redoutais le bras de ce guerrier;
Tu t'entendais avec le saint office
Pour opprimer, sous le nom de justice,
Quiconque eût pu lever le voile affreux
Dont tu cachais ton crime à tous les yeux.

TOUT aussitôt l'assassine cohorte,
Du saint office abominable escorte,
Pour se saisir du superbe Dunois,
Deux pas avance, et recule de trois;
Puis marche encor; puis se signe et s'arrête.

Sacrogorgon, qui tremblait à leur tête,
Leur crie : Allons, il faut vaincre ou périr ;
De ce sorcier tâchons de nous saisir.
Au milieu d'eux les diacres de la ville,
Les sacristains arrivent à la file :
L'un tient un pot, et l'autre un goupillon ;
Ils font leur ronde, et de leur eau salée
Benoitement aspergent l'assemblée.
On exorcise, on maudit le démon ;
Et le prélat, toujours l'ame troublée,
Donne par-tout la bénédiction.

Le grand Dunois, non sans émotion,
Voit qu'on le prend pour envoyé du diable ;
Lors, saisissant de son bras redoutable
Sa grande épée, et de l'autre montrant
Un chapelet, catholique instrument,
De son salut cher et sacré garant :
Allons, dit-il, venez à moi, mon âne.
L'âne descend, Dunois monte, et soudain
Il va frappant, en moins d'un tour de main,
De ces croquans la cohorte profane.
Il perce à l'un le *sternum* et le bras ;

Il atteint l'autre à l'os qu'on nomme atlas:
Qui voit tomber son nez et sa mâchoire,
Qui son oreille, et qui son *humerus;*
Qui pour jamais s'en va dans la nuit noire,
Et qui s'enfuit disant ses *oremus.*
L'âne, au milieu du sang et du carnage,
Du paladin seconde le courage;
Il vole, il rue, il mord, il foule aux pieds
Ce tourbillon de faquins effrayés.
Sacrogorgon abaissant sa visière,
Toujours jurant, s'en allait en arrière;
Dunois le joint, l'atteint à l'os *pubis:*
Le fer sanglant lui sort par le *coccis;*
Le vilain tombe, et le peuple s'écrie:
Béni soit Dieu! le barbare est sans vie.

Le scélérat encor se débattait
Sur la poussière, et son cœur palpitait,
Quand le héros lui dit: Ame traîtresse,
L'enfer t'attend; crains le diable, et confesse
Que l'archevêque est un coquin mitré,
Un ravisseur, un parjure avéré;
Que Dorothée est l'innocence même;

Qu'elle est fidelle au tendre amant qu'elle aime,
Et que tu n'es qu'un sot et qu'un fripon.
Oui, monseigneur, oui, vous avez raison;
Je suis un sot, la chose est par trop claire,
Et votre épée a prouvé cette affaire.
Il dit : son ame alla chez le démon.
Ainsi mourut le fier Sacrogorgon.

DANS l'instant même où ce bravache infâme
A Belzébut rendait sa vilaine ame,
Devers la place arrive un écuyer
Portant salade avec lance dorée :
Deux postillons à la jaune livrée
Allaient devant. C'était chose assurée
Qu'il arrivait quelque grand chevalier.
A cet objet, la belle Dorothée,
D'étonnement et d'amour transportée :
Ah ! Dieu puissant, se mit-elle à crier,
Serait-ce lui ? serait-il bien possible?
A mes malheurs le ciel est trop sensible.

LES Milanais, peuple très-curieux,
Vers l'écuyer avaient tourné les yeux.

Eh ! cher lecteur, n'êtes-vous pas honteux
De ressembler à ce peuple volage,
Et d'occuper vos yeux et votre esprit
Du changement qui dans Milan se fit?
Est-ce donc là le but de mon ouvrage ?
Songez, lecteur, aux remparts d'Orléans,
Au roi de France, aux cruels assiégeans,
A la Pucelle, à l'illustre amazone,
La vengeresse et du peuple et du trône,
Qui sans jupon, sans pourpoint ni bonnet,
Parmi les champs comme un Centaure allait,
Ayant en Dieu sa plus ferme espérance,
Comptant sur lui plus que sur sa vaillance,
Et s'adressant à monsieur saint Denis,
Qui cabalait alors en paradis
Contre saint George en faveur de la France.

Sur-tout, lecteur, n'oubliez point Agnès;
Ayez l'esprit tout plein de ses attraits:
Tout honnête homme à mon gré doit s'y plaire.
Est-il quelqu'un si morne et si sévère,
Que pour Agnès il soit sans intérêt?

Et franchement dites-moi, s'il vous plaît,

Si Dorothée au feu fut condamnée;
Si le Seigneur, du haut du firmament,
Sauva le jour à cette infortunée :
Semblable cas advient très-rarement.
Mais que l'objet où votre cœur s'engage,
Pour qui vos pleurs ne peuvent s'essuyer,
Soit dans les bras d'un robuste aumônier,
Ou semble épris pour quelque jeune page,
Cet accident peut-être est plus commun :
Pour l'amener ne faut miracle aucun.
Je l'avoûrai, j'aime toute aventure
Qui tient de près à l'humaine nature;
Car je suis homme, et je me fais honneur
D'avoir ma part aux humaines faiblesses :
J'ai dans mon temps possédé des maîtresses,
Et j'aime encore à retrouver mon cœur.

FIN DU CHANT SEPTIÈME.

LA

PUCELLE D'ORLÉANS,

CHANT HUITIÈME.

ARGUMENT.

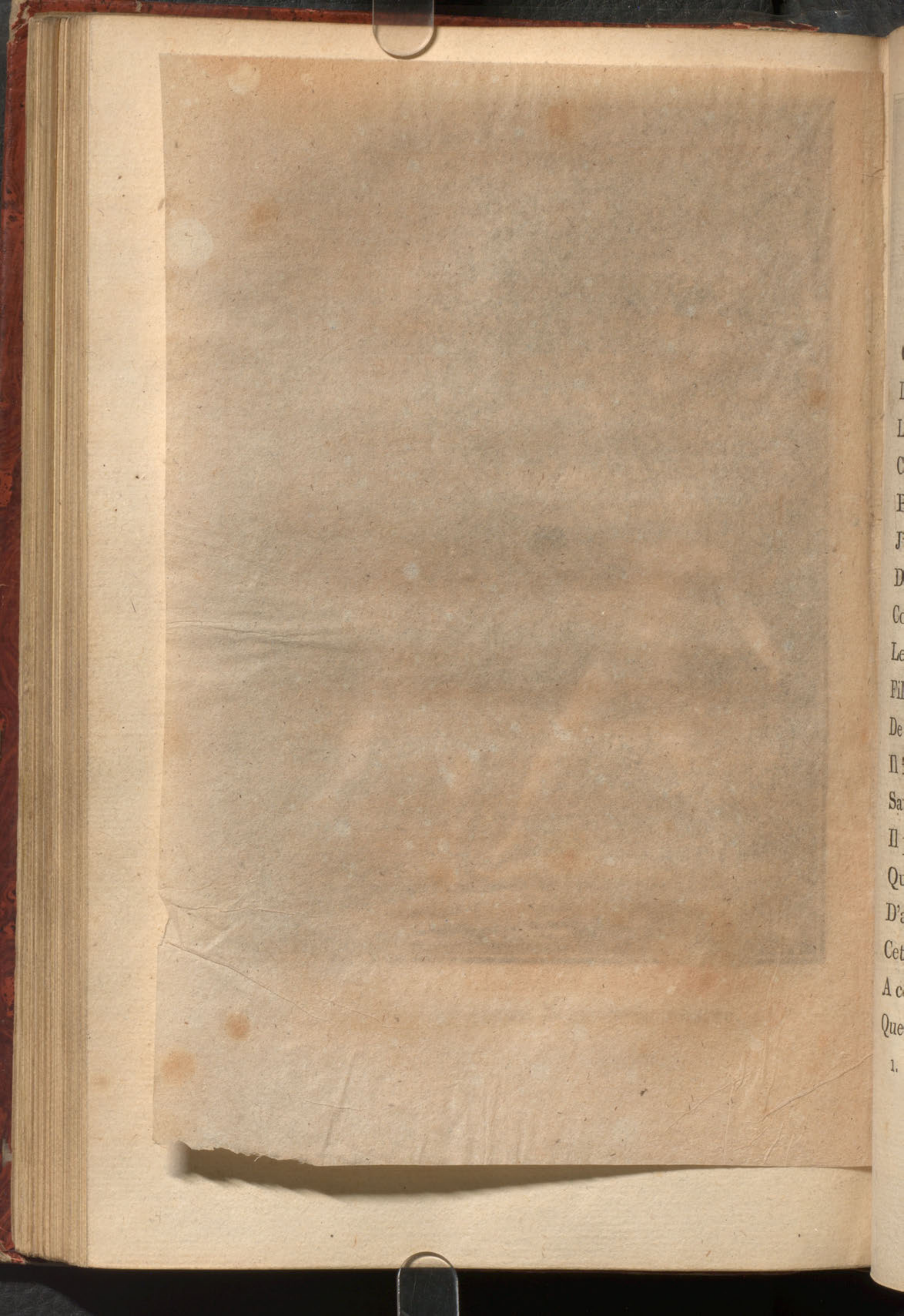
Comment le charmant la Trimouille rencontra un Anglais à Notre-Dame de Lorette, et ce qui s'ensuivit avec sa Dorothée.



Dess.é par le Barbier l.é Gravé par M.l Choffard 96.

Tous deux restaient la prunelle effarée,

Bouche béante et la mine égarée,



CHANT VIII.

Que cette histoire est sage, intéressante !
Comme elle forme et l'esprit et le cœur !
Comme on y voit la vertu triomphante,
Des chevaliers le courage et l'honneur,
Les droits des rois, des belles la pudeur !
C'est un jardin dont tout le tour m'enchante
Par sa culture et sa variété.
J'y vois sur-tout l'aimable chasteté,
Des belles fleurs la fleur la plus brillante,
Comme un lis blanc que le ciel a planté,
Levant sans tache une tête éclatante.
Filles, garçons, lisez assidûment
De la vertu ce divin rudiment :
Il fut écrit par notre abbé Tritême,
Savant Picard, de son siècle ornement ;
Il prit Agnès et Jeanne pour son thême.
Que je l'admire ! et que je me sais gré
D'avoir toujours hautement préféré
Cette lecture honnête et profitable,
A ce fatras d'insipides romans
Que je vois naître et mourir tous les ans,

De cerveaux creux avortons languissans !
De Jeanne d'Arc l'histoire véritable
Triomphera de l'envie et du temps.
Le vrai me plaît, le vrai seul est durable.

De Jeanne d'Arc cependant, cher lecteur,
En ce moment je ne puis rendre compte ;
Car Dorothée, et Dunois son vengeur,
Et la Trimouille objet de son ardeur,
Ont de grands droits ; et j'avoûrai sans honte
Qu'avec raison vous vouliez être instruit
Des beaux effets que leur amour produit.

Près d'Orléans vous avez souvenance
Que la Trimouille, ornement du Poitou,
Pour son bon roi signalant sa vaillance,
Dans un fossé fut plongé jusqu'au cou.
Ses écuyers tirèrent avec peine,
Du sale fond de la fangeuse arène
Notre héros, en cent endroits froissé,
Un bras démis, le coude fracassé.
Vers les remparts de la ville assiégée
On reportait sa figure affligée ;
Mais de Talbot les efforts vigilans

Avaient fermé les chemins d'Orléans.
On transporta, de crainte de surprise,
Mon paladin, par de secrets détours,
Sur un brancard, en la cité de Tours,
Cité fidelle, au roi Charles soumise.
Un charlatan, arrivé de Venise,
Adroitement remit son *radius*,
Dont le pivot rejoignit l'*humerus*.
Son écuyer lui fit bientôt connaître
Qu'il ne pouvait retourner vers son maître,
Que les chemins étaient fermés pour lui.
Le chevalier, fidèle à sa tendresse,
Se résolut, dans son cuisant ennui,
D'aller au moins rejoindre sa maîtresse.

Il courut donc, à travers cent hasards,
Au beau pays conquis par les Lombards.
En arrivant aux portes de la ville,
Le Poitevin est entouré, heurté,
Pressé des flots d'une foule imbécille,
Qui d'un pas lourd et d'un œil hébêté
Court à Milan des campagnes voisines;
Bourgeois, manans, moines, bénédictines,

Mères, enfans : c'est un bruit, un concours,
Un chamaillis ; chacun se précipite ;
On tombe, on crie : Arrivons, entrons vîte ;
Nous n'aurons pas tels plaisirs tous les jours.

Le paladin sut bientôt quelle fête
Allait chomer ce bon peuple lombard,
Et quel spectacle à ses yeux on apprête.
Ma Dorothée ! ô ciel ! Il dit, et part ;
Et son coursier s'élançant sur la tête
Des curieux, le porte en quatre bonds
Dans les faubourgs, dans la ville, à la place
Où du bâtard la généreuse audace
A dissipé tous ces monstres félons ;
Où Dorothée, interdite, éperdue,
Osait à peine encor lever la vue.
L'abbé Tritême, avec tout son talent,
N'eût pu jamais nous faire la peinture
De la surprise, et du saisissement,
Et des transports dont cette ame si pure
Fut pénétrée en voyant son amant.
Quel coloris, quel pinceau pourrait rendre
Ce doux mélange et si vif et si tendre,

L'impression d'un reste de douleur,
La douce joie où se livrait son cœur,
Son embarras, sa pudeur et sa honte,
Que par degrés la tendresse surmonte?
Son la Trimouille, ardent, ivre d'amour,
Entre ses bras la tient long-temps serrée,
Faible, attendrie, encor toute éplorée;
Il embrassait, il baisait tour-à-tour
Le grand Dunois, et sa maîtresse, et l'âne.

Tout le beau sexe, aux fenêtres penché,
Battait des mains, de tendresse touché;
On voyait fuir tous les gens à soutane
Sur les débris du bûcher renversé
Qui dans le sang nage au loin dispersé.
Sur ces débris le bâtard intrépide
De Dorothée affermissant les pas,
A l'air, le port et le maintien d'Alcide
Qui sous ses pieds enchaînant le trépas,
Le triple chien et la triple Euménide,
Remit Alceste à son dolent époux,
Quoiqu'en secret il fût un peu jaloux.

Avec honneur la belle Dorothée

Fut en litière à son logis portée,
Des deux héros noblement escortée.
Le lendemain le bâtard généreux
Vint près du lit du beau couple amoureux :
Je sens, dit-il, que je suis inutile
Aux doux plaisirs que vous goûtez tous deux ;
Il me convient de sortir de la ville :
Jeanne et mon roi me rappellent près d'eux ;
Il faut les joindre, et je sens trop que Jeanne
Doit regretter la perte de son âne.
Le grand Denis, le patron de nos lois,
M'a cette nuit présenté sa figure :
J'ai vu Denis tout comme je vous vois ;
Il me prêta sa divine monture
Pour secourir les dames et les rois :
Denis m'enjoint de revoir ma patrie.
Graces au ciel, Dorothée est servie ;
Je dois servir Charles sept à son tour.
Goûtez les fruits de votre tendre amour ;
A mon bon roi je vais donner ma vie :
Le temps me presse, et mon âne m'attend.

Sur mon cheval je vous suis à l'instant,

Lui répliqua l'aimable la Trimouille.
La belle dit : C'est aussi mon projet;
Un desir vif dès long-temps me chatouille
De contempler la cour de Charles sept,
Sa cour si belle, en héros si féconde,
Sa tendre Agnès qui gouverne son cœur;
Sa fière Jeanne en qui valeur abonde.
Mon cher amant, mon cher libérateur,
Me conduiraient jusques au bout du monde.
Mais sur le point d'être cuite, en ce lieu,
En récitant ma prière secrète,
Je fis tout bas à la Vierge un beau vœu
De visiter sa maison de Lorette,
S'il lui plaisait de me tirer du feu.
Tout aussitôt la mère du bon Dieu
Vous députa sur votre âne céleste :
Vous me sauvez de ce bûcher funeste;
Je vis par vous; mon vœu doit se tenir,
Sans quoi la Vierge a droit de me punir.

VOTRE discours est très-juste et très-sage,
Dit la Trimouille, et ce pélerinage
Est à mes yeux un devoir bien sacré :

Vous permettrez que je sois du voyage;
J'aime Lorette, et je vous conduirai.
Allez, Dunois, par la plaine étoilée,
Fendez les airs, volez aux champs de Blois;
Nous vous joindrons avant qu'il soit un mois.
Et vous, madame, à Lorette appelée,
Venez remplir votre vœu si pieux;
Moi j'en fais un digne de vos beaux yeux:
C'est de prouver à toute heure, en tous lieux,
A tout venant, par l'épée et la lance,
Que vous devez avoir la préférence
Sur toute fille ou femme de renom,
Que nulle n'est et si sage et si belle.
Elle rougit. Cependant le grison
Frappe du pied, s'élève sur son aile,
Plane dans l'air, et laissant l'horizon,
Porte Dunois vers les sources du Rhône.

Le Poitevin prend le chemin d'Ancône
Avec sa dame, un bourdon dans la main,
Portant tous deux chapeau de pélerin,
Bien relevé de coquilles bénies.
A leur ceinture un rosaire pendait

De beaux grains d'or et de perles unies :
Le paladin souvent le récitait,
Disait *Ave* : la belle répondait
Par des soupirs et par des litanies ;
Et *je vous aime* était le doux refrain
Des *oremus* qu'ils chantaient en chemin.
Ils vont à Parme, à Plaisance, à Modène,
Dans Urbino, dans la tour de Césène,
Toujours logés dans de très-beaux châteaux
De princes, ducs, comtes et cardinaux.
Le paladin eut par-tout l'avantage
De soutenir que dans le monde entier
Il n'est beauté plus aimable et plus sage
Que Dorothée ; et nul n'osa nier
Ce qu'avançait un si grand personnage :
Tant les seigneurs de tout ce beau canton
Avaient d'égards et de discrétion.

Enfin portés sur les bords du Musône,
Près Ricanate en la Marche d'Ancône,
Les pélerins virent briller de loin
Cette maison de la sainte Madône,
Ces murs divins de qui le ciel prend soin ;

Murs convoités des avides corsaires,
Et qu'autrefois des anges tutélaires
Firent voler dans les plaines des airs,
Comme un vaisseau qui fend le sein des mers.
A *Loretto* les anges s'arrêtèrent ;
Les murs sacrés d'eux-mêmes se fondèrent;
Et ce que l'art a de plus précieux,
De plus brillant, de plus industrieux,
Fut employé depuis par les saints pères,
Maîtres du monde et du ciel grands-vicaires,
A l'ornement de ces augustes lieux.
Les deux amans de cheval descendirent,
D'un cœur contrit à deux genoux se mirent;
Puis chacun d'eux, pour accomplir son vœu,
Offrit des dons pleins de magnificence,
Tous acceptés avec reconnaissance
Par la Madône et les moines du lieu.

Au cabaret les deux amans dînèrent;
Et ce fut là qu'à table ils rencontrèrent
Un brave Anglais, fier, dur et sans souci,
Qui venait voir la sainte Vierge aussi
Par passe-temps, se moquant dans son ame

Et de Lorette et de sa Notre-Dame :
Parfait Anglais, voyageant sans dessein,
Achetant cher de modernes antiques,
Regardant tout avec un air hautain,
Et méprisant les saints et leurs reliques.
De tout Français c'est l'ennemi mortel,
Et son nom est Christophe d'Arondel.
Il parcourait tristement l'Italie ;
Et se sentant fort sujet à l'ennui,
Il amenait sa maîtresse avec lui,
Plus dédaigneuse encor, plus impolie,
Parlant fort peu, mais belle, faite au tour,
Douce la nuit, insolente le jour,
A table, au lit par caprice emportée,
Et le contraire en tout de Dorothée.

Le beau baron, du Poitou l'ornement,
Lui fit d'abord un petit compliment,
Sans recevoir aucune répartie ;
Puis il parla de la Vierge Marie ;
Puis il conta comme il avait promis
Chez les Lombards, à monsieur saint Denis,
De soutenir en tout lieu la sagesse

Et la beauté de sa chère maîtresse.
Je crois, dit-il au dédaigneux Breton,
Que votre dame est noble et d'un grand nom,
Qu'elle est sur-tout aussi sage que belle :
Je crois encor, quoiqu'elle n'ait rien dit,
Que dans le fond elle a beaucoup d'esprit;
Mais Dorothée est fort au-dessus d'elle;
Vous l'avoûrez : on peut, sans l'abaisser,
Au second rang dignement la placer.

Le fier Anglais, à ce discours honnête,
Le regarda des pieds jusqu'à la tête :
Pardieu, dit-il, il m'importe fort peu
Que vous ayez à Denis fait un vœu;
Et peu me chaut que votre damoiselle
Soit sage ou folle, et soit ou laide ou belle.
Chacun se doit contenter de son bien
Tout uniment, sans se vanter de rien.
Mais puisqu'ici vous avez l'impudence
D'oser prétendre à quelque préférence
Sur un Anglais, je vous enseignerai
Votre devoir, et je vous prouverai
Que tout Anglais, en affaires pareilles,

A tout Français donne sur les oreilles ;
Que ma maîtresse en figure, en couleur,
En gorge, en bras, cuisses, taille, rondeur,
Même en sagesse, en sentimens d'honneur,
Vaut cent fois mieux que votre pélerine ;
Et que mon roi (dont je fais peu de cas)
Quand il voudra, saura bien mettre à bas
Et votre maître et sa grosse héroïne.
Hé bien, reprit le noble Poitevin,
Sortons de table, éprouvons-nous soudain ;
A vos dépens je soutiendrai peut-être
Mon tendre amour, mon pays et mon maître.
Mais, comme il faut être toujours courtois,
De deux combats je vous laisse le choix,
Soit à cheval, soit à pied ; l'un et l'autre
Me sont égaux : mon choix suivra le vôtre.
A pied, mort-dieu ! dit le rude Breton ;
Je n'aime point qu'un cheval ait la gloire
De partager ma peine et ma victoire.
Point de cuirasse et point de morion ;
C'est à mon sens une arme de poltron :
Il fait trop chaud, j'aime à combattre à l'aise,
Je veux tout nu vous soutenir ma thèse :

Nos deux beautés jugeront mieux des coups.

Très-volontiers, dit d'un ton noble et doux
Le beau Français. Sa chère Dorothée
Frémit de crainte à ce défi cruel,
Quoiqu'en secret son ame fût flattée
D'être l'objet d'un si noble duel.
Elle tremblait que Christophe Arondel
Ne transperçât de quelque coup mortel
La douce peau de son cher la Trimouille,
Que de ses pleurs tendrement elle mouille.
La dame anglaise animait son Anglais
D'un coup d'œil fier et sûr de ses attraits.
Elle n'avait jamais versé de larmes;
Son cœur altier se plaisait aux alarmes,
Et les combats des coqs de son pays
Avaient été ses passe-temps chéris.
Son nom était Judith de Rosamore,
Cher à Bristol, et que Cambridge honore.

Voila déjà nos braves paladins
Dans un champ clos près d'en venir aux mains;
Tous deux charmés, dans leurs nobles querelles,
De soutenir leur patrie et leurs belles.

La tête haute et le fer de droit fil,
Le bras tendu, le corps en son profil,
En tierce, en quarte ils joignent leurs épées,
L'une par l'autre à tout moment frappées.
C'est un plaisir de les voir se baisser,
Se relever, reculer, avancer,
Parer, sauter, se ménager des feintes,
Et se porter les plus rudes atteintes.
Ainsi l'on voit dans une belle nuit,
Sous le lion ou sous la canicule,
Tout l'horizon qui s'enflamme et qui brûle
De mille feux dont notre œil s'éblouit :
Un éclair passe, un autre éclair le suit.
Le Poitevin adresse une apostrophe
Droit au menton du superbe Christophe ;
Puis en arrière il saute allègrement,
Toujours en garde : et Christophe à l'instant
Engage en tierce, en serrant la mesure,
Au ferrailleur inflige une blessure
Sur une cuisse ; et de sang empourpré,
Ce bel ivoire est teint et bigarré.

Ils s'acharnaient à cette noble escrime,

Voulant mourir pour jouir de l'estime
De leur maîtresse, et pour bien décider
Quelle beauté doit à l'autre céder;
Lorsqu'un bandit des états du saint père,
Avec sa troupe entra dans ces cantons
Pour s'acquitter de ses dévotions.

Le scélérat se nommait Martinguerre,
Voleur de jour, voleur de nuit, corsaire,
Mais saintement à la Vierge attaché,
Et sans manquer récitant son rosaire,
Pour être pur et net de tout péché.
Il aperçut sur le pré les deux belles,
Et leurs chevaux et leurs brillantes selles,
Et leurs mulets chargés d'or et d'*agnus*.
Dès qu'il les vit, on ne les revit plus;
Il vous enlève et Judith Rosamore,
Et Dorothée, et le bagage encore,
Mulets, chevaux, et part comme un éclair.

Les champions tenaient toujours en l'air,
A poing fermé, leurs brandissantes lames,
Et ferraillaient pour l'honneur de ces dames.

Le Poitevin s'avise le premier
Que sa maîtresse est comme disparue.
Il voit de loin courir son écuyer ;
Il s'ébahit, et son arme pointue
Reste en sa main sans force et sans effet.
Sire Arondel demeure stupéfait.
Tous deux restaient la prunelle effarée,
Bouche béante et la mine égarée,
L'un contre l'autre. Oh ! oh ! dit le Breton,
Dieu me pardonne, on nous a pris nos belles !
Nous nous donnons cent coups d'estramaçon
Très-sottement : courons vîte après elles,
Reprenons-les, et nous nous rebattrons
Pour leurs beaux yeux quand nous les trouverons.

L'AUTRE en convient, et différant la fête,
En bons amis ils se mettent en quête
De leur maîtresse. A peine ils font cent pas,
Que l'un s'écrie : Ah la cuisse ! ah le bras !
L'autre criait : La poitrine ! et la tête !
Et n'ayant plus ces esprits animaux
Qui vont au cœur et qui font les héros,
Ayant perdu cette ardeur enflammée

Avec leur sang au combat consumée,
Tous deux meurtris, faibles et languissans,
Sur le gazon tombent en même temps,
Et de leur sang ils rougissent la terre.
Leurs écuyers, qui suivaient Martinguerre,
Vont à sa piste, et gagnent le pays.
Les deux héros, sans valets, sans habits,
Et sans argent, étendus dans la plaine,
Manquant de tout, croyaient leur fin prochaine;
Lorsqu'une vieille, en passant vers ces lieux,
Les voyant nus, s'approcha plus près d'eux,
En eut pitié, les fit sur des civières
Porter chez elle, et par des restaurans
En moins de rien leur rendit tous leurs sens,
Leur coloris et leurs forces premières.

La bonne vieille, en ce lieu respecté,
Est en odeur qu'on dit de sainteté.
Devers Ancône il n'est point de béate,
Point d'ame sainte en qui la grace éclate
Par des bienfaits plus signalés, plus grands.
Elle prédit la pluie et le beau temps;
Elle guérit les blessures légères

Avec de l'huile et de saintes prières;
Elle a par fois converti des méchans.

Les paladins à la vieille contèrent
Leur aventure, et conseil demandèrent.
La décrépite alors se recueillit,
Pria Marie, ouvrit la bouche et dit :
Allez en paix; aimez tous deux vos belles,
Mais que ce soit à bonne intention;
Et gardez-vous de vous tuer pour elles.
Les doux objets de votre affection
Sont maintenant à des épreuves rudes :
Je plains leurs maux et vos sollicitudes.
Habillez-vous; prenez des chevaux frais;
Ne manquez pas le chemin qu'il faut prendre :
Le ciel par moi daigne ici vous apprendre,
Pour les trouver, qu'il faut courir après.

Le Poitevin admira l'énergie
De ce discours; et le Breton pensif
Lui dit : Je crois à votre prophétie;
Nous poursuivrons le voleur fugitif,
Quand nous aurons retrouvé des montures,

Et des pourpoints, et sur-tout des armures.
La vieille dit : On vous en fournira.
Un circoncis par bonheur était là,
Enfant barbu d'Isâc et de Juda,
Dont la belle ame, à servir empressée,
Fesait fleurir la gent déprépucée.
Le digne Hébreu leur prêta galamment
Deux mille écus à quarante pour cent,
Selon les *us* de la race bénite
En Canaan par Moïse conduite ;
Et le profit que le juif s'arrogea
Entre la sainte et lui se partagea.

FIN DU CHANT HUITIÈME.

LA

PUCELLE D'ORLÉANS,

CHANT NEUVIÈME.

ARGUMENT.

Comment la Trimouille et sire Arondel retrouvèrent leurs maîtresses en Provence ; et du cas étrange advenu dans la Sainte-Baume.



C. Monnet inv. del. P. Baquoy Sculpsit

Ciel, quel dégoût! et bientôt quelle haine
Succède aux traits du plus charmant amour!

CHANT IX.

DEUX chevaliers qui se sont bien battus,
Soit à cheval, soit à la noble escrime,
Avec le sabre ou de longs fers pointus,
De pied en cap tout couverts, ou tout nus,
Ont l'un pour l'autre une secrète estime;
Et chacun d'eux exalte les vertus,
Et les grands coups de son digne adversaire,
Lorsque sur-tout il n'est plus en colère.
Mais s'il advient, après ce beau conflit,
Quelque accident, quelque triste fortune,
Quelque misère à tous les deux commune,
Incontinent le malheur les unit:
L'amitié naît de leurs destins contraires,
Et deux héros persécutés sont frères.
C'est ce qu'on vit dans le cas si cruel
De la Trimouille et du triste Arondel.
Cet Arondel reçut de la nature
Une ame altière, indifférente et dure;
Mais il sentit ses entrailles d'airain
Se ramollir pour le doux Poitevin:

Et la Trimouille, en se laissant surprendre
A ces beaux nœuds qui forment l'amitié,
Suivit son goût; car son cœur est né tendre.
Que je me sens, dit-il, fortifié,
Mon cher ami, par votre courtoisie!
Ma Dorothée, hélas! me fut ravie;
Vous m'aiderez, au milieu des combats,
A retrouver la trace de ses pas,
A délivrer ce que mon cœur adore;
J'affronterai les plus cruels trépas,
Pour vous nantir de votre Rosamore.

Les deux amans, les deux nouveaux amis
Partent ensemble; et sur un faux avis
Marchent en hâte, et tirent vers Livourne.
Le ravisseur d'un autre côté tourne
Par un chemin justement opposé.
Tandis qu'ainsi le couple se fourvoie,
Au scélérat rien ne fut plus aisé
Que d'enlever sa noble et riche proie.
Il la conduit bientôt en sûreté
Dans un château des chemins écarté,
Près de la mer, entre Rome et Gayette:

Masure affreuse, exécrable retraite,
Où l'insolence et la rapacité,
La gourmandise et la malpropreté,
L'emportement de l'ivresse bruyante,
Les démêlés, les combats qu'elle enfante,
La dégoûtante et sale impureté
Qui de l'amour éteint les tendres flammes,
Tous les excès des plus vilaines ames,
Font voir à l'œil ce qu'est le genre humain
Lorsqu'à lui-même il est livré sans frein.
Du Créateur image si parfaite,
Or voilà donc comme vous êtes faite !

En arrivant, le corsaire effronté
Se met à table, et fait placer les belles
Sans compliment chacune à son côté,
Mange, dévore, et boit à leur santé.
Puis il leur dit : Voyez, mesdemoiselles,
Qui de vous deux couche avec moi la nuit.
Tout m'est égal, tout m'est bon, tout me duit ;
Poil blond, poil noir, anglaise, italienne,
Petite ou grande, infidelle ou chrétienne,
Il ne m'importe ; et buvons. A ces mots

La rougeur monte à l'aimable visage
De Dorothée : elle éclate en sanglots ;
Sur ses beaux yeux il se forme un nuage
Qui tombe en pleurs sur ce nez fait au tour,
Sur ce menton où l'on dit que l'Amour
Lui fit un creux la caressant un jour :
Dans la tristesse elle est ensevelie.
Judith l'Anglaise un moment recueillie,
Et regardant le corsaire inhumain,
D'un air de tête et d'un souris hautain :
Je veux, dit-elle, avoir ici la joie
Sur le minuit de me voir votre proie ;
Et l'on saura ce qu'avec un bandit
Peut une Anglaise alors qu'elle est au lit.
A ce propos le brave Martinguerre
D'un gros baiser la barbouille, et lui dit :
J'aimai toujours les filles d'Angleterre.
Il la rebaise, et puis vide un grand verre ;
En vide un autre ; et mange, et boit, et rit,
Et chante, et jure ; et sa main effrontée,
Sans nul égard, se porte impudemment
Sur Rosamore et puis sur Dorothée.
Celle-ci pleure, et l'autre fièrement,

Sans s'émouvoir, sans changer de visage,
Laisse tout faire au rude personnage.
Enfin de table il sort en bégayant,
Le pied mal sûr, mais l'œil étincelant,
Avertissant, d'un geste de corsaire,
Qu'on soit fidèle aux marchés convenus;
Et, rayonnant des présens de Bacchus,
Il se prépare aux combats de Cythère.

La Milanaise, avec des yeux confus,
Dit à l'Anglaise : Oserez-vous, ma chère,
Du scélérat consommer le desir?
Mérite-t-il qu'une beauté si fière
S'abaisse au point de donner du plaisir?
Je prétends bien lui donner autre chose,
Dit Rosamore : on verra ce que j'ose;
Je sais venger ma gloire et mes appas.
Je suis fidelle au chevalier que j'aime.
Sachez que Dieu, par sa bonté suprême,
M'a fait présent de deux robustes bras,
Et que Judith est mon nom de baptême.
Daignez m'attendre en cet indigne lieu;
Laissez-moi faire, et sur-tout priez Dieu.

Puis elle part, et va, la tête haute,
Se mettre au lit à côté de son hôte.

La nuit couvrait d'un voile ténébreux
Les toits pourris de ce repaire affreux.
Des malandrins la grossière cohue
Cuvait son vin dans la grange étendue;
Et Dorothée, en ces momens d'horreur,
Demeurait seule, et se mourait de peur.

Le boucanier, dans la grosse partie
Par où l'on pense, était tout offusqué
De la vapeur des raisins d'Italie.
Moins à l'amour qu'au sommeil provoqué,
Il va pressant d'une main engourdie
Les fiers appas dont son cœur est piqué;
Et la Judith, prodiguant ses tendresses,
L'enveloppait, par de fausses caresses,
Dans les filets que lui tendait la mort.
Le dissolu, lassé d'un tel effort,
Bâille un moment, tourne la tête, et dort.

A son chevet pendait le cimeterre
Qui fit long-temps redouter Martinguerre.
Notre Bretonne aussitôt le tira,

En invoquant Judith et Débora,
Jahel, Aod, et Simon nommé Pierre,
Simon Barjone aux oreilles fatal,
Qu'à surpasser l'héroïne s'apprête.
Puis, empoignant les crins de l'animal
De sa main gauche, et soulevant la tête,
La tête lourde et le front engourdi
Du mécréant qui ronfle appesanti,
Elle s'ajuste, et sa droite élevée
Tranche le cou du brave débauché.
De sang, de vin, la couche est abreuvée;
Le large tronc de son chef détaché,
Rougit le front de la noble héroïne,
Par trente jets de liqueur purpurine.
Notre amazone alors saute du lit,
Portant en main cette tête sanglante,
Et va trouver sa compagne tremblante
Qui dans ses bras tombe et s'évanouit;
Puis reprenant ses sens et son esprit:
Ah! juste Dieu, quelle femme vous êtes!
Quelle action! quel coup et quel danger!
Où fuirons-nous? Si sur ces entrefaites
Quelqu'un s'éveille, on va nous égorger.

Parlez plus bas, répliqua Rosamore:
Ma mission n'est pas finie encore;
Prenez courage, et marchez avec moi.
L'autre reprit courage avec effroi.

Leurs deux amans errans toujours loin d'elles,
Couraient par-tout sans avoir rien trouvé.
A Gêne enfin l'un et l'autre arrivé,
Ayant par terre en vain cherché leurs belles,
S'en vont par mer à la merci des flots,
Des deux objets qui troublent leur repos
Aux quatre vents demander des nouvelles.
Ces quatre vents les portent tour à tour,
Tantôt aux bords de cet heureux séjour
Où des chrétiens le père apostolique
Tient humblement les clefs du paradis;
Tantôt au fond du golfe Adriatique,
Où le vieux doge est l'époux de Thétis;
Puis devers Naple, au rivage fertile
Où Sannazar est trop près de Virgile:
Ces dieux mutins, prompts, ailés et joufflus,
Qui ne sont plus les enfans d'Orithye,
Sur le dos bleu des flots qu'ils ont émus,

Les font voguer à ces gouffres connus
Où l'onde amère, autrefois engloutie
Par la Carybde, aujourd'hui ne l'est plus;
Où de nos jours on ne peut plus entendre
Les hurlemens des dogues de Scylla;
Où les géans, écrasés sous l'Etna,
Ne jettent plus la flamme avec la cendre:
Tant l'univers avec le temps changea.
Le couple errant, non loin de Syracuse
Va saluer la fontaine Aréthuse,
Qui dans son sein tout couvert de roseaux
De son amant ne reçoit plus les eaux.
Ils ont bientôt découvert le rivage
Où florissaient Augustin et Carthage;
Séjour affreux, dans nos jours infecté
Par les fureurs et la rapacité
Des Musulmans, enfans de l'ignorance.
Enfin le ciel conduit nos chevaliers
Aux doux climats de la belle Provence.

Là, sur des bords couronnés d'oliviers,
On voit les tours de Marseille l'antique,
Beau monument d'un vieux peuple ionique.

Noble cité, grecque et libre autrefois,
Tu n'as plus rien de ce double avantage :
Il est plus beau de servir sous nos rois ;
C'est, comme on sait, un bien heureux partage.
Mais tes confins possèdent un trésor
Plus merveilleux, plus salutaire encor.
Chacun connaît la belle Magdelène,
Qui de son temps ayant servi l'amour,
Servit le ciel étant sur le retour,
Et qui pleura sa vanité mondaine.
Elle partit des rives du Jourdain
Pour s'en aller au pays de Provence,
Et se fessa long-temps par pénitence
Au fond d'un creux du roc de Maximin.
Depuis ce temps, un baume tout divin
Parfume l'air qu'en ces lieux on respire.
Plus d'une fille et plus d'un pélerin
Grimpe au rocher, pour abjurer l'empire
Du dieu d'amour, qu'on nomme esprit malin.

On tient qu'un jour la pénitente juive,
Prête à mourir, requit une faveur
De Maximin son pieux directeur :

Obtenez-moi, si jamais il arrive
Que sur mon roc une paire d'amans
En rendez-vous viennent passer leur temps,
Leurs feux impurs dans tous les deux s'éteignent;
Qu'au même instant ils s'évitent, se craignent,
Et qu'une forte et vive aversion
Soit de leurs cœurs la seule passion.
Ainsi parla la sainte aventurière:
Son confesseur exauça sa prière.
Depuis ce temps, ces lieux sanctifiés
Vous font haïr les gens que vous aimiez.

Les paladins, ayant bien vu Marseilles,
Son port, sa rade, et toutes les merveilles
Dont les bourgeois rebattaient leurs oreilles,
Furent requis de visiter le roc,
Ce roc fameux, surnommé Sainte-Baume,
Tant célébré chez la gent porte-froc,
Et dont l'odeur parfumait le royaume.
Le beau Français y va par piété,
Le fier Anglais par curiosité.
En gravissant, ils virent près du dôme,
Sur les degrés dans ce roc pratiqués,

Des voyageurs à prier appliqués.
Dans cette troupe étaient deux voyageuses,
L'une à genoux, mains jointes, cou tendu;
L'autre debout, et des plus dédaigneuses.

O doux objets ! moment inattendu !
Ils ont tous deux reconnu leurs maîtresses !
Les voilà donc pécheurs et pécheresses,
Dans ce parvis si funeste aux amours.
En peu de mots l'Anglaise leur raconte
Comment son bras, par le divin secours,
Sur Martinguerre a su venger sa honte.
Elle eut le soin, dans ce péril urgent,
De se saisir d'une bourse assez ronde
Qu'avait le mort, attendu que l'argent
Est inutile aux gens de l'autre monde.
Puis franchissant, dans l'horreur de la nuit,
Les murs mal clos de cet affreux réduit,
Le sabre au poing, vers la prochaine rive
Elle a conduit sa compagne craintive;
Elle a monté sur un léger esquif;
Et réveillant matelots, capitaine,
En bien payant, le couple fugitif

A navigé sur la mer de Tyrrène.
Enfin des vents le sort capricieux,
Ou bien le ciel qui fait tout pour le mieux,
Les met tous quatre aux pieds de Magdelène.

O grand miracle ! ô vertu souveraine !
A chaque mot que prononçait Judith,
De son amant le grand cœur s'affadit.
Ciel, quel dégoût ! et bientôt quelle haine
Succède aux traits du plus charmant amour !
Il est payé d'un semblable retour.
Ce la Trimouille, à qui sa Dorothée
Parut long-temps plus belle que le jour,
La trouve laide, imbécille, affectée,
Gauche, maussade, et lui tourne le dos.
La belle en lui voyait le roi des sots,
Le détestait et détournait la vue ;
Et Magdelène, au milieu d'une nue,
Goûtait en paix la satisfaction
D'avoir produit cette conversion.

Mais Magdelène, hélas ! fut bien déçue :
Car elle obtint des saints du paradis,
Que tout amant venu dans son logis

N'aimerait plus l'objet de ses faiblesses,
Tant qu'il serait dans ces rochers bénis;
Mais dans ses vœux la sainte avait omis
De stipuler que les amans guéris
Ne prendraient pas de nouvelles maîtresses.
Saint Maximin ne prévit point le cas,
Dont il advint que l'Anglaise infidelle
Au Poitevin tendit ses deux beaux bras,
Et qu'Arondel jouit des doux appas
De Dorothée, et fut enchanté d'elle.
L'abbé Tritême a même prétendu
Que Magdelène, à ce troc imprévu,
Du haut du ciel s'était mise à sourire.
On peut le croire et la justifier :
La vertu plaît; mais, malgré son empire,
On a du goût pour son premier métier.

Il arriva que les quatre parties
De Sainte-Baume à peine étaient sorties,
Que le miracle alors n'opéra plus :
Il n'a d'effet que dans l'auguste enceinte,
Et dans le creux de cette roche sainte.
Au bas du mont, la Trimouille confus

D'avoir haï quelque temps Dorothée,
Rendant justice à ses touchans attraits,
La retrouva plus tendre que jamais;
Plus que jamais elle s'en vit fêtée;
Et Dorothée, en proie à sa douleur,
Par son amour expia son erreur
Entre les bras du héros qu'elle adore.
Sire Arondel reprit sa Rosamore,
Dont le courroux fut bientôt désarmé.
Chacun aima comme il avait aimé;
Et je puis dire encor que Magdelène,
En les voyant, leur pardonna sans peine.

Le dur Anglais, l'aimable Poitevin,
Ayant chacun leur héroïne en croupe,
Vers Orléans prirent leur droit chemin,
Tous deux brûlant de rejoindre leur troupe,
Et de venger l'honneur de leur pays.
Discrets amans, généreux ennemis,
Ils voyageaient comme de vrais amis,
Sans désormais se faire de querelles
Ni pour leurs rois, ni même pour leurs belles.

FIN DU CHANT NEUVIÈME.

LA

PUCELLE D'ORLÉANS,

CHANT DIXIÈME.

ARGUMENT.

Agnès Sorel poursuivie par l'aumônier de Jean Chandos. Regrets de son amant, etc. Ce qui advint à la belle Agnès dans un couvent.

CHANT X.

Eh quoi ! toujours clouer une préface
A tous mes chants ! La morale me lasse :
Un simple fait conté naïvement,
Ne contenant que la vérité pure,
Narré succinct, sans frivole ornement,
Point trop d'esprit, aucun raffinement,
Voilà de quoi désarmer la censure.
Allons au fait, lecteur, tout rondement ;
C'est mon avis. Tableau d'après nature,
S'il est bien fait, n'a besoin de bordure.

Le bon roi Charle, allant vers Orléans,
Enflait le cœur de ses fiers combattans,
Les remplissait de joie et d'espérance,
Et relevait le destin de la France.
Il ne parlait que d'aller aux combats ;
Il étalait une fière allégresse ;
Mais en secret il soupirait tout bas,
Car il était absent de sa maîtresse.
L'avoir laissée, avoir pu seulement
De son Agnès s'écarter un moment,

C'était un trait d'une vertu suprême,
C'était quitter la moitié de soi-même.

Lorsqu'il se fut au logis renfermé,
Et qu'en son cœur il eut un peu calmé
L'emportement du démon de la gloire,
L'autre démon qui préside à l'amour
Vint à ses sens s'expliquer à son tour :
Il plaidait mieux; il gagna la victoire.
D'un air distrait le bon prince écouta
Tous les propos dont on le tourmenta;
Puis en sa chambre en secret il alla,
Où, d'un cœur triste et d'une main tremblante,
Il écrivit une lettre touchante
Que de ses pleurs tendrement il mouilla :
Pour les sécher Bonneau n'était pas là.
Certain butor, gentilhomme ordinaire,
Fut dépêché, chargé du doux billet.
Une heure après, ô douleur trop amère!
Notre courrier rapporte le poulet.
Le roi, saisi d'une crainte mortelle,
Lui dit : Hélas! pourquoi donc reviens-tu?
Quoi! mon billet?.... Sire, tout est perdu;

Sire, armez-vous de force et de vertu.
Les Anglais.... Sire.... ah! tout est confondu;
Sire.... ils ont pris Agnès et la Pucelle.

A ce propos dit sans ménagement,
Le roi tomba, perdit tout sentiment,
Et de ses sens il ne reprit l'usage
Que pour sentir l'effet de son tourment.
Contre un tel coup quiconque a du courage
N'est pas, sans doute, un véritable amant:
Le roi l'était; un tel événement
Le transperçait de douleur et de rage.
Ses chevaliers perdirent tous leurs soins
A l'arracher à sa douleur cruelle;
Charles fut prêt d'en perdre la cervelle:
Son père, hélas! devint fou pour bien moins.
Ah! cria-t-il, que l'on m'enlève Jeanne,
Mes chevaliers, tous mes gens à soutane,
Mon directeur, et le peu de pays
Que m'ont laissé mes destins ennemis!
Cruels Anglais, ôtez-moi plus encore,
Mais laissez-moi ce que mon cœur adore.

Amour, Agnès, monarque malheureux!

Que fais-je ici, m'arrachant les cheveux ?
Je l'ai perdue, il faudra que j'en meure.
Je l'ai perdue ; et pendant que je pleure,
Peut-être, hélas ! quelque insolent Anglais
A son plaisir subjugue ses attraits,
Nés seulement pour des baisers français.
Une autre bouche à tes lèvres charmantes
Pourrait ravir ces faveurs si touchantes !
Une autre main caresser tes beautés !
Un autre.... ô ciel ! que de calamités !
Et qui sait même, en ce moment terrible,
A leurs plaisirs si tu n'es pas sensible ?
Qui sait, hélas ! si ton tempérament
Ne trahit pas ton malheureux amant ?
Le triste roi, de cette incertitude
Ne pouvant plus souffrir l'inquiétude,
Va sur ce cas consulter les docteurs,
Nécromanciens, devins, sorboniqueurs,
Juifs, jacobins, quiconque savait lire.

MESSIEURS, dit-il, il convient de me dire
Si mon Agnès est fidelle à sa foi,
Si pour moi seul sa belle ame soupire :

Gardez-vous bien de tromper votre roi;
Dites-moi tout; de tout il faut m'instruire.
Eux bien payés consultèrent soudain,
En grec, hébreu, syriaque, latin;
L'un, du roi Charle examine la main;
L'autre en quarré dessine une figure;
Un autre observe et Vénus et Mercure;
Un autre va, son psautier parcourant,
Disant *amen*, et tout bas murmurant;
Cet autre-ci regarde au fond d'un verre,
Et celui-là fait des cercles à terre:
Car c'est ainsi que dans l'antiquité
On a toujours cherché la vérité.
Aux yeux du prince ils travaillent, ils suent;
Puis, louant Dieu, tous ensemble ils concluent
Que ce grand roi peut dormir en repos;
Qu'il est le seul parmi tous les héros
A qui le ciel, par sa grace infinie,
Daigne octroyer une fidelle amie;
Qu'Agnès est sage, et fuit tous les amans.
Puis fiez-vous à messieurs les savans!

CET aumônier terrible, inexorable,

Avait saisi le moment favorable :
Malgré les cris, malgré les pleurs d'Agnès,
Il triomphait de ses jeunes attraits,
Il ravissait des plaisirs imparfaits ;
Transports grossiers, volupté sans tendresse,
Triste union sans douceur, sans caresse,
Plaisirs honteux qu'Amour ne connaît pas :
Car qui voudrait tenir entre ses bras
Une beauté qui détourne la bouche,
Qui de ses pleurs inonde votre couche ?
Un honnête homme a bien d'autres desirs :
Il n'est heureux qu'en donnant des plaisirs.
Un aumônier n'est pas si difficile ;
Il va piquant sa monture indocile,
Sans s'informer si le jeune tendron
Sous son empire a du plaisir ou non.

Le page aimable, amoureux et timide,
Qui dans le bourg était allé courir,
Pour dignement honorer et servir
La déité qui de son sort décide,
Revint enfin. Las ! il revint trop tard.
Il entre ; il voit le damné de frappart

Qui tout en feu, dans sa brutale joie,
Se démenait, et dévorait sa proie.
Le beau Monrose, à cet objet fatal,
Le fer en main vole sur l'animal.
Du chapelain l'impudique furie
Cède au besoin de défendre sa vie;
Du lit il saute, il empoigne un bâton,
Il s'en escrime, il accole le page.
Chacun des deux est brave champion;
Monrose est plein d'amour et de courage,
Et l'aumônier de luxure et de rage.

Les gens heureux, qui goûtent dans les champs
La douce paix, fruit des jours innocens,
Ont vu souvent près de quelque bocage
Un loup cruel, affamé de carnage,
Qui de ses dents déchire la toison
Et boit le sang d'un malheureux mouton.
Si quelque chien, à l'oreille écourtée,
Au cœur superbe, à la gueule endentée,
Vient comme un trait tout prêt à guerroyer,
Incontinent l'animal carnassier
Laisse tomber de sa gueule écumante

Sur le gazon la victime innocente ;
Il court au chien qui, sur lui s'élançant,
A l'ennemi livre un combat sanglant :
Le loup mordu, tout bouillant de colère,
Croit étrangler son superbe adversaire ;
Et le mouton, palpitant auprès d'eux,
Fait pour le chien de très-sincères vœux.
C'était ainsi que l'aumônier nerveux,
D'un cœur farouche et d'un bras formidable,
Se débattait contre le page aimable ;
Tandis qu'Agnès, demi-morte de peur,
Restait au lit, digne prix du vainqueur.

L'HÔTE et l'hôtesse, et toute la famille,
Et les valets, et la petite fille,
Montent au bruit; on se jette entre deux:
On fit sortir l'aumônier scandaleux,
Et contre lui chacun fut pour le page.
Jeunesse et grace ont par-tout l'avantage.
Le beau Monrose eut donc la liberté
De rester seul auprès de sa beauté ;
Et son rival, hardi dans sa détresse,
Sans s'étonner alla chanter sa messe.

Agnès honteuse, Agnès au désespoir
Qu'un sacristain à ce point l'eût pollue,
Et plus encor qu'un beau page l'eût vue
Dans le combat indignement vaincue,
Versait des pleurs, et n'osait plus le voir.
Elle eût voulu que la mort la plus prompte
Fermât ses yeux et terminât sa honte;
Elle disait dans son grand désarroi,
Pour tout discours : Ah ! monsieur, tuez-moi.
Qui vous, mourir ! lui répondit Monrose;
Je vous perdrais ! ce prêtre en serait cause !
Ah ! croyez-moi, si vous aviez péché,
Il faudrait vivre et prendre patience.
Est-ce à nous deux de faire pénitence ?
D'un vain remords votre cœur est touché,
Divine Agnès : quelle erreur est la vôtre,
De vous punir pour le péché d'un autre !
Si son discours n'était pas éloquent,
Ses yeux l'étaient ; un feu tendre et touchant
Insinuait à la belle attendrie
Quelque desir de conserver sa vie.

Fallut dîner : car, malgré leurs chagrins,

(Chétif mortel, j'en ai l'expérience)
Les malheureux ne font point abstinence;
En enrageant on fait encor bombance.
Voilà pourquoi tous ces auteurs divins,
Ce bon Virgile, et ce bavard Homère
Que tout savant, même en bâillant, révère,
Ne manquent point, au milieu des combats,
L'occasion de parler d'un repas.
La belle Agnès dîna donc tête à tête,
Près de son lit, avec ce page honnête.
Tous deux d'abord également honteux,
Sur leur assiette arrêtaient leurs beaux yeux;
Puis enhardis tous deux se regardèrent,
Et puis enfin tous deux ils se lorgnèrent.

Vous savez bien que dans la fleur des ans,
Quand la santé brille dans tous vos sens,
Qu'un bon dîner fait couler dans vos veines
Des passions les semences soudaines,
Tout votre cœur cède au besoin d'aimer :
Vous vous sentez doucement enflammer
D'une chaleur bénigne et pétillante;
La chair est faible, et le diable vous tente.

Le beau Monrose, en ces temps dangereux,
Ne pouvant plus commander à ses feux,
Se jette aux pieds de la belle éplorée :
O cher objet ! ô maîtresse adorée !
C'est à moi seul désormais de mourir ;
Ayez pitié d'un cœur soumis et tendre.
Quoi ! mon amour ne pourrait obtenir
Ce qu'un barbare a bien osé vous prendre !
Ah ! si le crime a pu le rendre heureux,
Que devez-vous à l'amour vertueux ?
C'est lui qui parle, et vous devez l'entendre.
Cet argument paraissait assez bon :
Agnès sentit le poids de la raison.
Une heure encore elle osa se défendre ;
Elle voulut reculer son bonheur,
Pour accorder le plaisir et l'honneur,
Sachant très-bien qu'un peu de résistance
Vaut encor mieux que trop de complaisance.
Monrose enfin, Monrose fortuné,
Eut tous les droits d'un amant couronné ;
Du vrai bonheur il eut la jouissance.
Du prince anglais la gloire et la puissance
Ne s'étendaient que sur les rois vaincus ;

Le fier Henri n'avait pris que la France;
Le lot du page était bien au-dessus.

Mais que la joie est trompeuse et légère!
Que le bonheur est chose passagère!
Le charmant page à peine avait goûté
De ce torrent de pure volupté,
Que des Anglais arrive une cohorte.
On monte, on entre, on enfonce la porte.
Couple enivré des caresses d'amour,
C'est l'aumônier qui vous joua ce tour.
La douce Agnès, de crainte évanouie,
Avec Monrose est aussitôt saisie;
C'est à Chandos qu'on prétend les mener.
A quoi Chandos va-t-il les condamner?
Tendres amans, vous craignez sa vengeance:
Vous savez trop, par votre expérience,
Que cet Anglais est sans compassion.
Dans leurs beaux yeux est la confusion;
Le désespoir les presse et les dévore;
Et cependant ils se lorgnaient encore:
Ils rougissaient de s'être faits heureux.
A Jean Chandos que diront-ils tous deux?

Dans le chemin advint que de fortune
Ce corps anglais rencontra sur la brune
Vingt chevaliers qui pour Charles tenaient,
Et qui de nuit en ces quartiers rodaient,
Pour découvrir si l'on avait nouvelle
Touchant Agnès et touchant la Pucelle,

Quand deux mâtins, deux coqs et deux amans
Nez contre nez se rencontrent aux champs;
Lorsqu'un suppôt de la grace efficace
Trouve un cou tors de l'école d'Ignace;
Quand un enfant de Luther ou Calvin
Voit par hasard un prêtre ultramontain,
Sans perdre temps, un grand combat commence,
A coups de gueule, ou de plume ou de lance.
Semblablement les gendarmes de France,
Tout du plus loin qu'ils virent les Bretons,
Fondent dessus, légers comme faucons.
Les gens anglais sont gens qui se défendent;
Mille beaux coups se donnent et se rendent.
Le fier coursier qui notre Agnès portait,
Etait actif, jeune, fringant comme elle;
Il se cabrait, il ruait, il tournait;

Agnès allait sautillant sur la selle.
Bientôt au bruit des cruels combattans
Il s'effarouche, il prend le mors aux dents.
Agnès en vain veut d'une main timide
Le gouverner dans sa course rapide ;
Elle est trop faible : il lui fallut enfin
A son cheval remettre son destin.

Le beau Monrose, au fort de la mêlée,
Ne peut savoir où sa nymphe est allée :
Le coursier vole aussi prompt que le vent;
Et sans relâche ayant couru six mille,
Il s'arrêta dans un vallon tranquille,
Tout vis-à-vis la porte d'un couvent.
Un bois était près de ce monastère :
Auprès du bois une onde vive et claire
Fuit et revient, et, par de longs détours,
Parmi des fleurs elle poursuit son cours.
Plus loin s'élève une colline verte,
A chaque automne enrichie et couverte
Des doux présens dont Noé nous dota,
Lorsqu'à la fin son grand coffre il quitta
Pour réparer du genre humain la perte,

Et que, lassé du spectacle de l'eau,
Il fit du vin par un art tout nouveau.
Flore et Pomone, et la féconde haleine
Des doux zéphyrs parfument ces beaux champs :
Sans se lasser, l'œil charmé s'y promène.
Le paradis de nos premiers parens
N'avait point eu de vallons plus rians,
Plùs fortunés; et jamais la nature
Ne fut plus belle et plus riche et plus pure.
L'air qu'on respire en ces lieux écartés
Porte la paix dans les cœurs agités;
Et des chagrins calmant l'inquiétude,
Fait aux mondains aimer la solitude.

Au bord de l'onde Agnès se reposa,
Sur le couvent ses deux beaux yeux fixa,
Et de ses sens le trouble s'appaisa.
C'était, lecteur, un couvent de nonnettes.
Ah ! dit Agnès, adorables retraites !
Lieux où le ciel a versé ses bienfaits,
Séjour heureux d'innocence et de paix !
Hélas ! du ciel la faveur infinie
Peut-être ici me conduit tout exprès,

Pour y pleurer les erreurs de ma vie.
De chastes sœurs, épouses de leur Dieu,
De leurs vertus embaument ce beau lieu;
Et moi, fameuse entre les pécheresses,
J'ai consumé mes jours dans les faiblesses.
Agnès ainsi parlant à haute voix,
Sur le portail aperçut une croix:
Elle adora d'humilité profonde
Ce signe heureux du salut de ce monde;
Et se sentant quelque componction,
Elle comptait s'en aller à confesse:
Car de l'amour à la dévotion
Il n'est qu'un pas; l'un et l'autre est faiblesse.

Or, du moutier la vénérable abbesse
Depuis deux jours était allée à Blois,
Pour du couvent y soutenir les droits.
Ma sœur Besogne avait en son absence
Du saint troupeau la bénigne intendance.
Elle accourut au plus vîte au parloir,
Puis fit ouvrir pour Agnès recevoir.
Entrez, dit-elle, aimable voyageuse:
Quel bon patron, quelle fête joyeuse

Peut amener au pied de nos autels
Cette beauté dangereuse aux mortels?
Seriez-vous point quelque ange ou quelque sainte
Qui des hauts cieux abandonne l'enceinte,
Pour ici-bas nous faire la faveur
De consoler les filles du Seigneur?
Agnès répond : C'est pour moi trop d'honneur;
Je suis, ma sœur, une pauvre mondaine;
De grands péchés mes beaux jours sont ourdis;
Et si jamais je vais en paradis,
Je n'y serai qu'auprès de Magdelène.
De mon destin le caprice fatal,
Dieu, mon bon ange, et sur-tout mon cheval,
Ne sais comment en ces lieux m'ont portée;
De grands remords mon ame est agitée;
Mon cœur n'est point dans le crime endurci :
J'aime le bien, j'en ai perdu la trace;
Je le retrouve, et je sens que la grace
Pour mon salut veut que je couche ici.

Ma sœur Besogne, avec douceur prudente,
Encouragea la belle pénitente;
Et de la grace exaltant les attraits,

Dans sa cellule elle conduit Agnès;
Cellule propre et bien enluminée,
Pleine de fleurs et galamment ornée,
Lit ample et doux : on dirait que l'Amour
A de ses mains arrangé ce séjour.
Agnès tout bas louant la Providence,
Vit qu'il est doux de faire pénitence.

Après soupé (car je n'omettrai point
Dans mes récits ce noble et digne point)
Besogne dit à la belle étrangère :
Il est nuit close, et vous savez, ma chère,
Que c'est le temps où les esprits malins
Rodent par-tout et vont tenter les saints.
Il nous faut faire une œuvre profitable;
Couchons ensemble, afin que si le diable
Veut contre nous faire ici quelque effort,
Nous trouvant deux, le diable en soit moins fort.
La dame errante accepta la partie :
Elle se couche, et croit faire œuvre pie,
Croit qu'elle est sainte, et que le ciel l'absout;
Mais son destin la poursuivait par-tout.

Puis-je au lecteur raconter sans vergogne,

Ce que c'était que cette sœur Besogne?
Il faut le dire, il faut tout publier.
Ma sœur Besogne était un bachelier
Qui d'un Hercule eut la force en partage,
Et d'Adonis le gracieux visage,
N'ayant encor que vingt ans et demi,
Blanc comme lait, et frais comme rosée:
La dame abbesse, en personne avisée,
En avait fait depuis peu son ami.
Sœur bachelier vivait dans l'abbaye,
En cultivant son ouaille jolie:
Ainsi qu'Achille, en fille déguisé,
Chez Lycomède était favorisé
Des doux baisers de sa Déidamie.

La pénitente était à peine au lit
Avec sa sœur, soudain elle sentit
Dans la nonnain métamorphose étrange.
Assurément elle gagnait au change.
Crier, se plaindre, éveiller le couvent,
N'aurait été qu'un scandale imprudent;
Souffrir en paix, soupirer et se taire,
Se résigner, est tout ce qu'on peut faire.

Puis rarement en telle occasion
On a le temps de la réflexion.
Quand sœur Besogne à sa fureur claustrale
(Car on se lasse) eut mis quelque intervalle,
La belle Agnès, non sans contrition,
Fit en secret cette réflexion :
C'est donc en vain que j'eus toujours en tête
Le beau projet d'être une femme honnête ;
C'est donc en vain que l'on fait ce qu'on peut !
N'est pas toujours femme de bien qui veut.

FIN DU CHANT DIXIÈME.

TABLE.

CHANT IV.

CHANT V.

CHANT VI.

CHANT VII.

CHANT VIII.

CHANT IX.

CHANT X.

FIN DU TOME PREMIER.

